



FESTIVAL



D'AVIGNON

CRÉATION 2017

**MEMORIES OF SARAJEVO
ET DANS LES RUINES
D'ATHÈNES**

LE BIRGIT ENSEMBLE

9 10 11 | 13
14 15 JUILLET
À 17H ET 20H30
GYMNASE PAUL GIÉRA



PRESENCES PRESSE

Dans les ruines d'Athènes

NOM	PRENOM	MEDIA
PRESSE ECRITE NATIONALE		
AVRIL	JULIEN	IO
BEAUVALLET	EVE	LIBERATION
BOUCHEZ	EMMANUELLE	TELERAMA
BRIAND	JULIE	L'HUMANITE (APCTMD)
CHATELET	CAROLINE	L'HUMANITE (APCTMD)
DEMEY	ERIC	MOUVEMENT
DESJOBERT	CHARLES	LA VIE
DION	JACK	MARIANNE
ENJALBERT	CEDRIC	PHILOSOPHIE MAGAZINE
FRANCO	ISABELLE	LA VIE
HAN	JEAN-PIERRE	TEMOIGNAGE CHRETIEN
HERNANDEZ	BRIGITTE	LE POINT
JEAN-CALMETTES	AINHOA	MOUVEMENT
JUBERT	ROMAIN	JESUS
LEONARDINI	JEAN-PIERRE	L'HUMANITE
LISOIE	YVES	INFERNO
MEREUZE	DIDIER	LA CROIX
PERENNOU	YVES	LA SCENE
PLANSON	CYRILLE	LA SCENE
PRIOUL	SYLVIE	L'OBS
SALINO	BRIGITTE	LE MONDE
SERVIN	MICHELINE	LES TEMPS MODERNES
SIRACH	MARIE-JO	L'HUMANITE

PRESSE ECRITE INTERNATIONALE		
CAPPELLE	LAURA	FINANCIAL TIMES (UK)
GLAUBITZ	SABINE	DEUTSCHE PRESSE AGENTUR (Allemagne)
HANIMANN	JOSEPH	FRANKFURTER ALLGEMEINE (Allemagne)
JEBELEANU	EUGEN	SCENA
TAMBURELLO	KATIA	GIORNALE DEL POPOLO (Italie)
YAKUBOVA	NATALIA	PETERBURGSKIY TEATRALNY ZHURNAL

PRESSE ECRITE REGIONALE		
MARTINEZ	AURELIEN	LE PETIT BULLETIN
POBEL	NADJA	LE PETIT BULLETIN
REAL	NOELLE	AVI CITYLOCALGNEWS

PRESSE AUDIOVISUELLE		
ADLER	LAURE	FRANCE INTER
BELA	DOMINIQUE	RTBF
BOTELLA	SYLVIA	RTBF
BRATZLAVSKY	CARINE	RTBF
BRIANCHON	JEAN-CHRISTOPHE	FRANCE CULTURE
CAPRON	STEPHANE	FRANCE INTER
CHARON	AURELIE	FRANCE CULTURE
DEKYVERE	VICTOR	ARTE
DUPEYRON	AGNES	FRANCE CULTURE
FIORILE	THIERRY	FRANCE INFO
FLANDRIN	MICHEL	FRANCE BLEU VAUCLUSE
GAYOT	JOELLE	FRANCE CULTURE
JULLIEN	LIONEL	ARTE STUDIO
OURDAN	REMY	REALISATEUR
PALMANTIER	EMILE	RADIO CAMPUS FRANCE
RAMOND	ALICE	FRANCE CULTURE
ROSA	JULIEN	FRANCE CULTURE "LA GRANDE TABLE"
SFEZ	ZOE	FRANCE CULTURE
SPRENG	EBERHARD	DEUTSCHLAND RADIO
THIBAUDAT	JEAN-PIERRE	MEDIAPART
VALLET	JULIEN	RHINOCEROS.EU
VOUDIKLARIS	GEORGIOS	POPAGANDA
ZHEN	NI	CHINA NATIONAL RADIO

PRESSE WEB		
AZIZ ALAOUI	DAVID	TRENSMISSIONS
BRIE	BERTRAND	ARTICHAUT
CADILLAC	FABIENNE	FATTITALIANI.IT
CONFAVREUX	JOSEPH	MEDIAPART
DOREY	ALICIA	LES5PIECES.COM
ENGLER	JEREMY	L'ENVOLEE CULTURELLE
FANTIN	BENEDICTE	LES TROIS COUPS
GARZON	MARCUS	TRENSMISSIONS
KUTTNER	HELENE	ARTISTIK REZO
PANEGY	RICK	RICKETPICK.FR
PAUWELS	MAXIME	LES ESPACES LIBRES
RUFFIER	STEPHANIE	THEATRE DU BLOG
SOLIS	RENE	DELIBERER



PRESENCES PRESSE
Memories of Sarajevo

NOM	PRENOM	MEDIA
-----	--------	-------

PRESSE ECRITE NATIONALE		
ARVERS	FABIENNE	LES INROCKUPTIBLES
BEAUVALLET	EVE	LIBERATION
BOUCHEZ	EMMANUELLE	TELERAMA
BRIAND	JULIE	L'HUMANITE
CAMPION	ALEXIS	JDD - LE JOURNAL DU DIMANCHE
CHATELET	CAROLINE	L'HUMANITE
D'AGOSTIN	KRISTINA	CARNET D'ART
DARGE	FABIENNE	LE MONDE
DEMEY	ERIC	MOUVEMENT
DESJOBERT	CHARLES	LA VIE
ENDEWELT	SIMONE	LA PRESSE NOUVELLE MAGAZINE
ENJALBERT	CEDRIC	PHILOSOPHIE MAGAZINE
FABRE	CLARISSE	LE MONDE
FEREY	MARIE-PIERRE	AFP PARIS
GUILLOT	AUGUSTIN	IO
HAN	JEAN-PIERRE	TEMOIGNAGE CHRETIEN
HELIOT	ARMELLE	LE FIGARO
HELUIN	ANAIS	POLITIS
HERNANDEZ	BRIGITTE	LE POINT
JEAN-CALMETTES	AINHOA	MOUVEMENT
JOUBERT	SOPHIE	L'HUMANITE
LAUBIN	ANTOINE	ALTERNATIVES THEATRALES
LISOIE	YVES	INFERNO
MAZLOUMAN	MAHTAB	ACTUALITE DE LA SCENOGRAPHIE
MEREUZE	DIDIER	LA CROIX
SERAFINI	EMMANUEL	INFERNO
SERVIN	MICHELINE	LES TEMPS MODERNES
SIRACH	MARIE-JO	L'HUMANITE
SORIN	ETIENNE	LE FIGARO
SOURD	PATRICK	LES INROCKUPTIBLES
SYLVESTRE	CHARLES	L'HUMANITE
PASCAUD	FABIENNE	TELERAMA
PORQUET	JEAN-LUC	LE CANARD ENCHAINE
QUENTIN	ANNE	LA SCENE
SALINO	BRIGITTE	LE MONDE
SANTI	AGNES	LA TERRASSE

PRESSE ECRITE INTERNATIONALE		
BASHA	AHMAD	ARABY AL JADEED (Moyen-Orient)
CAPPELLE	LAURA	FINANCIAL TIMES (Grande Bretagne)
DIAMENT	MARIO	SOUTH FLORIDA NEWS (Etats-Unis)
DUPLAT	GUY	LA LIBRE Belgique (Belgique)
HANIMANN	JOSEPH	FRANKFURTER ALLGEMEINE (PARIS)
MATHIESEN	FINN WILHELM	NORSK SHAKESPEARE (Norvège)
TAMBURELLO	KATIA	GIORNALE DEL POPOLO (Italie)
VAN HETEREM	LUCIA	THEATERKRANT (Pays Bas)
YAKUBOVA	NATALIA	PETERBURGSKIY TEATRALNY ZHURNAL (Russie)

PRESSE ECRITE REGIONALE		
ASSIER	VIOLETA	VAUCLUSE MATIN - LE DAUPHINE LIBERE
BIBILONI	OLGA	LA PROVENCE MARSEILLE - SORTIR
CHOSSIS	BARBARA	VENTILO
DINH	JEAN-MARIE	LA MARSEILLAISE MARSEILLE
MARTINEZ	AURELIEN	LE PETIT BULLETIN
REAL	NOELLE	AVINEWS

PRESSE AUDIOVISUELLE		
----------------------	--	--

ADLER	LAURE	FRANCE INTER
BOTELLA	SYLVIA	RTBF
CAPRON	STEPHANE	FRANCE INTER
CHARON	AURELIE	FRANCE CULTURE
DEKYVERE	VICTOR	ARTE
DUPEYRON	AGNES	FRANCE CULTURE
FIORILE	THIERRY	FRANCE INFO
FLANDRIN	MICHEL	FRANCE BLEU VAUCLUSE
FOURNIER	ANNE	RADIO TELEVISION SUISSE
JOSSE	VINCENT	FRANCE INTER
KUMOR	AGNESKA	RFI
MALINGE	PERRINE	FRANCE INTER
OURDAN	REMY	REALISATEUR
RAMOND	ALICE	FRANCE CULTURE
ROBLIN	FELICIE	ZADIG PRODUCTIONS
SARDA	MATHIEU	FRANCE INTER
SFEZ	ZOE	FRANCE CULTURE
SPRENG	EBERHARD	DEUTSCHLAND RADIO

PRESSE WEB		
ARCHAMBAULT	AGATHE	MYTOC
BARDON	REGIS	NONFICTION
CANDONI	NICOLAS	TOUTELACULTURE
CHAVANON	FLORIAN	RIVAGES DU MONDE
DU VIGNAL	PHILIPPE	THEATRE DU BLOG
ENGLER	JEREMY	L'ENVOLEE CULTURELLE
JOUVE	SOPHIE	CULTUREBOX
KUTTNER	HELENE	ARTISTIK REZO
LAMBION	STEPHANE	TRENSMISSIONS
MACE	SAVANNAH	HUFFINGTON POST
MONASTIER	PIERRE	PROFESSION SPECTACLE
PAUWELS	MAXIME	LES ESPACES LIBRES
PONCET	DOMINIQUE	LE GRAIN DE SEL DE DOMINIQUE PONCET
THIBAUDAT	JEAN PIERRE	MEDIAPART
SOLIS	RENE	DELIBERER
YNARD	RONAN	YOUTUBE



PRÉSENCES PHOTOGRAPHES SUR GÉNÉRALE

Memories of Sarajevo

NOM	PRENOM	STRUCTURE	NUMERO	MAIL
Cavalca	Michel	Mascarille	00 33 (0)6 61 88 13 37	michelcavalca@orange.fr
Hiély	Cyril	La Provence	00 33 (0)6 07 23 44 20	chiely@laprovence-presse.fr
Raynaud de Lage	Christophe	Festival d'Avignon	00 33 (0)6 74 49 57 68	raynauddelage@gmail.com
Surel	Angélique	Vaucluse matin	00 33 (0)6 46 48 69 68	angelique.surel@vauclusematin.com



PRÉSENCES PHOTOGRAPHES SUR GÉNÉRALE

Dans les ruines d'Athènes

NOM	PRENOM	STRUCTURE	NUMERO	MAIL
Victor	Pascal	ArtComPress	00 33 (0)6 09 14 80 13	victor.pascal2@wanadoo.com



RADIOS

■ FRANCE CULTURE

« La Grande table d'été » / Olivia Gesbert

En direct et en public sur le site Louis Pasteur de l'Université de 12h45 à 14h

Mercredi 12 juillet

Invités : Julie Bertin et Jade Herbulot pour *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*, Thomas Quillardet pour *Tristesse et joie dans la vie des girafes* et Caroline Guiela Nguyen pour *Saïgon*

■ FRANCE INFO

« Le Journal de la culture » / Thierry Fiorile

Sujets dans les journaux de la rédaction

Jeudi 13 juillet à 12h54

Sujet sur *Memories of Sarajevo* avec l'interview du Birgit ensemble

■ FRANCE BLEU VAUCLUSE

« Billets critiques » / Michel Flandrin

Du lundi au vendredi de 8h36 à 8h40

Jeudi 13 juillet

Billet critique sur *Dans les ruines d'Athènes*

« France Bleu Vaucluse fait son Festival » / Michel Flandrin

Du lundi au vendredi de 17h50

Mercredi 12 juillet

Interview du Birgit Ensemble autour de *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*

■ RADIO CAMPUS

« Radiopolis - La semaine de la création sonore à Avignon »

Jeudi 20 juillet

Emission en direct avec diffusion des ateliers sonores réalisés avec Le Birgit Ensemble, Anne-Laure Liégeois et plusieurs amateurs d'*On aura tout*, Michel Risse pour *le Sujet à vif A* et Marceau Deschamps-Segura pour *Roberto Zucco*.

■ L'ECHO DES PLANCHES

« D'esprits critiques » / Critiques

En direct du Musée Angladon

Lundi 17 juillet entre 13h30 et 14h30

Emission de débat critique avec les journalistes de Sophie Bauret de Vaucluse Matin, Marie Sorbier et Lola Salem de l'O Gazette, Rick Panegy du blog Rick et Pick et Raphaël Baptiste de L'Echo des planches sur *La Princesse Maleine, Memories of Sarajevo et Dans les ruines d'Athènes, Saïgon, Les Parisiens, Die Kabale et On aura tout*

■ DEUTSCHLANDRADIO KULTUR (Allemagne)

« Fazit » / Eberhard Spreng

Samedi 22 juillet à 23h44

Sujet sur les spectacles du Birgit Ensemble

■ RADIO HIMALAYA (Chine)

« Sujet culture » / Liang Wei

Lundi 10 juillet

Lecture: *Le violoncelliste de Sarajevo* à l'occasion de *Memories of Sarajevo*

TÉLÉVISIONS

■ RTBF (BELGIQUE)

« In the mood for Avignon » / Sylvia Botella et Dominique Bella

Vendredi 14 juillet

Sujet : *Memories of Sarajevo et Dans les Ruines d'Athènes*, avec interview du Birgit Ensemble

■ RONAN AU THÉÂTRE

Samedi 15 juillet / Ronan Ynard

Sujet : vlog critique sur *Memories of Sarajevo et Dans les Ruines d'Athènes*



PRESSE ÉCRITE

Sommaire

Avignon Festival The Stage - 27/07/2017	3
A Avignon, Julie Bertin et Jade Herbulot refont l'Europe Telerama.fr - 23/07/2017	5
Birgit-Ensemble in Avignon Europa wurde im Libanon geboren deutschlandfunkkultur.de - 22/07/2017	7
Festival d'Avignon Ici et là Le Canard Enchaîné - 19/07/2017	9
Un WE à Avignon nombril du Théâtre La Marseillaise Languedoc - Languedoc - 19/07/2017	10
Du beau, du bon, du moins bon Le Figaro - 14/07/2017	11
À Avignon, le calme entre deux tempêtes Politis - 13/07/2017	15
Sarajevo, Athènes, vous avez dit Europe? L'Humanité - 13/07/2017	17
« Concerner le spectateur d'une façon sensible et intellectuelle Vaucluse Matin Avignon et Carpentras - Avignon et Carpentras - 13/07/2017	19
Le Festival d'Avignon dans les ruines de Sarajevo Le Monde - 12/07/2017	20
De l'Histoire, de la vidéo, de l'humour mais trop peu d'émotion Vaucluse Matin Avignon et Carpentras - Avignon et Carpentras - 12/07/2017	23
Crise économique grecque et émission de TV Vaucluse Matin Avignon et Carpentras - Avignon et Carpentras - 12/07/2017	24
L'histoire à vif: le siège de Sarajevo et la crise grecque à Avignon Agence France Presse Fil Gen - Fil Gen - 11/07/2017	25
Vie et mort à Sarajevo La Provence Grand Vaucluse - Grand Vaucluse - 11/07/2017	27
On efface la dette et on recommence Vaucluse Matin - 09/07/2017	28
La politique sur les planches Vaucluse Matin - 09/07/2017	29
De Sarajevo à Athènes, décombres et lumières Libération - 06/07/2017	30
Athenes et Sarajevo avec le Birgit ensemble Libération - 06/07/2017	33
Birgit Ensemble, Memories of sarajevo - Dans les ruines d'Athènes Inferno - 06/07/2017	34
EUROPE CET OBSCUR OBJET DU DESIR Mouvement - 01/07/2017	35

Avec le Birgit Ensemble on revote pour (ou contre) l'Europe !
AviNews - 01/07/2017

39

Deux « générales » du Birgit Ensemble avant Avignon
La Montagne Creuse - Creuse - 01/07/2017

40

reviews

Avignon Festival

THEATRE

July 6-26

*Les Parisiens*Director: **Olivier Py**Design: **Pierre-Andre Weitz**

Running time: 4hrs 30mins

*Ibsen Huis*Director: **Simon Stone**Design: **Lizzie Clachan**

Running time: 3hrs 45mins

*Memories of Sarajevo/**Dans Les Ruines d'Athènes*Directors: **Julie Bertin/****Jade Herbulot**Design: **Camille Duchemin**Running time: 2hrs 25mins/
2hrs 45minsReviewer: **Laura Cappelle**

AVIGNON, FRANCE

The Avignon Festival is a central event in the French theatre calendar. Every July, hundreds of productions are presented between the official programme and the thriving fringe.

Yet the festival shows surprising blind spots. When director Olivier Py announced a "focus" on Sub-Saharan Africa this year, the line-up was scrutinised: all productions fell under the umbrella of dance, music or mixed-media performance. Congolese director Dieudonné Niangouna denounced the lack of African plays.

After a period of radio silence, Avignon programmer Agnes Troly told *Le Monde* that the selection was "one vision of [Africa's] noteworthy artists". There were certainly strong voices on offer including a triple bill of contemporary dance works from the 1990s at Theatre Benoit-XII (★★★★), which ranged from an exploration of domestic violence (Ketty Noel's expressive *Tichefibe*) to the all-women *Sans Repères*, by the late Beatrice Kombe, which grappled with tradition and evolving values.

Basokin, a Kinshasa music collective, was a less obvious candidate for a theatre festival, however. While their performance at the college Vernet was spirited, it was a concert. It's worrying that Py, who has defended text-centred work since his appointment in 2013, didn't see the issue with a focus eschewing Africa's noteworthy playwrights.

It's also a symptom of French theatre's larger issues with diversity. Other prominent productions featured next to no racially diverse casting, starting with Py's own creation, *Les Parisiens* (★★) at La FabricA. Based on a novel he published last year, it's a sprawling affair that ticks all of Py's usual boxes: queer identity, father-son issues, nudity, exalted odes to theatre and satire of the arts establishment. It crossed the line into self-indulgence with scenes that seemed designed to shock (zoophilia included). Old grudges don't always make for good theatre – Py would do well to branch out.

His programming elsewhere was stronger. Simon Stone's *Ibsen Huis* (★★★★) brought the Toneelgroep Amsterdam in a creation inspired by Henrik Ibsen and his preoccupation with dysfunctional family life. *Ibsen Huis* has a superb set, a rotating house made of wood and glass designed by Lizzie Clachan, and moves seamlessly between four generations of a single family, from the 1960s to the present. It probes the way unresolved trauma is passed down to the next generation; the 11-strong cast found truth in every character.

Two young directors, Julie Bertin and Jade Herbulot, took risks with their company, the Birgit Ensemble. They presented twin productions steeped in history: the documentary-like *Memories of Sarajevo* (★★★★), evoking the siege of the city during the 1990s Bosnian War, and *Dans Les Ruines d'Athènes* (★★★). The latter imagines a reality TV show, *Parthenon Story*, where the prize is debt relief, to explore the deepening crisis in Greece since 2009 and Europe's deficient response to it.

Both are well-researched and their parody of international negotiations is spot-on. The Birgit Ensemble will be one to follow.

This year's festival stumbles on its African focus but has in-depth productions

★★★★



► 27 juillet 2017



A Avignon, Julie Bertin et Jade Herbulot refont l'Europe



Avec “Memories of Sarajevo” et “Dans les ruines d'Athènes”, les jeunes metteuses en scène proposent deux pièces à haute teneur politique, des fictions quasi documentaires...

Elles sont de la génération Erasmus. Elles payent leurs billets d'avion en euros et sillonnent l'Europe sans avoir à montrer leurs passeports. Julie Bertin et Jade Herbulot n'ont pas quitté les murs du Conservatoire national supérieur d'art dramatique où elles étaient élèves, il y a encore quatre ans, pour s'enfermer dans l'exiguïté d'un théâtre uniquement préoccupé de lui-même. Cette Europe qui les a vues naître à la fin des années 1980, elles en font le sujet principal de deux représentations à haute teneur politique, proposées cet été au Festival d'Avignon. *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* concluent une tétralogie démarrée par un atelier de fin de cursus sur le mur de Berlin (*Berliner Mauer*), suivi, dans la foulée, d'un spectacle sur le passage à l'an 2000 (*Pour un prélude*).

Pour ces jeunes metteuses en scène structurées en compagnie sous le nom de [Birgit Ensemble](#), pas question de laisser passer le train d'une époque qui déraile de l'utopie démocratique vers l'économie libérale. « *Nous étions en colère vis-à-vis des générations précédentes qui faisaient peser la crise sur nos épaules. Crise des valeurs et des identités, crise morale, politique et économique. Nous en avons assez d'entendre dire que notre génération est dépolitisée, indifférente au cours du monde. Nous voulions tenir un discours optimiste, nous projeter dans l'avenir, affirmer que des choses sont encore. Nous voulions nous émanciper du poids trop lourd qui pèse sur nous* », expliquent-elles d'une même voix. Etrange et fascinante, cette complicité qui soude les deux partenaires. Quand l'une commence une phrase, l'autre la termine. Elles puisent dans l'amitié une assurance qui leur permet toutes les audaces.

“Nous voulons amener le spectateur à des prises de position”

Comme, par exemple, celle d'inciter le public à prendre parti devant ce qu'il voit et entend. Dans *Les ruines d'Athènes*, il est même encouragé à voter le maintien ou la sortie de candidats à un *reality show*. Julie et Jade appliquent au théâtre une méthode participative qui fait écho à leur engagement d'artistes citoyennes : « *Nous ne cherchons pas le consensus, nous avons un point de vue et nous souhaitons qu'il soit perçu. Nous voulons responsabiliser le spectateur, l'amener, sans agressivité, à des prises de position. Nous ne donnons pas de leçons, nous ne sommes pas moralisatrices, mais nous nous insurgeons contre la vérité prétendument objective de l'histoire, telle qu'on nous la raconte en permanence. D'autres versions existent. Le spectateur doit pouvoir les apprendre, les comprendre et commenter le contenu que nous lui délivrons, quitte à manifester son désaccord.* »



Le contenu, justement, consiste en l'écriture conjointement menée de fictions inspirées d'un matériau quasi documentaire. *Memories of Sarajevo* déplace le curseur jusqu'en février 1992, date de la signature des accords de Maastricht. *L'Hymne à la joie* retentit dans la salle de théâtre et les acteurs, grimés en chefs d'Etat, boivent le champagne. Deux mois plus tard, la Bosnie sombre dans un conflit ravageur sans qu'aucun leader européen puisse rien y faire. Le spectacle refait pas à pas le parcours d'une coalition impuissante à négocier la paix tandis qu'à Sarajevo les habitants meurent sous les tirs des snipers. Du côté d'Athènes, par contre, l'histoire « vraie » s'est écrite à coups de décisions brutales qui, depuis Bruxelles où elles étaient assénées, ont tranché dans le vif, infligeant à la Grèce une violente cure d'austérité. L'Europe a su, cette fois, se faire réactive, efficace et même impitoyable. Julie Bertin et Jade Herbulot ont fait le voyage dans les deux capitales. Elles en sont revenues animées du désir de substituer aux discours dominants leurs propres lectures : « *Le projet des fondateurs de l'Europe était philosophique. Il impliquait une solidarité entre les Etats membres. Mais il n'est, en réalité, qu'un projet économique. La Grèce en a fait les frais. Maastricht, qui promettait une politique étrangère de sécurité commune, n'a jamais pu agir en ce sens. Sarajevo a payé pour cela. Comme Antigone, nous avons décidé d'enquêter sur cette Union européenne si décevante. Nous sommes allées nous confronter aux faits pour étayer notre propos.* »

“Satires politiques”

Dans les ruines d'Athènes en appelle aux héros antiques. Le spectacle est conçu comme une tragédie avec prologue, épisodes et stasimons, ces séquences ritualisées au cours desquelles le chœur prend la parole pour commenter l'action. Dans les rôles phares : Iphigénie, Médée, Cassandre ou bien encore Ulysse. Tous participent au « Parthénon Story », un jeu télévisuel dont les metteuses en scène ont fait la métaphore de ce système néolibéral auquel les peuples sont soumis. Les candidats finiront par se rebeller et prendre le pouvoir. « *Contrairement à ce qu'on nous assène, il n'y a pas d'immuabilité absolue. On peut changer la donne. Pour nous libérer de façons de penser héritées de ce qui s'est passé avant, et qui nous est raconté sous l'apparence de la neutralité, nous devons comprendre ce qui nous a précédé. Nous nous élevons contre une mémoire panthéonisante qui induit une interprétation unique de l'histoire.* » Julie Bertin et Jade Herbulot disent concevoir des « *satires politiques* ». C'est plus que ça. En décortiquant l'histoire, en prenant le temps d'exposer les enjeux cachés qui sous-tendent des décisions prises au plus haut niveau, elles rectifient des vérités qui arrangent une poignée d'individus au détriment de millions d'autres. Sur le plateau où s'active leur tribu de comédiens, une actrice s'avance. Elle porte une couronne de fleur et est vêtue de bleu. Elle chante. Sa voix est bouleversante. C'est la princesse Europe, ressuscitée sur la scène d'un théâtre jeune, ardent et militant, qui plaide sa cause avec passion.

Joëlle Gayot

Source : <http://www.telarama.fr/scenes/a-avignon-julie-bertin-et-jade-herbulot-refont-l-europe.160197.php>



Birgit-Ensemble in Avignon Europa wurde im Libanon geboren

Birgit-Ensemble in Avignon Europa wurde im Libanon geboren : Mit Figuren der griechischen Mythologie inszeniert das Regisseurinnen-Duo Julie Bertin und Jade Herbulot die Eurokrise. Das Duo nennt sich Birgit-Ensemble. Unser Kritiker hält die zwei jungen Frauen für die Entdeckung des diesjährigen Festivals in Avignon. Auftritt Nina Hagen im Phantasiekostüm. Sie singt vor einer Wand, die quer durch den Spielraum geht und die Zuschauer in zwei Gruppen teilt: Berlin Ost und Berlin West. In einer gewaltigen Revue erzählten Julie Bertin und Jade Herbulot in "Berliner Mauer - Vestige" die deutschen Nachkriegsjahrzehnte. Die entstand vor drei Jahren eigentlich als Abschlussarbeit am Schauspielkonservatorium, wurde aber aufgrund des großen Erfolgs sofort auch in den Spielplan des Theatre Gérard Philippe im Pariser Norden übernommen. Die Arbeit wurde so zum Start in das Abenteuer einer ausgewachsenen Tetralogie über die großen Umwälzungen und Krisen Europas. Entworfen haben dies zwei Schauspielerinnen und Regisseurinnen, deren Geburt in die Zeit der Maueröffnung fiel. Julie Bertin: "Wir wollten uns die individuelle und die kollektive Erinnerung neu aneignen und unser Erbe kritisch hinterfragen. Was für ein Europa erben wir da eigentlich? Wo sind wir aufgewachsen und unter welchen ideologischen Diskursen?" Das Festival in Avignon gab den beiden Theaterkünstlerinnen nun die Möglichkeit, die letzten beiden Teile ihrer Europa-Trilogie in der Rhônestadt uraufzuführen. Das Birgit-Ensemble, wie sich die Truppe um die beiden jungen Regisseurinnen nennt, dokumentiert in "Dans les Ruines d'Athènes" – "In Athens Ruinen" die Verhandlungen der Politiker in der griechischen Schuldenkrise und schickt einige junge verschuldete Griechen in eine zynisches Fernsehshow. Nach mythologischen Figuren sind die jungen hoch verschuldeten Teilnehmerinnen und Teilnehmer benannt, die hier für ihr finanzielles Überleben um die Gunst der Zuschauer buhlen müssen. Sie heißen Orest, Antigone, Iphigenie oder Medea. Fernsehästhetik auf der Theaterbühne Standing Ovations in Avignon bei dem Stück "Dans les Ruines d'Athènes" – "In Athens Ruinen" von dem Birgit-Ensemble. (Eberhard Spreng) Die Showmaster sind brillant verkörpert, die Verzweiflung der Kandidaten berührend. Natürlich entpuppt sich das Versprechen der Entschuldung mithilfe des Fernsehens als zynisches Spiel. Hochgradig unterhaltend ist die Verknüpfung ästhetischer Ebenen zwischen der Fernsehshow und den Theaterauftritten der Politiker auf einer höher gelegenen Spielebene. Jade Herbulot wundert sich über die in Frankreich gelegentlich noch geäußerten Vorbehalte gegen die Fernsehästhetik auf einer Theaterbühne. "Wir sind in einer Welt der Bilder aufgewachsen. Wir haben kein moralisches Werturteil in Bezug auf Bilder, einem, das zwischen den guten und den schlechten Bildern unterscheidet, den guten und reinen des Theaters und den schlechten des Fernsehens und des Video, einem manipulierenden und pervertierten. Alle Bilder manipulieren irgendwie. Es wäre ein Missverständnis zu glauben, wir wollten die Fernsehbilder kritisieren." "Memories of Sarajevo", der ebenfalls in Avignon uraufgeführte dritte Teil der Tetralogie, ist dokumentarisches Theater der virtuellen Art. Es erzählt vom Zerfall Jugoslawiens und von einer Geschichte des Balkan, der in Westeuropa kaum je richtig verstanden wurde. "Ich habe das Gefühl, in einem okzidentalen Europa geboren zu sein. Das ist ein Europa, das auf seinen östlichen Teil und dessen Geschichte herabschaut. Wir wollten den östlichen und den westlichen Teil Europas wieder zusammenbringen. Deshalb gibt es in unserer Aufführung auch die mythologische Figur der 'Europa', von der ja erzählt wird, dass sie am Ostufer des Mittelmeeres, in Phönizien, im heutigen Libanon geboren wurde." Das Birgit-Ensemble, das seinen Namen einer Figur aus dem ersten, dem Berlin-Stück entlehnt, ist die Entdeckung des diesjährigen Festivals. Mit ihm betritt eine junge Generation die französische Theaterbühne, die keine Angst vor dem großen Ganzen hat und sich ihre Geschichte mit naivem, unideologischen Erkenntnisinteresse aneignet. Ihre spielerischen Mittel sind verblüffend. Allerdings hat ihre Dramaturgie etwas enzyklopädisches und scheint eher den gängigen digitalen Quellen wie Google und Wikipedia zu vertrauen als eigener Recherche. Mehr zum Thema Theaterfestival von Avignon in Krisenzeiten - "Die ganze Kulturszene mobilisiert sich" (Deutschlandfunk, Kultur heute, 24.07.2016) Bilanz 70. Festival d'Avignon - Reparaturwerkstatt der Demokratiedefekte (Deutschlandfunk, Kultur heute, 22.07.2016) Festival d'Avignon -

Solidarität nach Nizza-Anschlag (Deutschlandfunk Kultur, Fazit, 17.07.2016)



Festival d'Avignon, ici et là

(Sarajevo, duo belge, Comédie-Française, Zabou, djihadiste, révolution)

ALLER voir le très couru « Memories of Sarajevo », (gymnase Paul-Giéra, sur France 2 le 20/7), troisième volet d'une, carrément, tétralogie sur l'Europe. Les deux jeunes metteuses en scène surdiplômées Julie Bertin et Jade Herbulot nous racontent en 2 h 20 le siège de Sarajevo. C'est très documenté, certes. Très pédagogique. Chronologique. On a l'impression de tout comprendre de cette très complexe tragédie sanglante, qui fut le premier grand échec de l'Europe – elle débute en 1992, juste après la signature de Maastricht. Tous les responsables politiques de l'époque défilent – Mitterrand, Karadžić, Milošević, Obama, etc. La plupart du temps, ils parlent face au public, comme à la télé. A l'étage du dessous évoluent les simples citoyens de Sarajevo. Bizarre qu'on soit rarement touché, même si les quatorze jeunes acteurs sont pleins d'allant, de force, de drôlerie.

Tous viennent de la même promotion du Conservatoire, à une exception près : Estelle Meyer. Quand, hiératique déesse Europe évoluant parmi les cadavres, elle chante « Smells Like Teen Spirit », de Nirvana, là, enfin, on est ému.

● **S'AVENTURER** dans le off avec ce titre à rallonge : « C'est toujours un peu dangereux de s'attacher à qui que ce soit » (Collège de la Salle). Ça commence un peu mou. Deux comédiens (les Belges Eno Krojanker et Hervé Piron) se demandent pourquoi ils sont devenus comédiens. Ce qui les différencie de nous, public. Quand a eu lieu le déclic. On entre alors dans le consternant – une histoire idiote d'ours en peluche. Puis viennent des jeux avec le public. Et ça dérape...

Voilà du bizarre, du gore, un masque des plus troublants, puis le spectateur se retrouve embringué dans un jeu pervers sur le narcissisme, la mégalomanie, la manipulation des foules...

Mine de rien, le tout est très malin, original, grinçant à souhait.

● **SUR LES 1 480 PIÈCES** du off, plus du quart sont des « seul en scène ». C'est beaucoup, c'est trop, même si on en devine les raisons économiques et narcissiques : c'est comme si tous les acteurs s'imaginaient Caubère. S'il avoue que « l'on peut trouver dans la forme une vague parenté avec Philippe Caubère », Jean-Marie Galey note qu'il « pencherai[t] plus vers Dario Fo ». Dans « Ma comédie française » (Petit Louvre), il raconte comment, en 1997, comédien aguerri, il entra comme pensionnaire dans l'auguste maison fondée par Molière, avant d'en être violemment éjecté, cinq ans plus tard, sans vraie raison, victime d'un harcèlement ouaté, de rumeurs aussi stupides qu'insistantes et dévastatrices, au point qu'au tribunal elle fut lourdement condamnée pour « légèreté blâmable ».

Cours d'initiation au fonctionnement de la Comédie-Française, radiographie d'une institution dont les règles favorisent les jeux de pouvoir, cette satire ne tourne jamais au règlement de comptes mais relève plutôt de la réflexion amusée, de la confession sur le divan, de la mise à distance. Galey va parfois trop vite (surtout, ne pas ennuyer le spectateur) et préfère l'ellipse à la lourdeur. Avec ses allures de d'Artagnan, il traverse cette histoire avec une légèreté d'enfant, bondissant.

● **TROUVER** une place pour « Logiquimperturbabledufou » (Théâtre des Halles), archibondé. Comment émouvoir, faire rire, toucher, parler avec légèreté et justesse de cette chose très dérangeante qu'est la folie ?

Zabou Breitman réussit l'exercice haut la main. Quatre jeunes acteurs épatants, dont un attachant géant. Tous jouent tantôt le patient, tantôt l'infirmier ou le médecin. Les soignants ne sont-ils pas parfois plus fous que

les soignés ? Ces derniers ne disent-ils pas parfois d'étonnantes vérités, même quand ils sont affublés de gigantesques oreilles de lapin ?

Dans ce montage de saynètes librement inspirées de Tchekhov, Zouc ou Shakespeare souffle un air de liberté et de fantaisie. On ne rit pas des fous, ici, on rit avec eux, on est avec eux. Des spectateurs sortent en larmes.

● **FAIRE** un écart musical avec « Revue rouge » (11 Gilgamesh Belleville) : sobrement mise en scène par Eric Lacascade, accompagnée de quatre excellents musiciens rock, Norah Krief interprète des chants révolutionnaires, « El pueblo unido », « L'appel du Komintern », « Les anarchistes », etc.

Pur folklore à ranger au rayon des antiquités ? Non : l'étonnant, c'est que ces chansons tiennent solidement le coup, résistent à notre air du temps néolibéral, nous rappellent la force du mot « solidarité » et nous remettent en prise avec cette drôle d'énergie : la colère.

● **SE FÉLICITER** de n'avoir pas raté « La route du Levant » (Collège de la Salle), écrite par Dominique Ziegler et mise en scène par Jean-Michel Van den Eeyden. Dans un commis-

sariat de banlieue, un flic interroge un jeune homme, soupçonné d'être un djihadiste. Jeu du chat et de la souris. Mensonges criants de vérité et vraies vérités, pourtant, dites sur notre société occidentale, sur l'islamisme, sur cette terrible guerre en cours.

Texte puissant, acteurs formidables : Jean-Pierre Baudson, flic à vraie trogne, Grégory Carnoli, radicalisé sous tension... « Spectacle toujours suivi d'un débat et d'une rencontre avec l'équipe artistique du projet » : impeccable.

Jean-Luc Porquet

Un WE à Avignon nombril du Théâtre

CHRONIQUE

Une ville à l'heure du choix. Un million de visiteurs sont attendus au Festival d'Avignon qui propose plus de 1500 spectacles.

Avignon

Il y a foule à Avignon où l'on attend un million de visiteurs, touristes culturels, parisiens (environ 25% du public), professionnels et amateurs éclairés... jusqu'au 26 juillet. Ce qui vous laisse moins d'une chance sur dix de parler à un avignonnais lorsque vous cherchez votre chemin. C'est bien sûr le Off qui saute aux yeux, pavé de 1 480 spectacles proposés en trois semaines, contre une quarantaine pour le In - dont 29 coproductions - qui revendique 110 000 places payantes. Autrement dit, il est indispensable et pourtant impossible de se forger un avis sur une édition du festival d'Avignon. On fait des choix heureux ou malheureux...

Dans cette ville théâtre, un des éléments frappants est la dimension du temps. Le temps que votre café refroidisse entre le moment où vous l'avez commandé et où il arrive, le temps de transport et de parking. Le temps passé dans les queues, où il faut bien dire, n'en déplaît à Olivier Py, les parisiens ont acquis dans ce domaine une civilité disciplinaire qui dépasse de beaucoup le degré moyen de patience d'un méditerranéen. A la différence du Off où le business horaire tourne à plein, les programmateurs du In laissent se déployer la durée nécessaire à l'expression théâtrale. C'est la tradition, et le public joue le jeu en restant

concentré sur des spectacles dont la majorité dépassent trois heures. C'est rassurant, mais cela surprend quand même, dans le monde numérique du spot publicitaire intrusif et durasage gratuit qui forge désormais notre quotidien.

Comme l'étau se resserre et qu'il faut bien faire son métier : Parlons des spectacles. Ceux qu'on a vu dont on se serait passé, comme *Memories of Sarajevo* de Julie Bertin et Jade Herbulot. Les deux metteuses en scène et leurs acteurs, nous plongent dans la guerre en ex-Yougoslavie. Livré comme élément d'une fresque historique qui ambitionne d'embrasser l'Europe, le sujet est bien creusé mais ce *Sarajevo* peu crédible, voire brouillon dans l'identification des appartenances fait naître une pièce bien plus pédagogique que théâtrale. Besogneux dans la restitution des faits et des gesticulations politiques, le spectacle plombé par

vision chargée de pathos, ne décolle pas.

Le temps trop long, laisse place à un temps juste, proche de celui de Bergman, pour l'australien Simon Stone et son *Ibsen Huis*. La scénographie inventive, parfaitement appropriée, nous permet de suivre à travers les générations les mensonges qui vont miner la famille Kerkman. Leur maison de vacances est en verre. Elle tourne sur elle-même et dans le temps. Chaque chapitre de la généalogie est une pièce. Simon Stone puise dans la mythologie d'Ibsen, *Solness le constructeur*, *Une maison de poupée*, *Le Canard sauvage*, *Petit Eyolf*, pour travailler ses personnages et recomposer une famille du XXIe siècle qui résonne à nos consciences. Une autopsie glaçante, économe et précise sur les ravages des non-dit pour tenter d'y voir clair.

JMDH



De quelle manière se bat-on pour avancer dans un monde anormal ? DR



CULTURE

Du beau, du bon, du moins bon

AVIGNON Alors que le festival entre dans sa deuxième semaine, petit tour d'horizon des pièces qui transportent ou qui déçoivent.

P **ARMELLE HÉLIOT
ET ÉTIENNE SORIN**
ENVOYÉS SPÉCIAUX À AVIGNON

olitique-fiction, spectacle itinérant ou digressions plus construites qu'il n'y paraît : le In et le Off d'Avignon explorent tous les genres, sans complexe.

« RAMONA »

Des carrés de lumière filent dans la nuit. Rezo Gabriadze n'a pas besoin de trucages numériques pour faire rouler un train. Le maître de marionnettes géorgien fait de son castelet une machine à rêves plus puissante que tous les écrans du monde. De machine, il est question dans *Ramona*, du nom d'une locomotive de manœuvre, coincée dans une gare d'URSS, folle amoureuse d'Ermon, loco d'acier à la cheminée fumante. Lui parcourt des kilomètres à pleine vitesse

tandis que sa « vaporette » se morfond, surveillée par un chef de gare moustachu armé d'un marteau (un Staline à roulettes). Un cirque de passage va venir bouleverser le destin de Ramona. On n'avait pas vu de chapiteau aussi merveilleux et poétique depuis Calder. Acrobates, singes et chevaux sont à la parade. À tiges ou à fils, ils sont animés par des manipulateurs à vue, impassibles et muets – les voix sont enregistrées. « *Les locos et les clowns, on est des espèces en voie de disparition* », dit le directeur. Le train et le cirque renvoient à l'enfance. Rezo Gabriadze l'a fait revivre avec trois fois rien et beaucoup de fantaisie.

Dans le In, Maison Jean-Vilar. À 16h et 19h, jusqu'au 17 juillet. Tél. : 04 90 14 14 14.

« L'ENFANCE À L'ŒUVRE »

Ils sont en voyage. Robin Renucci, directeur des Tréteaux de France, et le pianiste Nicolas Stavy ont imaginé le



spectacle itinérant de cette 71^e édition. Soixante-dix minutes de grand art : de très belles pages de littérature, de très belles pages de musique. De l'élégance, de l'émotion et un thème qui touche chacun : l'enfance, les souvenirs d'enfance, la célébration de l'enfance par Paul Valéry, Romain Gary, Arthur Rimbaud, Marcel Proust. Pages délicates distillées avec une intelligence et une science du bien dire par Robin Renucci, l'inoubliable Camille du *Soulier de satin*, dans la Cour d'honneur, il y a trente ans. Côté piano, Schubert, Schumann, Scriabine, César Franck, notamment. *Vendredi 14 et samedi 15 à Avignon, le 18 à Vacqueras, le 19, à Saze, le 20 à Mazan, etc. Tél. : 04 90 14 14 14.*

« LA PRINCESSE MALEINE »

Une pièce très cruelle de l'écrivain symboliste belge Maurice Maeterlinck, un metteur en scène sensible dont on

connaît le travail, Pascal Kirsch, et l'un des plus beaux lieux du festival. Hélas, la scénographie ingrate corrode d'entrée la poésie vénéneuse et les interprètes oscillent entre emphase et ironie. Kirsch n'a pas trouvé le « ton », la couleur si particulière qu'exige Maeterlinck. C'est vraiment dommage.

Cloître des Célestins, jusqu'au 15 juillet à 20h30. Tél. : 04 90 14 14 14.

« LE SUJET DES SUJETS »

Les Sujets à vif fêtent leurs 20 ans. Mais c'est quoi, les Sujets à vif ? Un laboratoire de création, la rencontre, à l'initiative de la SACD et du Festival d'Avignon, entre deux artistes venus de champs artistiques différents qui interrogent la porosité des disciplines et l'hybridation des formes. Dit comme ça, tout le monde part en courant. Raconté par Frédéric Ferrer, c'est hilarant et passionnant. Conférencier passé maître dans l'art de



la digression, il retrace l'histoire du projet et du lieu qui l'abrite, le jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph. Son invité est chaque soir différent. Mercredi 12 juillet, Jacques Bonnaffé était de la partie. Ce n'était pas triste.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, jusqu'au 25 juillet à 20h30 (relâche le 22). Tél. : 04 90 14 14 14.

« MEMORIES OF SARAJEVO »

Depuis leur très remarqué *Berliner Mauer: vestiges*, Julie Bertin et Jade Herbulot ont fondé leur compagnie, le Birgit Ensemble. Elles présentent deux spectacles ambitieux dans le cadre du In et s'appuient sur quatorze jeunes comédiens ardents pour rappeler le siège de Sarajevo. Du théâtre documentaire scrupuleux qui ambitionne de se saisir de la grande Histoire sans négliger l'humain. C'est construit avec sérieux mais, après la scène d'ouverture, irrésistible, le propos patine en redites et le spectacle manque de relief. Un travail honorable mais qui manque d'audace dramaturgique. *Gymnase Paul-Giéra, jusqu'au 15 juillet à 17h. Tél. : 04 90 14 14 14.*

« ESPACE VITAL (LEBENSRAUM) »

L'annonce du chancelier Stroiber, en direct à la télévision, fait l'effet d'une bombe. Il invite six millions de Juifs à venir vivre en Allemagne. De ce postulat, le dramaturge américain Israel Horowitz tire une pièce de politique-fiction vertigineuse. À travers plusieurs personnages (des anciens déportés, une famille américaine, un général de l'armée secrète israélienne...), il imagine, non sans humour, les répercussions d'un tel projet. Les trois comédiens de la Compagnie Hercub' (Michel Burstin, Bruno Rochette et Sylvie Rolland) passent d'un rôle à l'autre avec virtuosité. *Espace vital* parle de la Shoah et de l'Allemagne, tiraillée entre amnésie et culpabilité. De l'antisémitisme et de toutes les formes de racisme. Mais, créée pour la première fois en 1997 et adaptée au fil des ans, elle résonne avec l'actualité de manière troublante, à l'heure d'autres guerres et de nouvelles migrations. ■

Dans le Off, Théâtre des Lucioles, jusqu'au 30 juillet à 18h45. Tél. : 04 90 14 05 51.



Ramona, du maître de marionnettes géorgien Rezo Gabriadze : quand la poésie et le merveilleux tiennent à un fil.
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

À Avignon, le calme entre deux tempêtes

Satoshi Miyagi représente *Antigone* sous l'angle de l'harmonie.



CHRISTOPHE BAYNAUD DE LAZE

THÉÂTRE

L'ouverture du festival « in » offre une parenthèse onirique pour mieux penser l'époque. Avec ses réussites et ses déceptions.

Anais Heluin

Antigone ne connaît pas les frontières. Après avoir inspiré plusieurs metteurs en scène du Moyen-Orient au lendemain des révolutions arabes, la révoltée mythique s'est installée dans la Cour d'honneur du Palais des papes dans une version japonaise. Celle de Satoshi Miyagi, déjà connu au Festival d'Avignon pour son adaptation du *Mahābhārata* en 2014.

C'est donc sous le signe du dialogue des cultures que s'est ouverte la 71^e édition du Festival. Et sous l'angle du rêve et de l'harmonie, rarement associés chez nous au texte de Sophocle. Une parenthèse de paix nécessaire pour penser la violence de l'époque. Et pour recevoir les

spectacles avignonnais qui s'en font l'écho.

Sur un miroir d'eau dont les reflets dansent sur la façade du Palais des papes, une vingtaine d'hommes et de femmes vêtus de blanc semblent glisser. Comme dans le théâtre nô, une des traditions théâtrales dont s'inspire Miyagi. Un court prologue en français surprend par sa tonalité burlesque. Pendant cinq minutes, les comédiens font un effort de langage pour résumer la mort d'Étéocle et Polynice, l'injustice de Créon et la résistance d'Antigone, avant de s'effacer devant un passeur qui, sur son fin radeau, apporte lentement aux acteurs les accessoires dont ils auront besoin pour la représentation. Soit quelques perles et autant de bâtons.

On assiste au dédoublement de chaque personnage en deux entités : l'une verbale, l'autre physique. Le mur du Palais des papes se fait aussi écran de théâtre d'ombres. Une fois ces codes de jeu mis en place, la suite n'est qu'un long rituel. Une succession de dialogues et de danses imprégnés des valeurs bouddhistes, qui, dans un lieu ayant représenté l'autorité chrétienne, résonnent comme un appel au calme et à l'ouverture.

Si l'intention est bien comprise, le résultat est plus mitigé. Sans lien particulier avec le récit qu'elle porte, la mise en scène du Japonais peine à toucher. Peut-être une approche plus radicale du rythme aurait-elle permis d'atteindre à une forme de méditation ; au lieu de quoi on se prend à regretter de ne

pouvoir démêler tous les symboles déployés sur l'eau et la pierre.

Au cloître des Carmes, *Sopro*, de Tiago Rodrigues, est au diapason de la tranquillité d'*Antigone*. Dans un décor d'après-catastrophe – un théâtre en ruines où la nature commence à reprendre ses droits –, le metteur en scène portugais poursuit son travail sur la mémoire et le répertoire. Après l'excellent *By Heart*, où il invitait des spectateurs à apprendre un sonnet de Shakespeare en racontant des bribes d'histoire personnelle, ils s'intéressent à un métier en voie de disparition : celui de souffleur. Employée au Théâtre national de Lisbonne lorsque Rodrigues en prend la direction en 2014, Cristina Vidal est en effet au centre du spectacle. Interprétés par cinq comédiens à qui elle souffle à vue toutes les répliques, ses souvenirs interrogent l'état actuel du théâtre. Ses moyens et ses ambitions.

« Dans un temps où, partout en Europe, la possibilité d'un théâtre à grande échelle, d'un théâtre de compagnie ou de répertoire,

s'éteint parce que la légitimité des soutiens à la création est en danger », selon les mots de Tiago Rodrigues sur la feuille de salle, *Sopro* met en garde sans tomber dans la facilité. Comme dans *Antigone*, la paix qui règne sur scène est celle des accalmies. De l'entre-deux, où l'on se rappelle encore ce que l'on a perdu sans pouvoir prévoir ce qui nous attend.

D'une scène d'*Antigone* à un extrait de *L'Avare* en passant par diverses anecdotes de coulisses, Cristina Vidal et ses compagnons de scène nous engagent à décentrer notre regard sur le théâtre. Et c'est rafraîchissant. Dans son approche du répertoire, Tiago Rodrigues réussit donc là où échoue Satoshi Miyagi. Il fait rire et rêver tout en pointant ce qui chavire.

Jolie réussite aussi du côté du feuilleton théâtral très attendu de Christiane Taubira, *On aura tout*, présenté chaque midi dans l'écrin de verdure du jardin Ceccano. Le 8 juillet, jour du premier épisode, l'ancienne garde des Sceaux a réjoui un public venu nombreux avec une introduction de son cru. Mêlant ses mots à ceux d'Aimé Césaire, de Toni Morrison, de Léo Ferré ou d'Olympe de Gouges, elle a annoncé malicieusement avoir « *cédé à ses penchants* » pour le choix des thèmes abordés. « *Les femmes d'abord, et de temps en temps le regard des hommes, idiots, condescendants et parfois perspicaces* », a-t-elle ainsi lancé avant d'énumérer ses inquiétudes du moment.

Lus par des comédiens professionnels, des élèves du Conservatoire national d'art dramatique et des amateurs mis en scène par Anne-Laure Liégeois, les textes du premier montage étaient consacrés aux réfugiés : ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier, toutes origines confondues. L'exercice fait penser à la fin de *Fahrenheit 451*, de Ray Bradbury : contre l'absurde et la brutalité du présent, les trésors littéraires passés et présents apparaissent comme les seuls secours.

On aura tout est ainsi un point de rencontre entre les deux types de rapport au présent qui cohabitent parmi les spectacles du festival. D'un côté, un retrait qui permet la pensée ou l'évasion. De l'autre, un traitement direct du présent ou d'un passé proche, dans *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* du Birgit Ensemble, par exemple, et dans *Unwanted* de Dorothee Munyaneza sur le viol de guerre pendant le génocide rwandais. Des horizons tragiques mais prometteurs pour la suite du festival. ■



Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Sarajevo, Athènes, vous avez dit Europe ?

Un diptyque totalement déjanté pour raconter le fiasco européen. De la guerre des Balkans à la crise grecque, le Birgit Ensemble rafraîchit la mémoire.



Envoyée spéciale.

Elles sont deux jeunes femmes. À peine 30 ans. À peine nées lors de la guerre en ex-Yougoslavie. Julie Bertin et Jade Herbulot forment le duo Birgit Ensemble. Elles se sont rencontrées au conservatoire. Elles sont au Festival pour la toute première fois avec un diptyque qui questionne sans fard l'Europe. Une Europe en sale état. Une Europe déliquescence, en proie aux nationalismes, menacée par une extrême droite aux aguets. Elles ont remonté le cours de l'histoire immédiate. La dislocation de la Yougoslavie, depuis le siège de Sarajevo d'avril 1992 à février 1996. La crise grecque, celle qui a mis le peuple à genoux. Dans les deux cas, le rôle des institutions européennes. Celui des institutions mondiales. L'ONU et ses casques bleus en Bosnie-Herzégovine. Le FMI et les crédits revolving imposés aux Grecs. Passionnant, complexe, actuel, mais pas sexy comme sujet. Heureusement nos deux metteurs en scène n'ont pas froid aux yeux. Elles se sont plongées dans les archives avec ferveur. Travail titanesque de documentation pour tenter de démêler l'écheveau d'une histoire où les grandes puissances finissent toujours par emporter le morceau. Et chaque décision, chaque traité ressemble à une bombe à retardement dont serait parsemé le continent.

Une bande d'acteurs toujours sur le qui-vive

Elles ont décidé de traiter le sujet par la satire, la fable grinçante, celle qui oscille entre ironie mordante et rire jaune. Dans les deux cas, même dispositif scénique. Au premier plan, au ras des planches, le peuple de Sarajevo et d'Athènes. Au-dessus, juchée sur le podium qui domine la scène, la table des négociations, celle où s'assoient les « grands de ce monde », comme on dit, les Merkel, Juncker et autres Christine Lagarde. *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* se jouent

vite, portées par une bande d'acteurs qui ne chôment pas, toujours sur le qui-vive, en alerte maximale. On entend des noms que notre mémoire avait effacés. On avait oublié le nombre invraisemblable des réunions au sommet avec les chefs d'État européens, américains, avec les patrons de l'ONU et du FMI, toujours nommées « de la dernière chance », les chantages exercés sur les Grecs. La lâcheté des instances européennes, dont chaque décision jette de l'huile sur le feu.

Passionnant, très didactique et souvent drôle

Les deux pièces racontent les coulisses des deux événements, dissociant ostensiblement peuple et dirigeants, se moquant sans vergogne de ces derniers. La déesse Europa traîne comme une âme en peine. Dans l'une et l'autre pièce. Dans le jeu *Parthenon Story*, six jeunes Grecs endettés participent à une émission de télé-réalité. Ils s'appellent Médée (elle a perdu la garde de ses enfants), Ulysse (marin au chômage), Antigone (son père est atteint d'une maladie dégénérative des yeux)... Le gagnant verra sa dette annulée. C'est drôle et pathétique. À Sarajevo, la population était mélangée. On ne se désignait pas par sa religion ou son origine. Le siège de la ville, de 1992 à 1996, sera terrible pour la suite. Sarajevo a des airs de Beyrouth. Dans les ruines, on joue à cache-cache avec les snipers. Impossible de tout raconter. C'est passionnant, très didactique et souvent drôle. Il manque certains éléments (le massacre de Srebrenica, la reconnaissance de la Croatie par l'Allemagne). Mais il faut saluer l'audace, la joyeuse énergie qui se dégage sur le plateau. Cette tentative de raconter l'Europe, ses failles, sa décrépitude par une génération qui se sent bien plus européenne que ses aînés et rêve d'une autre Europe. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

**LE BIRGIT ENSEMBLE
 CRÉE DES SPECTACLES
 QUI QUESTIONNENT
 ET RETRACENT
 L'HISTOIRE
 DE L'EUROPE
 DE 1945 À NOS JOURS.**

Jusqu'au 15 juillet. À 17 heures et 20h 30 au gymnase Paul-Giéra. Du 9 au 19 novembre à la Manufacture des œillets d'Ivry. Puis Alfortville, Châtillon, Aubusson, Nantes et la MC2 Grenoble.



Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Les auteures ont choisi la satire, la fable grinçante et l'ironie mordante Christophe Raynaud de Lage

RENCONTRE AVEC JULIE BERTIN ET JADE HERBULOT AVIGNON

« Concerner le spectateur d'une façon sensible et intellectuelle »

Pourquoi vous êtes-vous intéressées au siège de Sarajevo ?

Julie Bertin : Ça a commencé avec *Berliner Mauer*, notre premier spectacle, en atelier, vu par Jean Bellorini et qui nous a proposé de le monter au TGP (Théâtre Gérard Philipe). Et l'envie de travailler sur le passage du XX^e au XXI^e de l'Union Européenne puis l'idée de "Mémoires of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes" était de retrouver cette Union Européenne avec la crise que l'on connaît aujourd'hui.

Sur la base de quel matériau avez-vous construit vos récits ?

Jade Herbulot : Pour "Memories of Sarajevo", un processus de documentation conséquent, plus une dynamique d'écriture pour les différents montage du texte. On passe le tout à l'essorage jusqu'à aboutir à une écriture originale, hétérogène.

Julie Bertin : On a travaillé à partir d'un canevas avec le détail des séquences, un protocole d'improvisation avec les acteurs, plus des enregistrements audio. On écoute, on retranscrit, tous ses allers-retours écriture-plateau densifient le jeu, les rapports de force. On s'est rendu compte que les acteurs se sentaient concernés par cette parole-là et qu'ils la comprenaient intimement et ainsi ils la construisent de l'intérieur.

Comment avez-vous conçu votre

scénographie ?

C'est le même dispositif scénique, l'espace des institutions est au premier étage, les assiégés au rez-de-chaussée, avec trois modules d'appartements. Pour Athènes le procédé est le même, deux échelles : les institutions en haut et les Grecs en bas dans la maison "Parthenon Story" avec une différence, on les voit évoluer à l'intérieur de cette maison par le procédé d'une retransmission vidéo en direct, cachés derrière le rideau.

Que cherchez-vous à provoquer en supprimant le quatrième mur ?

On cherche à concerner le spectateur d'une façon sensible et intellectuelle. Sans eux, on ne peut pas jouer ça car ça s'écrit avec les spectateurs, en les impliquant, l'écoute est autre.

Comment Olivier Py vous a découvert ?

Olivier Py est venu au TGP voir Berliner Mauer, il nous a laissé un message que l'on a gardé et qu'on a fait écouter à tout le monde sur des enceintes !! Il était très touché par le fait que l'on travaille sur Sarajevo. On salue d'ailleurs son audace d'accueillir des trentenaires...et se faire entendre dans le Festival c'est formidable pour notre compagnie. Memories of Sarajevo. Au Gymnase Paul Giéra. À 17h. Jusqu'au 15 juillet. Relache le 12. Dans les ruines d'Athènes. Au Gymnase Paul

Giéra. Jusqu'au 15 juillet. À 20h30. Durée 2h45. Location : 04 90 14 14 14.

L'info en +
bio express

Pour Julie Bertin, études de philosophie à la Sorbonne.

Pour Jade Herbulot études de lettres modernes à l'École Normale supérieure.

En 2009, elles entrent au Studio théâtre d'Asnières avant d'intégrer en 2011 le Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

En 2013, elles fondent leur compagnie "Le Birgit ensemble" et créent leur premier spectacle "Berliner Mauer", vestiges basé sur la chute du mur de Berlin en 2014 qui sera le premier volet de la tétralogie "Europe, mon amour" suivie de "Mémoires of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes".





CULTURE

Le Festival d'Avignon dans les ruines de Sarajevo

A travers deux pièces très documentées, Julie Bertin et Jade Herbulot creusent la mémoire de l'Europe

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Deux filles formidables sont invitées pour la première fois au Festival : Julie Bertin et Jade Herbulot. En 2014, elles ont fondé une compagnie qui s'appelle le Birgit Ensemble, un nom amusant, parce qu'elles appartiennent à une génération qui aime jouer avec l'humour et la satire : la génération née au moment où le mur de Berlin est tombé. Quand elles étaient au Conservatoire d'art dramatique, à Paris, Julie Bertin (formée à la philosophie) et Jade Herbulot (passée par Normale-Sup, en lettres) ont commencé à travailler sur le sujet qui les amène à Avignon, où elles présentent *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*, deux spectacles sur un thème qui leur est cher, l'Europe.

Avec leurs amis de la compagnie, tous issus du « Cons », elles voulaient comprendre comment on en est arrivé là, à cette colère et à cette déception qu'elles partagent, mais à laquelle elles ne s'arrêtent pas. Elles veulent croire en un avenir autre pour l'Union européenne, et se demandent comment elle peut réagir aux défis qui lui sont posés.

Long processus de recherche

Pour creuser le sujet, elles sont parties du début, autant dire de l'Antiquité, pour elles : 1945, la fin de la Seconde Guerre mondiale, le partage de l'Europe qui s'inscrit dans Berlin, où le mur est érigé en 1961. C'est cette histoire que retraçait le premier spectacle de

vestiges, présenté en 2015.

Puis il y eut *Pour un prélude*, où il était question du passage à l'an 2000. La tétralogie se poursuit et se clôt avec *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*, qui mettent en scène deux moments-clés : l'Union européenne était instituée en 1993 par le traité de Maastricht, alors qu'avait éclaté deux ans plus tôt la crise yougoslave. Seize ans plus tard, en 2009, l'UE affrontait la crise grecque. Ces deux moments de l'Histoire répondent à la passion de Julie Bertin et de Jade Herbulot pour la scène politique et la question économique : elles ont grandi dans une Europe dominée par l'idéologie néolibérale.

Tout l'intérêt de leur travail vient de ce regard, détaché de l'utopie fondatrice des pères de l'Europe. Et il s'appuie sur un long processus de recherche dans les archives, de consultation de spécialistes et de voyages. Le théâtre qui en naît n'est pas pour autant documentaire : il est documenté, très documenté, mais il se déploie comme une histoire qui permet aux spectateurs de se créer leur point de vue, en les informant et les faisant entrer dans le jeu de la représentation.

Cette mise en œuvre est particulièrement réussie dans *Memories of Sarajevo*, qui se joue dans un décor à deux niveaux. En bas, une maison dans la ville, ou ce qu'il en restera au fil du temps : des murs troués par les balles et calfeutrés par des matelas. En haut, une estrade : le lieu des instances européennes et des réu-

nions des puissances occidentales. Le rapport de force est clair, comme le sont les enjeux : les quatorze comédiens du Birgit Ensemble déroulent le fil de l'histoire du siège de Sarajevo en suivant la chronologie, du début à la fin. De la ville encerclée par les milices serbes, le 6 avril 1992, à la levée du siège, le 29 février 1996, toutes les grandes étapes sont évoquées, en bas, et en haut.

En bas, c'est la guerre telle que la vivent les habitants, cette guerre à laquelle ils ne veulent pas croire, au début, et qui les rattrape, avec le froid, la faim, les jours rythmés par les balles, les soirs à danser jusqu'au bout de la nuit dans les caves : la vie, quoi qu'il en coûte. En haut, c'est « la crise », telle que la nomment les puissances : les résolutions scandalisées et inutiles, le ballet des négociations et les plans de paix, l'incompréhension de la situation et le refus d'intervenir.

C'est passionnant de voir se jouer en direct toute cette partie du « haut », que l'on pourrait appeler « la farce internationale », et qui est effectivement traitée comme une farce par le Birgit Ensemble. C'est tout aussi passionnant, et extrêmement émouvant, de voir se jouer en direct la vie du « bas », parce que, la plupart du temps, ce « haut » et ce « bas » sont peu, ou pas traités, dans les documentaires sur Sarajevo, qui mettent en avant les faits de guerre.

Et puis du désastre raconté peut naître du bonheur : bonheur d'une troupe soudée, talentueuse, engagée. Bonheur d'une représentation qui embarque les spectateurs arrive à les faire rire



et les amène à réfléchir sur une tragédie de notre temps. Mais ce bonheur-là est absent de *Dans les ruines d'Athènes* : le Birgit Ensemble ne parvient pas à donner sens à la crise grecque, traitée de manière beaucoup trop parodique, à travers un jeu de télé-réalité. Oublions donc Athènes, et gardons Sarajevo. ■

BRIGITTE SALINO

Memories of Sarajevo et Dans les ruines d'Athènes, par le Birgit Ensemble, dirigé par Julie Bertin et Jade Herbulot. Avec Eléonore Arnaud, Julie Bertin, Loui Chauvin, Pauline Deshons, Pierre Duprat, Anna Fournier, Kevin Garnichat, Jade Herbulot, Lazare Herson-Macarel, Timothée Lepeltier, Elise Lhomeau, Antoine Luvar, Estelle Meyer, Morgane Nairaud, Loïc Riewer, Marie Sambourg. Gymnase Paul-Giéra. Tél. : 04-91-14-14-14. De 10 à 29 €. A 17 heures et à 20 h 30. Durée : 2 h 30 et 2 h 45. Jusqu'au 15 juillet.

**Du désastre
raconté
peut naître
du bonheur :
celui d'une
troupe soudée,
talentueuse,
engagée**



« Memories of Sarajevo », une création du Birgit Ensemble au [Festival d'Avignon](#). PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

”MEMORIES OF SARAJEVO AU GYMNASSE PAUL GIÉRA JUSQU’AU 15 JUILLET

De l’Histoire, de la vidéo, de l’humour mais trop peu d’émotion

“Memories of Sarajevo” est une création conçue par les jeunes metteurs en scène Julie Bertin et Jade Herbulot plus connues sous le nom de leur compagnie Le Birgit Ensemble, dans le cadre de la tétralogie “Europe, mon amour”. On attendait beaucoup de cette proposition qui promettait d’être un temps fort du Festival, un peu trop peut-être...

Car malgré un travail approfondi sur le siège de Sarajevo, axe dramaturgique principal de la pièce, un dispositif scénographique maîtrisé, des images vidéo savamment dosées, beaucoup d’humour, une distribution de

qualité et la rupture du 4ème mur invitant le public à participer, l’ensemble procure trop peu d’émotions et la durée du spectacle est indigeste. Certes les discours des instances politiques sont rudement menés et seule la présence de la Déesse Europe entonnant le tube de Nirvana “Smells like teen” et clôturant le spectacle avec “Sarajevo mon amour” touche au cœur. On le regrette d’autant plus car Julie Bertin et Jade Herbulot ont de réelles qualités et un engagement envers le théâtre politique sans faille donc on espère qu’avec le temps, elles arriveront à les utiliser avec talent.

“Memories of Sarajevo” au gymnase Paul Giéra. A 17h. Jusqu’au 15 juillet. Relache le 12. Location : 04 90 14 14 14



“DANS LES RUINES D’ATHÈNES” LE 4E VOLET DE “EUROPE, MON AMOUR” AU GYMNASSE PAUL GIÈRA JUSQU’AU 15

Crise économique grecque et émission de TV

“Dans les ruines d’Athènes” est le quatrième volet de la tétralogie “Europe, mon amour” mis en scène par Le Birgit Ensemble. Avec cette proposition Julie Bertin et Jade Herbulot convoque le public à réfléchir, sur la crise économique grecque qui a lieu depuis 10 ans, sous forme de satire. On y retrouve la signature du Birgit Ensemble, multiplicité des points de vue et double discours, alternant les flash-back historiques des grandes réunions et décisions politiques prises par l’Union européenne, le FMI. La confrontation d’une certaine vision du peuple par le prisme d’une émission de télé-réalité “Parthenon Story” qui propose à ses occupants (Cassandre, Médée, Oreste, Ulysse, Antigone et Iphigénie) d’être enfermés pendant 6 semaines moyennant quoi celui qui remportera le trophée aura sa dette effacée, le tout en interaction avec le public.

Drôle au début...

Si l’idée au premier abord paraît amusante et sur le plateau cela va s’en dire, fait rire le premier quart d’heure, il n’en demeure pas moins que la question se pose de : quel est

l’intérêt d’aller au théâtre pour participer à une émission de télé ? Si “Mémoires of Sarajevo” offrait une dramaturgie travaillée malgré quelques failles, là ce n’est pas le cas et cela ne suffit pas à convaincre ni à défendre le propos. “Dans les ruines d’Athènes” au Gymnase Paul Gièra. Jusqu’au 15 juillet. Relâche le 12. À 20h30. Durée 2h45. Location : 0490141414



L'histoire à vif: le siège de Sarajevo et la crise grecque à Avignon

Avignon, 11 juil. 2017 (AFP) -

Elles ont à peine trente ans mais n'ont pas froid aux yeux: avec 14 acteurs sur scène, deux jeunes Françaises revisitent les failles de l'Europe, du siège de Sarajevo à la crise grecque, au Festival de théâtre d'Avignon.

Julie Bertin et Jade Herbulot, alias la compagnie du Birgit Ensemble, signent "Memories of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes", deux pièces passionnantes, cinq heures au total, sur un sujet à priori rebutant: l'Europe.

"On en avait assez d'un discours qui disait que notre génération n'était pas intéressée par la chose politique", rappelle Julie Bertin à l'AFP. "On ne voulait pas entrer dans un discours +déploratif+ ou +décliniste+", ajoute Jade Herbulot.

Car l'Europe, elles y croient. Mais pas, disent-elles, cette Europe purement économique et libérale qui n'a rien su faire pour empêcher la guerre en Yougoslavie et a étranglé d'austérité le peuple grec.

Une Europe joyeuse, nourrie de ses mythes et de ses symboles, comme cet hymne à la joie magnifique qui ouvre "Memories of Sarajevo". On est en 1992, les signataires du traité de Maastricht fêtent le passage de la Communauté à l'Union européenne.

Tout le monde est là, présidents et têtes couronnées, quand s'invite un sombre personnage, tel Cassandre prédisant le retour de la guerre: l'archiduc François Ferdinand, dont l'assassinat à Sarajevo a déclenché la première guerre mondiale.

Avril 1992: le siège de Sarajevo par les forces nationalistes serbes commence pour trois ans, trois hivers effrayants où les habitants brûlent tables, chaises et jusqu'aux livres pour survivre.

Pour écrire leur pièce, Julie Bertin et Jade Herbulot ont commencé par "beaucoup se documenter". "Il fallait éclaircir cette histoire compliquée pour la transmettre sans faire un cours d'histoire".

Pari réussi avec une scène divisée en deux: en haut, sur une sorte d'estrade, les dirigeants de l'Europe et de l'ONU, impuissants. En bas, la vie quotidienne des habitants assiégés, avec la terreur des snipers, le froid, la pénurie - comment faire du pain avec du riz et du lait en poudre - mais aussi les fêtes, les chants.

Ce qui meurt à Sarajevo, c'est une façon de vivre ensemble, bosniaques, serbes et croates réunis, un mauvais présage pour toute l'Europe en proie aux nationalismes.

- La pièce dont vous êtes le héros -

Dans le deuxième opus, "Les ruines d'Athènes", le public participe à un jeu de télé-réalité, "Parthenon Story". Les candidats arrivent un à un sur le plateau clinquant animé par Hippolyte et Calypso. Au terme d'un huis clos, un des six candidats verra sa dette effacée.

En fines connaisseuses de la mythologie grecque, Julie et Jade ont invité sur le plateau Antigone, Médée, Ulysse etc., revus au goût du jour.

Antigone a perdu son travail à l'hôpital à cause des restrictions imposées en échange des "plans de sauvetage" de la Grèce. Elle s'est endettée pour soigner son père atteint d'une maladie dégénérative des yeux (Oedipe!)

C'est drôle et terriblement efficace. En cours de route, la production de l'émission est elle aussi frappée par l'austérité: on coupe la climatisation et l'eau, il faut pédaler pour produire l'électricité.

"Qu'est-ce qu'on vous a fait?" interrogent les personnages, épuisés. Comme dans la première pièce, les grands de ce monde devisent en haut du plateau sur une estrade. Angela Merkel y apparaît inflexible: les Grecs doivent payer, "c'est une croisade morale".

Les acteurs sont parfaits, le jeu de télé-réalité marche à fond avec le public appelé à voter avec son smartphone sur le site "parthenonstory.com" à certains moments.

A la fin, la déesse Europe, fil rouge des deux spectacles, chante sa déception et réclame qu'on l'honore enfin. Le public d'Avignon, plus grand festival de théâtre en France et un des plus importants d'Europe avec le festival d'Edimbourg, est debout, ému, portant un toast à la Grèce.

Les pièces seront reprises en tournée à la rentrée (Ivry, Alfortville, Châtillon, Nantes, Grenoble) et les deux



PAYS :France
SURFACE :100 %
PERIODICITE :Quotidien



► 11 juillet 2017 - Edition Fil Gen

auteurs s'attaquent déjà à un autre chapitre de l'histoire immédiate: les Français.
mpf/alu/it

Afp le 11 juil. 17 à 11 48.



ON A VU

Vie et mort à Sarajevo

Le Birgit Ensemble rejoue le conflit dans une vision politique vive

Olga Bibiloni

992. Pour la signature du Traité sur l'Union européenne, ils sont venus, ils sont tous là, dirigeants et têtes couronnées représentant les douze États membres. Julie Bertin et Jade Herbulot, du Birgit Ensemble, les ont imaginés en costumes stricts ou robes de soirée, lâchant une ou deux phrases creuses, chacun avec son accent, révélant la pauvreté du discours politique, avant de chanter en chœur *L'Hymne à la joie* et de boire du champagne, fiers de mettre un terme, avec cette Union européenne naissante, aux "massacres du passé". L'Europe, un rempart contre la guerre et la barbarie ? Ils y croient jusqu'à ce que déboule François-Ferdinand de Habsbourg-Este, sur le trône de l'Empire austro-hongrois. S'il arrive de l'au-delà en costume d'apparat et à cheval, lui qui a été assassiné le 28 juin 1914 à Sarajevo, c'est pour fustiger ce "fédéralisme au rabais" sans réel pouvoir politique. Les autres sont saisis, François-Ferdinand en fait des tonnes et le public rit. Surtout lorsque avec cynisme, il affirme qu'en qualité de prince catholique, il a pardonné : "J'ai la passion des Balkans, s'écrie-t-il. Je les adore". Tout l'intérêt de *Memories of Sarajevo* est de nous faire passer du rire à l'effroi, en déroulant un sujet grave et compliqué, qui mêle Histoire et géopolitique. Le Birgit

Ensemble fabrique du jeu, du théâtre moderne et décomplexé avec les tensions en Bosnie-Herzégovine, le référendum pour l'indépendance, les marches pour la paix, la déclaration de la guerre, le quotidien des habitants qui continuent à s'aimer, à écouter Nirvana, qui doivent brûler meubles et livres pour se chauffer dans un hiver glacial. On suit les négociations, on se faufille dans l'intimité des casques bleus de l'ONU désemparés de se trouver au centre d'une telle situation. On regarde les gens vivre et mourir au gré de l'habileté d'un sniper. Si le propos est terrible, la forme est légère, inventive, combinant moments drôles et tendus. Des rôles masculins sont tenus par des femmes (Slobodan Milosevic, Radovan Karadzic, Alija Izetbegovic), la scénographie montre le dedans et le dehors, il y a du rythme, un esprit de troupe... Difficile de ne pas être sensible à l'efficacité de ce croisement entre les histoires individuelles et l'Histoire collective européenne. Lorsque commence le siège de Sarajevo, il apporte de la chair, rend concret le désarroi et renforce l'impuissance politique. Aujourd'hui et les 13, 14 et 15 juillet à 17h au Gymnase Paul Giéra au Festival d'Avignon. Durée : 2h30. 04 90 14 14 14. ■

DANS LES RUINES D'ATHÈNES

On efface la dette et on recommence

Dans les ruines d'Athènes, quatrième et dernier volet de la tétralogie "Europe, mon amour", crée par Le Birgit Ensemble, est une création qui est un écho direct avec la crise économique que subit la Grèce depuis plusieurs années, construite sous forme de télé-réalité, à mi-chemin entre satire et tragédie et sollicitant l'intervention du spectateur pour mieux l'impliquer...

Que le spectacle commence :

« Bienvenue au jeu télévisé "Parthénon Story" qui propose à celui qui gagnera d'effacer sa dette !!! »

"Dans les ruines d'Athènes", Cie Le Birgit Ensemble. Au Gymnase Paul Giéra. Du 9 au 15 juillet. Relâche le 12. À 20h30. Durée : 2h45.

Location : 04 90 13 13 13. ■

MEMORIES OF SARAJEVO

La politique sur les planches

“Memories of Sarajevo” est le troisième volet de la tétralogie “Europe, mon amour” entamée en 2009 par Le Birgit Ensemble, sous la direction des deux metteuses en scène Julie Bertin et Jade Herbulot. Fresque historique donc, passée à la loupe de ces deux artistes qui, pour la création de ce spectacle, se sont inspirées de nombreux témoignages, archives, photos etc.. afin de bâtir un regard au plus juste sur la question des conséquences d’une époque déterminante et décisive, dans l’histoire de la fondation de l’Union Européenne. En commençant par le siège de Sarajevo en 1992 et en donnant la parole aux assiégés. Le Birgit Ensemble s’inscrit dans une démarche théâtrale politique forte et pertinente dont on espère qu’il sera un des temps forts du Festival ! “Memories of Sarajevo”. Cie Le Birgit Ensemble, gymnase Paul Gièra. Du 9 au 15 juillet. Relâche le 12. À 17h. Durée : 2H30. Location : 04 90 13 13 13.



■

BIRGIT ENSEMBLE «MEMORIES OF SARAJEVO» / BOSNIE-HERZÉGOVINE, «DANS LES RUINES D'ATHÈNES» / GRÈCE

De Sarajevo à Athènes, décombres et lumières

Jade Herbulot et Julie Bertin, cofondatrices du Birgit Ensemble, ont traqué le «sentiment européen» dans les deux capitales meurtries. Récit des voyages préliminaires à leurs créations.

Par
AURÉLIE CHARON

Pour les deux derniers volets de leur tétralogie *Europe, mon amour*, Jade Herbulot et Julie Bertin du collectif Birgit Ensemble ont travaillé sur deux villes meurtries et résilientes : Sarajevo et Athènes. Pour *Libération*, elles racontent leur voyage dans les décombres du continent. Sur le tarmac à Sarajevo, Jade et Julie rallument leur portable, un message de l'opérateur mobile prévient : «*Vous entrez dans la zone du reste du monde.*» Pour celles qui viennent chercher leurs fantômes, le vertige commence. Persuadées que notre histoire nous attend ailleurs que chez nous, Jade Herbulot et Julie Bertin, cofondatrices du Birgit Ensemble, ont choisi comme envers de notre récit européen des villes en marge et résistantes : Sarajevo et Athènes.

Jade et Julie sont nées quand le Mur est tombé, quand Tito n'était plus, à rebours des grandes idéologies du XX^e siècle. Elles grandissent, l'utopie recule. Elles font partie d'une génération pour laquelle l'idée d'exister est toujours allée de pair avec celle d'entrer de plein fouet dans la réalité. Pour continuer l'histoire néanmoins, il faut revenir à l'origine d'un «sentiment». Une émotion qui lie leur génération à un idéal de paix et de circulation que certains voudraient saper. Après la création de *Berliner Mauer: vestiges*, sur la chute du mur de Berlin, elles partent en quête des blessures originelles.

Un été à Sarajevo, un hiver à Athènes donc, en 2016, pour préparer leurs deux spectacles *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*, et traquer là-bas ce «sentiment européen» qui leur appartient.

C'est d'abord août et la moiteur des Balkans, un bagage manque à l'arrivée – premier point commun avec une Sarajéviennne qu'elles retrouveront le lendemain pour une visite du vieux quartier musulman. Tous les membres de la compagnie du Birgit sont nés entre 1986 et 1990 : Sarajevo c'est une mémoire d'enfant de la violence entendue à la radio sans avoir l'âge de comprendre. Jade Herbulot et Julie Bertin proposent à tous de venir éprouver la ville : acteurs, techniciens, production. Ils arrivent à quinze en plein été.

TOMBES BLANCHES

Elles ont l'âge d'avoir hérité de l'Europe sans en avoir été à l'origine et l'audace d'affirmer que des histoires pas directement vécues sont les nôtres. Elles ont l'âge que l'on calcule rapidement à partir des années inscrites sur les tombes blanches qui ont envahi la ville. Elles montent dans les collines, traversent les cimetières et lisent des dates de naissance, 1970, 1968, 1967, 1966 et des dates de mort, 1993, 1994 : pas le temps d'une vie. Jusque-là l'Histoire n'était pas physique, elle était écrite : elles sourient d'ailleurs en proposant d'embaucher un nouveau graphiste pour le site internet de l'UE : on n'y comprend rien. Ici on comprend tout face aux pierres blanches : «*Il y a une identification très forte avec cette jeunesse sacrifiée pendant la guerre, ce sont nos fantômes.*» Arrivées en hauteur, elles sentent dans leur dos la proximité de la ville, elles voient distinctement les gens marcher dans la rue. Les projets étaient donc si proches et les cibles si faciles.

BRIQUETS ET MAGNETS TITO

L'Histoire entre dans les corps. Soudain, c'est réel : le Parlement témoin des premiers morts, le Holiday Inn et même le pont de François-Ferdinand. Quelque chose de nos vies se joue ici. Nos vies européennes ont, en 1992, à la télévision, observent presque sans transition l'Europe et son échec : la signature du traité de Maastricht et le début du siège de Sarajevo. «*Comment on aborde la question de la guerre sans être obsédés?*» En arrivant, elles n'ont pas encore écrit les paroles des assiégés. C'est autour d'un verre de rakija dans les cafés de Bascarsija ou de Bistrik que des phrases essentielles se décollent des plus anodines. A Sarajevo, l'été, on croise le photographe Milomir Kovacevic, le visage rond, le regard tendre et triste. Lui a grandi dans l'ex-Yougoslavie et, dès les années 1980, photographie les rues. Quand la guerre approche, les visages se font inquiets comme celui de cet homme en 1992 qui manifeste avec ce panneau «*On va vivre ensemble.*» Aujourd'hui, il reste à Sarajevo la rue Tito, les briquets Tito, les porteclés et les magnets. Cette histoire, Milomir la livre à Jade et Julie par bribes. Il ne parlera pas frontalement des 1395 jours de siège ni de

la mort de son père mais il aura, à propos des fêtes organisées dans les caves, cette phrase gardée dans le spectacle : «*A Sarajevo on faisait toujours la fête comme si c'était la dernière, et si c'était la dernière alors...*» Les metteuses en scène vont créer à partir de ces points de suspension. Ceux-là même qui ont suivi les mots d'une jeune femme, partie en 1993, à 14 ans, qui ne dira rien du conflit mais leur glissera juste : «*Je ne pouvais m'entendre qu'avec les adultes, j'avais déjà plus de 40 ans.*»

En 1992, le général Mladic donne comme instruction de «*rendre fous*» ces gens, Serbes, Croates ou Bosniaques, qui osent vivre ensemble. Mais il y a des lieux où la haine ne prend pas. Jade et Julie sont allées vérifier que «*ça a été possible, la circulation des cultures : si une cathédrale, une église orthodoxe, une synagogue et une mosquée ont été construites dans cinq cents mètres carrés. Notre Europe à nous est à la croisée de ces mondes, il faut rappeler ce que dit le mythe : Europe est née en Orient, plutôt du côté du Liban.*»

Pendant que le Birgit Ensemble enquête dans «le reste du monde», en France au mois d'août c'est la polémique inattendue autour du burkini. «*On était atterrées, ça semblait dérisoire.*» Elles datent de des années 1990, en Bosnie, notre échec à voir «*ce qu'aurait pu être un islam européen.*» En attendant, l'Europe néglige ce reste du monde dont le Qatar s'empare, lui, en investissant, en reconstruisant les mosquées. Le Birgit voit ce coin d'Europe nous échapper. Une jeune femme rencontrée à l'aéroport s'inquiète : «*Ce ne sont pas les musulmans de chez nous!*» nous prévenait-elle en parlant des femmes en niqab.» Chaque acteur a un avatar bosnien, s'est trouvé un prénom et un nom. C'est «Sarajevo et nous». Sur scène la découpe sera verticale : les spectateurs face à un immeuble. Les humains au niveau du sol, les institutions en hauteur. Idem pour la Grèce.

Vingt-cinq ans plus tard, c'est une autre jeunesse sacrifiée qui attise le sentiment européen de Jade Herbulot et Julie Bertin, celle qui retourne vivre chez ses parents faute d'argent à Athènes. C'est décembre, un chauffeur

de taxi savant les balade, leur montrant les trajets des manifestations. *«Notre projet n'est pas ironique : on rappelle notre amour profond d'un projet politique possible et de l'Europe.»* Elles mettent en scène une des premières réunions politiques avec Strauss-Kahn, Merkel ou Junker. *«On joue des gens vivants, ce n'est pas un geste cynique. La satire exigeante, plutôt que la caricature facile.»*

Il y a un autre sentiment collé à l'Europe et contre lequel lutter : l'impuissance. Face à la guerre, face à la crise. *«Les choses ne sont pas immuables, pas faites une fois pour toutes.»* Dans Athènes, les spectateurs pourront voter. C'est une émission de télé-réalité à l'intérieur même du spectacle : «Parthénon Story». Six candidats grecs de 25 à 30 ans : le gagnant verra sa dette effacée. En tant que spectateur vous allez pouvoir sauver quelqu'un. Vous avez un pouvoir.

FATIGUE ÉTRANGE

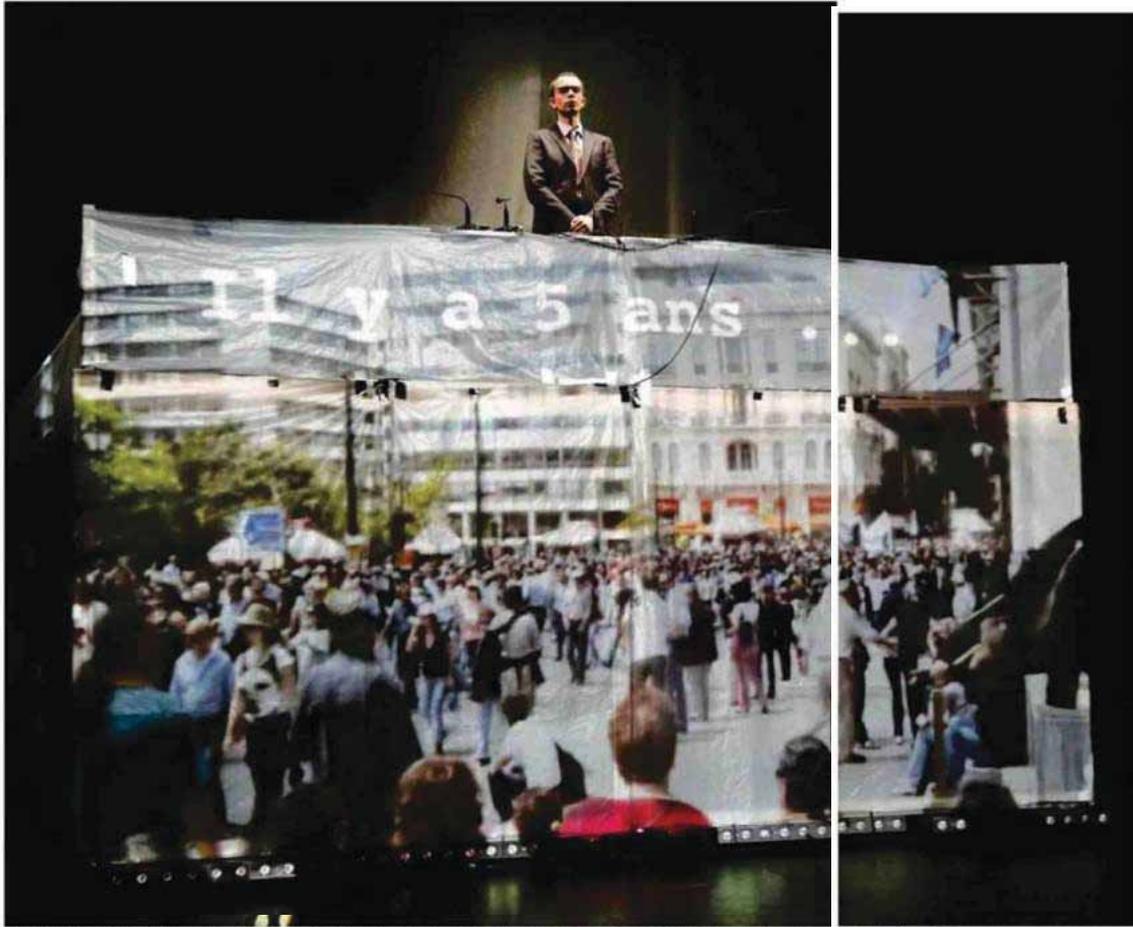
Jade Herbulot et Julie Bertin sont confiantes, puissantes. Elles refusent que dire *«on souhaite un autre modèle que le modèle capitaliste»* te relègue au rayon bons sentiments et fraîche naïveté, te mette hors-jeu de la pensée. Le cynisme est une façon de ne pas écouter. Elles dirigent une vingtaine de personnes : *«On se sent les épaules pour mener une grande équipe.»* Dans le Birgit, les femmes ne sont pas cantonnées à l'espace intime. elles peuvent tout jouer et porter une parole politique : *«D'ailleurs c'était une évidence que Karadzic, ce serait Eléonore!»*

Le soir des répétitions de Sarajevo, une fatigue lourde et étrange atteint les acteurs. Elles réaliseront plus tard que ce n'est pas rien d'entendre répéter des mots comme *«calibres, tirs, obus»* toute la journée; de dire *«oui»* à *«on reprend à l'attentat!»* Pas rien le pouvoir des mots. Jade et Julie ne veulent pas d'obscénités : *«Plus on déréalise, plus on fictionnalise, plus ce sera frappant.»* La séquence de l'attentat au marché de Sarajevo est la plus onirique selon elles, et la plus violente.

Quand on évoque la génération de leurs parents ou grands-parents et ce qu'ils ont pu rater, il y a un silence. Et puis : *«Peut-être la façon dont on nous a raconté la fin du communisme, sa diabolisation : ce qui tend à discréditer automatiquement aujourd'hui une certaine pensée de gauche.»* Elles ne s'attendaient pas à voir dans les yeux de ceux qui ont leur âge à Sarajevo la nostalgie de la Yougoslavie. *«On nous a dit "on a libéré les gens" et c'est un peu plus complexe.»*

Un an après le voyage à Sarajevo, c'est important *«d'aller à Avignon à 30 ans, pour porter un discours politique, alors qu'on dit sans cesse que notre génération est dépolitisée»*. Elles repensent à une émission de radio à laquelle elles étaient invitées avec des *«hommes blancs de plus de 65 ans»* qui semblaient dire *«je meurs et le monde meurt avec moi»*. Elles répliquent : *«Le monde continue après vous, après nous, et ça va bien se passer.»* Le reste du monde aidera peut-être le nouveau. Elles le couvent avec désir. Elles se sont donné deux «petits» rôles dans Athènes : Gaïa et Athéna, déesses mères du ciel et de la raison. ◆

Le photographe Milomir Kovacevic aura, à propos des fêtes organisées dans les caves pendant le siège, cette phrase gardée dans le spectacle : «A Sarajevo, on faisait toujours la fête comme si c'était la dernière, et si c'était la dernière alors...»



Répétition de *Dans les ruines d'Athènes*. Au cœur du spectacle, la génération sacrifiée par la crise qui retourne vivre chez ses parents.

faute d'argent. PHOTO R VICTOR ARTCOMPRESE

**ATHÈNES ET SARAJEVO****AVEC LE BIRGIT ENSEMBLE**

Persuadées que notre histoire nous attend ailleurs que chez nous, les cofondatrices du Birgit Ensemble Jade Herbulot et Julie Bertin ont traqué, dans deux villes meurtries, ce qu'il reste du «sentiment européen». *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*, les deux derniers volets d'une tétralogie intitulée *Europe, mon amour*, ont été créés sur la base de témoignages collectés sur place. Un récit d'Aurélie Charon.

→ JUILLET				6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16	
17	18	19	20	21	22	23	
24	25	26					

Gymnase Paul-Giera



interview

théâtre

BIRGIT ENSEMBLE

MEMORIES OF SARAJEVO - DANS LES RUINES D'ATHENES



Deux femmes, deux metteuses en scène, deux inséparables composent le **Birgit Ensemble**; à la fraîcheur détonante. Jade Herbulot et Julie Bertin proposent un réveil des mémoires collectives et individuelles dans une tétralogie intitulée "Europe, mon amour". Deux volets ont déjà vu le jour: "Berliner Mauser: vestiges" et "Pour un prélude". Au Festival d'Avignon, elles présentent: "Memories of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes". Rencontre.

Inferno : Comment vos débuts avec "Berliner Mauser: vestiges" vous ont-ils conduits à une tétralogie sur le thème de l'Europe ?

Jade Herbulot : Disons que tout a commencé en 3ème année au Conservatoire. Nous deux, comme les acteurs, sommes issues de la même promotion. Nous y avons eu l'opportunité de diriger nos camarades. Un fort attrait pour l'Histoire nous a très vite orientées vers une mise en scène autour de la chute du mur de Berlin. Nous nous étions rendues compte que notre date de naissance, acteurs compris, tournée autour de celle de l'anniversaire de la chute. Nos recherches nous ont ensuite amenées à remonter jusqu'en 1945, puis conduites au Siège de Sarajevo, au passage à l'an 2000 jusqu'à la question de la dette grecque.

Justement, votre deuxième volet présenté au Festival d'Avignon 2017 s'intitule "Memories of Sarajevo" et démarre par le Traité de Maastricht. Comment y abordez-vous le Siège de Sarajevo survenu deux mois après sa signature ?

Julie Bertin : Via deux échelles: à la fois politique, en revenant effectivement sur le traité de Maastricht qui fondait la nouvelle Union Européenne en 92. Sur scène, évolueront Alija Izetbegović président de la Bosnie-Herzégovine, Radovan Karadžić et Franjo Tuđman également, président des croates etc. Et une échelle qui est celle des civils. Matérialisées en scénographie par le travail de l'espace; le haut de la structure recevra les réunions politiques et le plateau sera l'espace des sarajévien(ne)s. Nous tentons de raconter comment ils furent fortement impactés par les décisions prises par les politiques, sans que ces derniers n'aient aucune connaissance du terrain...

La scène de "Berliner Mauser" scindaît le public en Est/Ouest. Dans les deux volets, elle sera rehaussée à 2m30 pour y placer les institutions, le public représentant le peuple. L'implication du spectateur deviendrait-elle une marque de fabrique du Birgit Ensemble ?

J.B. : Oui, je pense. Les gens commencent à nous parler de signature... Pour "Berliner Mauser", nous avions choisi le bi-frontal afin de rendre compte du choc qu'avait pu occasionner la construction du mur, survenue brutalement, en une nuit. Et ainsi montrer comment les familles, les amis etc. s'étaient retrouvés séparés du jour au lendemain. Le mur s'était alors érigé sur scène séparant acteurs et spectateurs et créant deux histoires simultanées. A l'est, impossibilité de voir ce qui se passait à l'ouest, et inversement. Un sentiment d'empathie s'était alors fait ressentir par le public, comme de frustration d'ailleurs par l'impression d'avoir manqué beaucoup d'éléments théâtraux. Rendre le récit sensible au spectateur pour l'amener à réfléchir, ressentir et à être éveillé à l'action

au plateau, nous sont importants. Le dispositif scénique, l'écriture et le jeu des acteurs, à qui nous demandons de ne pas mettre d'écran entre eux et les spectateurs, permettent cela. Une marque de fabrique, oui, en tout cas un élément que nous affirmerons dans nos prochains spectacles.

"Dans les ruines d'Athènes", quatrième volet, vous imaginez un Parthénon story où le spectateur participera via son téléphone. Un moyen de toucher la génération Y à la question du vote ?

J.H. : Cela tient plutôt du fait que le Smartphone est devenu une sorte d'extension de notre bras, c'est un outil avec lequel nous vivons. Effectivement, parce que nous utilisons aussi la référence de la démocratie athénienne de moins 500 av J.C, nous souhaitons traiter la question du vote dans ce cadre de télé-réalité. Et comme nous voulons que les votes du public soient réellement pris en compte afin qu'ils aient un impact sur la pièce, le portail web s'est présenté comme moyen. Portail sur lequel les gens pourraient se connecter parce qu'au fond, il nous paraissait évident qu'un outil utilisé par tous puisse s'immiscer dans un théâtre...

Que pensez-vous de l'avenir de l'Europe telle que semble vouloir la dessiner politiques et technocrates ?

J.H. : La tétralogie est née d'une question: Que signifie être européen? Nous le ressentions profondément sans vraiment identifier ce que cela représentait. Plus nous avançons dans notre travail, moins nous comprenions comment l'Union Européenne a été construite, ni la façon dont elle s'est finalement éloignée de son idéal premier. Nos recherches sur la mise sous tutelle de la Grèce par le Conseil de l'Europe et l'Union Européenne ne font apparaître aucune volonté idéologique. Nous aurions pu croire que l'U.E. devienne un modèle alternatif aux modèles américain et chinois, hors, elle ne tend qu'à leur faire concurrence. L'U.E. à tout de même, d'un point de vue économique, permis la libre circulation des gens et des capitaux. Principe qui semble aujourd'hui remis en cause par le désir de fermeture des frontières et par la montée de l'extrême droite partout en Europe. Ce dysfonctionnement, symptomatique d'une cause lointaine, semble survenu au moment même de la signature du Traité de Maastricht. En effet, la première tentative de diplomatie européenne, lors du conflit en Bosnie-Herzégovine, s'est soldée par un échec. Il existe, donc, une réussite économique avec une création de la zone U.E. et un échec diplomatique révélant un projet politique trop fragile.

Propos recueillis par **Audrey Scotto**



EUROPE, CET OBSCUR OBJET DU DÉSI

Les trentenaires du Birgit Ensemble achèvent à Avignon leur saga théâtrale sur le XX^e siècle européen. D'une capitale culturelle à une autre, la compagnie scrute les blessures et solde les comptes de l'histoire pour tenter de passer à autre chose.

Texte : Ainhoa Jean-Calmettes

Photographies : Louise France, pour *Mouvement*

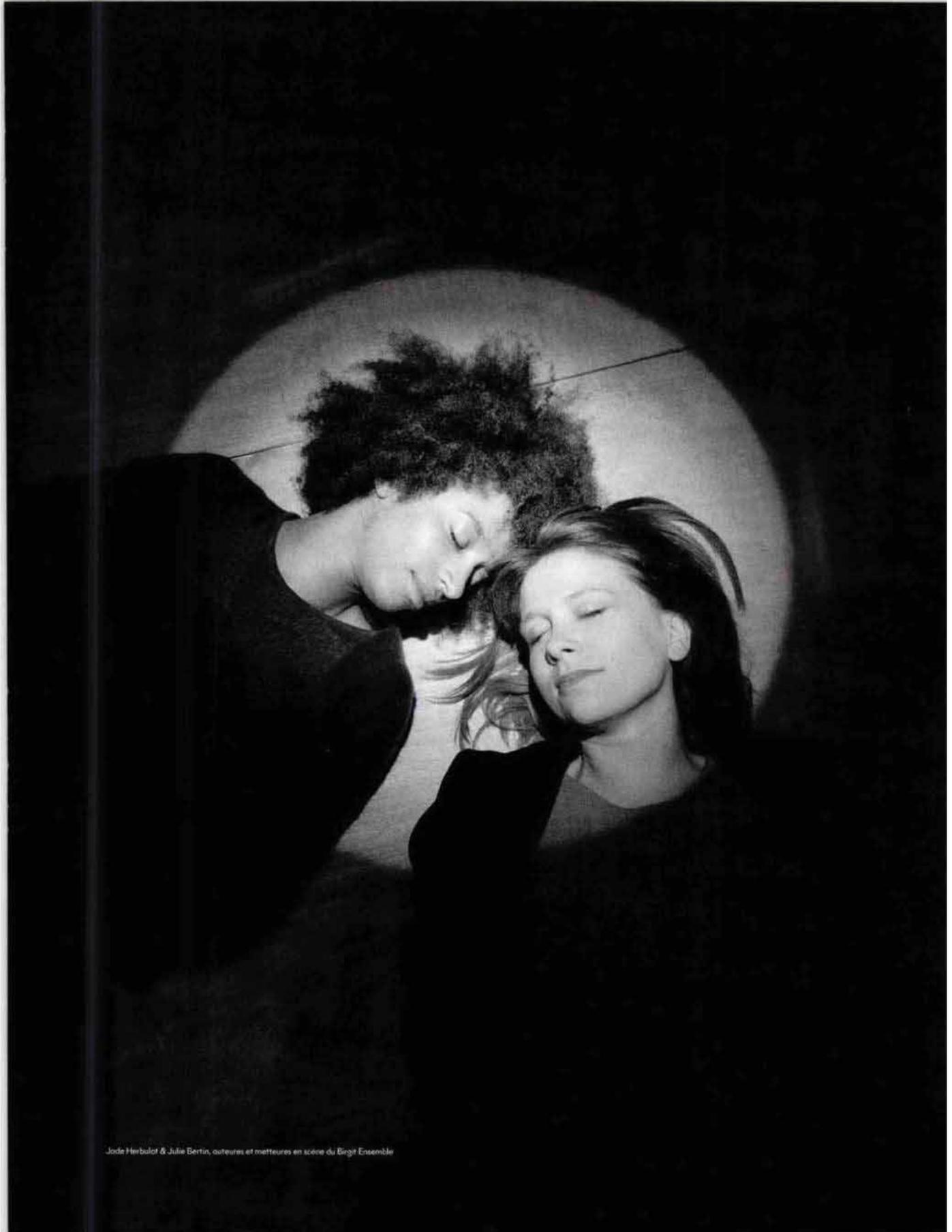
Berlin, 1989 : chute du mur. Sarajevo, 1992 : siège de la ville. Athènes, 2015 : dernier « plan de sauvetage ». Avec leur cycle théâtral *Europe mon amour*, le Birgit Ensemble traverse les blessures d'un XX^e siècle européen qui n'arrive pas à s'achever. D'une ville à l'autre, toujours un peu plus vers l'Orient, la compagnie termine cet été la saga qu'elle a débutée en 2013 sur les bancs du Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Le matin de notre rencontre, Jade Herbulot et Julie Bertin, auteures et metteuses en scène, sont en pleine ébullition. À M-I avant la création à Avignon de leurs deux derniers opus, elles interrompent leur débrief matinal : « *Quand nous sommes arrivées à Sarajevo l'été dernier, la première chose qu'on nous a dite c'est : "Le mur de Berlin n'est jamais tombé, il s'est simplement déplacé en Bosnie-Herzégovine." Là, on s'est dit que notre intuition de raconter l'histoire de l'Europe depuis l'Est était juste.* »

Lever le voile

Mettre en scène l'histoire de l'Europe depuis l'Est, c'est déplacer la focale pour tenter de mieux saisir le monde dans lequel nous vivons. À Berlin-Est (*Berliner Mauer : Vestiges*), comprendre que le libéralisme économique n'était qu'un modèle parmi d'autres. En Bosnie-Herzégovine (*Memories of Sarajevo*), palper l'impasse de la politique extérieure commune. « *Pour la première fois les pays de l'UE avaient l'occasion d'agir ensemble et ils ont été*

incapables de s'exprimer d'une seule voix. Mitterrand part solo à Sarajevo, les alliances divergent. Résultat, le troisième plan de paix, c'est l'OTAN qui le négocie... » En Grèce (*Dans les ruines d'Athènes*), apprendre à redonner de la profondeur historique à « la crise » pour tenter d'en sortir.

Jade Herbulot et Julie Bertin regardent depuis l'Est et parlent du présent. « *De quoi héritons-nous, collectivement ?* », se demandent-elles. « *On a un côté archéologue, on travaille à partir des traces pour reconstruire une généalogie.* » Vestiges, souvenirs, ruines, les titres des pièces qui composent cette grande enquête historico-politique ne sont pas de fausses promesses. « *On assume complètement le côté rétrospectif. Ce n'est pas une version objective de l'histoire, c'est une hypothèse reconstruite à partir du présent. Ce serait plutôt : potentiellement, on pourrait raconter cette histoire comme ça.* » L'histoire c'est les faits, prétendument objectifs, mais aussi la façon dont les événements se racontent, se romancent. Et surtout se lèguent, de génération en génération. « *On n'est toujours pas sorti du XX^e siècle. Aujourd'hui, on se prend dans la gueule la non-résolution de la destruction des deux blocs et la désintégration d'un discours dit - pour parler vite - de gauche. On baigne dans une idéologie, un esprit, un ensemble de règles tacites qui disent "c'est comme ça". Sauf qu'en réalité, les choses ne vont pas de soi.* »



Jade Hurlot & Julie Bertin, auteures et metteuses en scène du *Bigif Ensemble*



La scénographie de leurs spectacles – Camille Duchemin – agit comme un révélateur des structures qui cadrent nos existences et des filtres à travers lesquels on pense. Lorsque le rideau de fer tombe sur l'Europe dans *Berliner Mauer*, la scène est coupée en deux et la dramaturgie déroule deux pièces distinctes mais complémentaires. En bi-frontal, les spectateurs assistent au destin de l'Allemagne de l'Est, ou de l'Ouest. Mais quand le mur est détruit, ce n'est pas la paix qui s'étend sur l'Europe, seulement l'avènement du néolibéralisme comme unique possible. Le XX^e siècle est une histoire de murs et de frontières qui se redéfinissent constamment entre nous et les autres, le semblable et l'étranger, le bon et le mauvais (payeur). Au découpage territorial qui suit la Seconde Guerre mondiale répond, comme un écho tragique, le dépeçage économique de la Grèce par les multinationales. Le plateau de *Dans les ruines d'Athènes*, en cours d'élaboration, est à nouveau coupé en deux, verticalement cette fois,

« des pintes à deux euros » dans les rades de Sarajevo ou bien voir le Parthénon sous la neige. Ce qu'ils ont fait, ensemble, pour sentir l'atmosphère de ces villes avant d'en faire des spectacles-portraits, s'inventant apprentis journalistes au cours de voyages qui auront été initiatiques.

Mais raconter l'histoire de l'Europe depuis l'Est, ce n'est pas seulement regarder du « dehors ». C'est aussi mettre en scène la manière dont les jeux politiques, omniprésents, occultent l'essentiel : l'idéal, assassiné en cours de route, les imaginaires perdus, les chansons oubliées. Dans *Berliner Mauer : Vestiges*, *Memories of Sarajevo* ou *Dans les ruines d'Athènes*, les scènes de sommets politiques internationaux – conférence de Yalta, traité de Maastricht, accords de paix et plans de sauvetage – écrites à partir des textes originaux, en accès libre sur Internet, se multiplient. « Notre passion pour les réunions politiques ne s'atténue pas », racontent les auteures. « C'est tout sauf un matériau sec ou ennuyeux, très vite, ça prend. C'est déjà du théâtre. » Les 14 comédiens excellent dans les parodies d'Angela Merkel, à la fois « ménagère de plus de 50 ans » et *puppet master* qui tire toutes les ficelles depuis l'ombre, ou de Reagan et Gorbatchev, rock-stars enclines à faire virer, du rouge au rose, la couleur de la ligne téléphonique Kremlin-Maison Blanche. Mais les grands de ce monde ne sont pas seuls sur le plateau : couronne de fleurs rouges qui scintillent dans l'obscurité, regard ourlé de noir, la déesse Europe en personne traverse la scène.

À force d'être infusé de discours déclinistes, on n'est plus capable de penser

En haut – « nouveaux dieux de l'Olympe » – hommes et femmes politiques décident du sort de Grecs endettés qui participent à une télé-réalité cyniquement intitulée *Parthenon Story*. « À la fin, ils finissent par se rencontrer mais fondamentalement, ils ne font pas partie du même monde. » Ironie lourde de sens, si les spectateurs sont invités à voter pour effacer la dette de l'un des candidats de l'émission, ils ne sont aucunement consultés pour savoir qui gardera, à l'étage supérieur, son siège de dirigeant.

Le grand théâtre politique

L'analyse politique est lucide et la charge contre l'Union européenne féroce. Mais le Birgit Ensemble est bien trop foncièrement européen pour faire dans l'euroscépticisme. « Ce qui nous intéressait, c'était de travailler cette relation ambivalente à l'Europe. Cette tension entre attirance et répulsion, l'envie d'en être et la méfiance vis-à-vis des institutions qui l'incarnent. Quand tu regardes le site Internet de l'UE, tu ne comprends rien. Au mieux, tu te dis que le type qui a écrit ça avait comme instruction de rendre la chose complètement incompréhensible. » Comme elles aiment à le rappeler, Jade, Julie et les comédiens avec lesquelles elles travaillent sont tous nés entre 1986 et 1990. « Génération Erasmus », donc. Celle qui, en pleine répétition, balance à l'adresse du créateur son – Lucas Lelièvre – « *Lulu, t'es vraiment trop un Dj berlinois* », comme une référence commune et limpide. Celle qui a grandi sans se soucier des frontières, propulsée depuis peu par easyJet et Airbnb. Celle qui, du moment que le porte-monnaie et l'emploi du temps le permettent, peut décoller sur un coup de tête pour aller boire du raki et





Réactiver les imaginaires

Cette présence fantomatique teinte la fin de la saga de fantastique et de mystère. Europe chante ses airs d'un autre âge, les autres personnages ne la remarquent pas toujours. Elle ne s'apitoie pas sur le sort des victimes, ne pointe pas du doigt les coupables. Déesse d'amour au milieu du carnage, elle tend l'oreille à l'indicible. Loin du tonitruant bruit du monde politique, en dessous du fracas des bombes, des charniers à ciel ouvert et des immeubles défoncés, un grand silence règne. « *Quand ils ont vécu une guerre, les gens ne te parlent jamais vraiment de leur histoire, ou alors au détour d'une phrase, ou d'un élément très pragmatique. D'ailleurs, une des personnes que nous avons rencontrées à Sarajevo, nous a seulement raconté un de ses jeux d'enfant : deviner à l'oreille quel type d'obus ou de calibres était en train de tomber. C'est la raison pour laquelle on demande à nos comédiens de travailler les creux et les silences.* »

Déesse blessée et vengeresse, Europe révèle l'invisible : villes symboles des violences et des blessures, Berlin, Sarajevo et Athènes sont aussi des villes-mondes de l'urgence esthétique et du frémissement de nouveaux idéaux à construire. Jade Herbulot et Julie Bertin le sentent, mais ne donnent pleinement place à cette dimension que dans les petites formes qui accompagnent ce triptyque citadin. *Europe mon amour* n'est pas une trilogie. Peut-être n'est-ce pas non plus une tétralogie, tel que le présentent pourtant leurs auteurs. Comme des interludes, le Birgit Ensemble a également créé deux pièces plus intimistes qui, sans tambour ni trompette, enferment probablement la charge la plus politique de l'ensemble : *Pour un prélude* et *Cabaret Europe*.

Par effet de zoom, la première se concentre sur la nuit du 31 décembre 1999 et saisit le passage au XXI^e siècle à travers la peur du bug de l'an 2000. Moins qu'un événement, c'est tout un état d'esprit, un bouillon d'imaginaire et de fantasmes qui est mis en scène. Pour capturer ces choses infimes, les deux metteuses en scène ont travaillé à partir d'archives sonores et visuelles et d'un micro-trottoir qu'elles ont réalisé en 2015. « *Les jeunes des années 1960 arrivaient à envisager l'année 2000 positivement. Il y avait la peur du bug mais aussi l'espoir d'une grande tabula rasa, qu'on pourrait tout recommencer à zéro. Quand on a demandé aux gens d'imaginer 2100, il n'y avait plus de capacité de projection. À force d'être infusé de discours déclinistes et catastrophistes, on n'est plus capable de penser. Ça travaille vraiment notre inconscient et donc notre imaginaire. En profondeur.* » C'est à réactiver ces imaginaires que travaille *Cabaret Europe*. La pièce convoque une autre idée de ce continent, où les langues s'entremêlent et se confondent, où les murs n'existent plus. Une Europe mythique qui a refusé de choisir entre l'Orient et l'Occident et qui n'a pas d'époque. « *Quand on dit Europe, on ne sait finalement jamais de quoi on parle.* » Peut-être parce qu'elle reste à inventer •

Ainhoa Jean-Colmettes

> *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* du Birgit Ensemble, du 9 au 15 juillet au Festival d'Avignon ; du 9 au 19 novembre au Théâtre des Quartiers d'Ivry ; le 25 novembre au POC, Alfortville ; le 2 décembre au Théâtre de Châtillon ; le 12 décembre à la scène nationale d'Aubusson ; du 16 au 18 février 2018 au Grand T, Nantes (en partenariat avec le TUJ) ; les 3 et 4 mars à la MC2, Grenoble
 > *Cabaret Europe*, du 18 au 22 octobre au Hall de la chanson, Paris



Avec le Birgit Ensemble on revote pour (ou contre) l'Europe !

Trentenaires, Julie Bertin et Jade Herbulot ont basé leur travail sur la compréhension du monde, et plus particulièrement de l'Europe depuis le mur de Berlin en 1945 à la crise athénienne de 2017. Avec "Memories of Saravejo" et "Dans les ruines d'Athènes", le Birgit Ensemble et son collectif de quatorze acteurs défendent "un point de vue radical [...] sur l'Europe, la crise économique et celle des réfugiés". Pour aborder ce sujet générationnel, Julie et Jade se sont énormément documentés, "les bibliothèques et archives de l'Ina ont été nos sources premières", mais sont aussi allées dans l'ancienne ville assiégée et dans la capitale grecque. Témoignages, histoires, points de vue émaillent leurs propos sans pour autant tomber dans le "théâtre documentaire". Souhaitant rester dans la fiction, le Birgit Ensemble a voulu trouver "la bonne distance vis-à-vis du spectateur". Ainsi, "Dans les ruines d'Athènes" prend les traits d'une émission de télé-réalité, "Parthenon Story" où le prix à gagner sera l'effacement de la dette... "Loin de créer le consensus, nous souhaitons provoquer le débat [...]". Chaque spectateur sera amené à donner son avis en votant. Le rapport contemplatif ne nous intéresse pas" 1

Au gymnase Paul-Giéra, 55 avenue Eisenhower. "Memories of Sarajevo" du 9 au 15 à 17 h (2 h 20). "Dans les ruines d'Athènes", du 9 au 15 à 20 h 30 (2 h 20). ■



Deux « générales » du Birgit Ensemble avant Avignon

Les coulisses de Parthenon Story La journée de mardi en Creuse, comme les six prévues à Avignon, tenait du marathon avec deux pièces chacune d'environ trois heures interprétées par quatorze comédiens. L'orage a frappé Aubusson mais en cette fin d'après-midi, un public fourni est au rendez-vous de la « générale » de « Dans les ruines d'Athènes ». Les spectateurs sont invités à connecter leur smartphone sur la Wifi de la salle, histoire de prendre part à un spectacle qui utilise les techniques d'aujourd'hui. Des petites manoeuvres qui prennent du temps, beaucoup trop de temps. Une petite demi-heure après, le spectacle peut enfin commencer. Il se terminera trois heures après. « Dans les ruines d'Athènes », comme « Memories of Sarajevo », est conçu et mis en scène par Julie Bertin et Jade Herbulot (qui font de brèves apparitions sur scène). Les deux jeunes femmes ont imaginé un spectacle d'ampleur, ambitieux et interrogatif. Elles font croiser l'Union européenne (avec président européen, chancelière allemande, président français et premiers ministres successifs grecs, et renfort du FMI avec Strauss-Kahn puis Christine Lagarde) avec le monde de la télé-réalité, en l'occurrence le Parthenon Story, animé par un couple plein d'allant et de cynisme. Il met en scène six Grecs criblés de dette (en moyenne 30 à 40.000 ? chacun). Celui qui triomphera des épreuves, avec donc la bénédiction du public, verra sa dette effacée par

les généreux sponsors de l'émission. L'aventure, qui doit durer six semaines passées dans une maison, se corse peu à peu, les règles étant durcies sans préavis. Dans le même temps, la Grèce s'enfoncé de plus en plus dans le marasme en dépit des plans de soutien de l'Europe. Son déficit se creuse alors que le Luxembourg affiche une santé financière insolente, que l'Allemagne dicte sa politique avec la complicité des présidents français. Le propos, certes manichéen et politiquement engagé, est inspiré par des épisodes proches de l'histoire de la CEE que la compagnie interprète à sa manière. Mais le double jeu (celui des états, celui de la télé-réalité) est sublimé par la mythologie grecque, par l'intervention de la déesse Europe, servie magistralement par une jeune comédienne à la voix superbe et à la forte présence scénique. « Dans les ruines d'Athènes » fait appel à la vidéo, à la téléphonie mais sans s'éloigner du théâtre classique et du chant lyrique. La pièce est encore en rodage, elle donne l'impression de ne jamais se terminer et se perd dans des confusions sur la fin. La compagnie a encore une dizaine de jours pour peaufiner un spectacle qui, sur le plan théâtral, est époustoufflant, parfaitement porté par une jeune troupe pleine de talent. Il reviendra, bien rôdé, à Aubusson en décembre prochain. Robert Guinot ■



PRESSE WEB

Dans les ruines d'Athènes, Birgit Ensemble

On parle de la Grèce comme du berceau de l'Europe. C'est là qu'est née la démocratie, que la tragédie fut à son acmé, que les guerriers mourraient pour leur nation. C'est là qu'a frappé au plus fort la crise économique du début du XXI^e siècle. Alors, que faire, entre passé glorieux et ravage financier, entre histoire européenne et débandade politique ?



C'est avec perspicacité et humour que le Birgit Ensemble s'empare du sujet.

La pièce commence dans l'euphorie d'un jeu télévisé, Parthénon story. Des candidats ont été choisis pour vivre en huis clos dans une maison. Le gagnant verra sa dette effacée. Ils sont tous motivés, puisque désespérés. Antigone veut la victoire pour financer une opération oculaire à son papa, Médée veut récupérer ses enfants en bas âge, Ulysse est dans la marine marchande et est bloqué au Pirée. La parodie est sous toutes ses formes, fameuse et délicate.

Le récit parallèle se veut plus sérieux, quoique le cocasse soit vif. La Grèce doit être sauvée du cataclysme de la banque route, et pour cela, les héros de l'Europe se concertent. On retrouve attablés le luxembourgeois Jean-Claude Juncker, le français Nicolas Sarkozy, l'allemande Angela Merkel, le premier ministre grec Papandréou, et bien d'autres. On salue l'admirable compte rendu économique et politique ; les enjeux sont très clairs, et les autrices ne sont pas tombées dans la simplification du conflit. C'est parce que tout est vrai que la pièce est brûlante. Les choix aberrants de l'Europe, l'intervention du FMI, les élections de papier en Grèce, les tenants du pouvoir, tout est d'une limpidité déconcertante. Comment répondre à un tel constat ? qu'apporte une vision théâtrale ?

La claque du rire mêlée au beau. Sans prétention, le Birgit Ensemble emmène le public vers l'étonnement. On passe du grave à l'éclat. Angela Merkel est magique, avec ses constats rationnels et son premier degré indéboulonnable. Moi, les Allemands m'appellent Mutti, ça veut dire « maman ». Est-ce que vous, vous appelez votre président « papa » ?! Non. Bon, alors. C'est un argument qui se veut à peu près logique, et qui n'a aucun sens. C'est du génie, cette phrase. N'allons pas croire, pour autant, que les blagues sont la moelle de la pièce. C'est le beau, polymorphe. Les acteurs et leurs jeux virevoltants, la structure de la pièce, le dévoilement final, le chant de la déesse Europe, le partage d'un verre, la joie immanente, le rire (on y revient), la justesse des dialogues et les petites erreurs par-ci par-là ; voici le beau en question.

Leur énergie revigore. Et quand même, une dernière fois : c'est tellement jouissif un drame drôle.

Marion Barlet

Source : <https://www.theatrez-nous.com/single-post/2017/07/22/Dans-les-ruines-d%E2%80%99Ath%C3%A8nes-Birgit-Ensemble>

Julie Bertin et Jade Huberlot : « On n'en peut plus d'être cantonnées aux rôles de princesses ! »

Elles sont toutes les deux très jeunes et ont créé en 2014 le Birgit Ensemble, un collectif théâtral né de leur premier projet au Conservatoire National d'Art Dramatique, « Berliner Mauer », spectacle consacré à l'histoire du Mur de Berlin. Pas question pour ces têtes bien faites, Normale Sup. en littérature pour l'une et philosophie pour l'autre, de se cantonner aux rôles de jeunes premières ou de princesses évanescents !! Ce qu'elles souhaitent : questionner l'histoire de l'Europe contemporaine, depuis 1945 jusqu'à aujourd'hui, avec des camarades comédiens aussi jeunes qu'elles, une écriture collective et des formes scéniques diverses, de la télé-réalité au choral antique, pour interpeller et toucher le public.

Pourquoi vouloir traiter des événements historiques, avec par exemple la guerre d'ex-Yougoslavie que vous n'avez pas vécue ?

Quand on a commencé à travailler sur le Mur de Berlin, on s'est rendu compte que nous étions tous des citoyens européens qui circulions librement depuis le Traité de Maastricht, mais que pour autant l'Europe était en crise. Nous voyageons dans toute l'Europe sans passeport, regardons des films polonais ou italiens, et pourtant aujourd'hui la Grèce est au bord du gouffre, et Sarajevo panse encore ses plaies après l'épuration ethnique en ex-Yougoslavie. Aucun texte de théâtre ne parle de ces crises européennes. On avait envie d'écrire la-dessus.

Comment procédez-vous pour écrire sur ces faits historiques ?

Notre méthode d'écriture s'affine au fil des créations. Pour « Berliner Mauer », on avait collecté plusieurs textes, dont certains d'Heiner Müller. Pour « Sarajevo » et « Athènes », tout est repassé par notre table d'écriture. Le travail nous a pris deux ans, tout simplement parce que cette histoire ne nous était pas proche dans le temps, et que même nos parents n'étaient pas capables de nous la raconter. Il a d'abord fallu ouvrir des livres d'histoire, regarder des documentaires d'Are, des vidéos d'archives, puis partir en voyage. On est partis à Sarajevo et à Athènes avec une partie de l'équipe pour développer un lien sensible avec cette histoire, et non pas seulement un lien théorique. A partir de là, on commence à travailler la structure dramaturgique, le cadre, les personnages, pour éviter que le spectacle ne dure dix heures ! L'étape de sélection des faits est très importante. C'est seulement après que le travail avec les comédiens, qui se renseignent aussi beaucoup sur ces faits, commence. On leur propose un canevas assez précis, sur lequel ils comment à improviser. On enregistre tout, puis le soir on sélectionne ce que l'on veut garder et on réécrit les scènes que les comédiens rejouent le lendemain avec des improvisations. Il y a un aller-retour constant entre l'écriture et le plateau, qui prend du temps, plusieurs semaines, jusqu'à obtenir un texte qui nous satisfait et reste stable. Lorsqu'il y a des discours politiques, ils sont réadaptés, retravaillés sur le plateau de manière à mêler un matériau hétérogène à notre propre écriture.

N'y a-t il pas un danger à s'appropriier ces faits et ces discours historiques dans le cadre d'un spectacle ? N'est ce pas un terrain « glissant », surtout quand on évoque les conflits complexes en Ex-Yougoslavie ?

Vous savez, on entend de tout depuis que l'on a écrit « Memories of Sarajevo ». On nous a reproché de ne pas avoir de point de vue, donc c'est qu'il était bien caché ! D'un autre côté, on nous a reproché d'être trop partiales. En fait, nous sommes dans la lignée polyphonique de « Berliner Mauer », c'est-à-dire de restituer des traces de l'événement, une mémoire. Cela passe par des voix qui s'expriment à travers une succession de faits. L'histoire n'est jamais objective ni unilatérale. Dans les deux spectacles, on entend la voix des hommes politiques, celle des citoyens et celle de la princesse Europe. En même temps, le récit des faits suit un ordre chronologique pour qu'il soit facile à suivre et à comprendre, surtout pour des jeunes gens, comme nous, qui n'avons pas connu cette guerre. Mais ceux qui l'ont connue retrouvent aussi des détails qui leur permettent de reconstituer l'histoire. Le but est de transmettre un récit mais aussi d'exprimer notre point de vue : l'échec de l'Union Européenne en tant qu'espace politique, à ce moment-là, face à la tragédie qui déchire l'ex-Yougoslavie. Nous constatons aussi que si l'Union Européenne a mis du temps à intervenir en Ex-Yougoslavie, laissant des milliers de morts et de réfugiés, elle s'est transformée en un espace économique qui est intervenu beaucoup plus rapidement pour résoudre la crise grecque, car il s'agit d'argent !

On pourra vous répondre que la base de l'Union Européenne est la coopération économique.

Bien sûr, mais le Traité de Maastricht (1992) cherche à transformer cet espace économique en espace politique. Ce qu'elle ne parvient hélas pas à faire, et la guerre en Bosnie-Herzégovine en est la preuve.

Comment incarner ces « monstres » que sont Mladic, Milosevic accusés de génocide par le Tribunal Pénal International ? Ce sont des tortionnaires très policés dans le spectacle ?

On sait tous que Mladic et Milosevic sont des monstres et que les Sarajeviens sont les victimes, pas besoin de le souligner. On a dit aux acteurs qui jouaient les Sarajeviens de ne pas jouer les victimes. Pour rendre cette histoire claire, il fallait déplier tous les enjeux et exposer pour chaque personnage les arguments. Ce qui nous semblait le plus pertinent, c'était de ne pas s'attacher au caractère monstrueux qui fait écran, ni au genre des personnages. Quand on a fait la distribution, pour incarner la personnalité explosive de Karadzic, il nous fallait Eléonore Arnaud en raison de sa personnalité, et le fait que ces monstres soient joués par des femmes énergiques, puissantes comme Morgane Nairaud, permet de mieux saisir les arguments et les enjeux. De même pour « Athènes » on a demandé aux acteurs d'évoquer les politiques plutôt que d'imiter. Il faut confier à des comédiennes une parole politique. Nous sommes nous mêmes des comédiennes formées au Conservatoire mais on n'en peut plus des rôles de jeunes filles ou de femmes cantonnées à l'intime ou à la famille ! On n'en peut plus d'être des mères, des grand-mères, des princesses ou des femmes hystériques et jalouses ! Les comédiennes que vous voyez jouer ne correspondent pas à des stéréotypes, mais elles incarnent des paroles fortes, politiques, avec leur voix et leurs corps. C'est ce que nous défendons coûte que coûte.

Vos spectacles mélangent le politique, la farce, les mythes, mais aussi le lyrisme chanté, la musique, la danse. Peut-on dire que vous faites du théâtre politique, que vous souhaitez réinventez un forum participatif ?

Sans aucun doute, notre théâtre est politique mais aussi participatif. Nous cherchons à chaque fois à

inventer de nouveaux procédés pour impliquer le spectateur. Dans le cas d'Athènes, le but est moins de faire voter le spectateur pour l'un des candidats du jeu télévisé que de provoquer la discussion à la fin du spectacle. Nous n'imposons pas notre point de vue, les gens sont invités à discuter et à échanger sur ce qu'ils ont vu. Certains nous disent avoir préféré « Athènes », dans lequel nous avons écrit davantage de fiction puisque la crise de la dette grecque n'est pas terminée, et d'autres Sarajevo, qui divise aussi. Dans tous les cas, c'est passionnant et très vivant. Les spectateurs paraissent heureux de cette vitalité et de cette énergie renouvelée. Nous prenons des libertés, nous jouons avec tous les codes de la scène quitte à surprendre. Dans « Athènes », on chante, les personnages d'un loft télévisé croisent des figures politiques réelles : Christine Lagarde, Jean-Claude Juncker, Angela Merkel. Et les candidats du loft se nomment Cassandre ou Iphigénie, ce qui nous permet de télescoper plusieurs époques.

Vous fonctionnez avec le même groupe de comédiens issus comme vous du Conservatoire. Est-ce un choix ?

En 2014, quand on crée notre premier spectacle, « Berliner Mauer », c'était un travail d'atelier avec la moitié de notre promotion. On était ravis car les comédiens étaient tous très bons, et Jean Bellorini (directeur du CDN de Saint-Denis) a programmé le spectacle. On a poursuivi le travail avec les deux autres volets avec l'objectif, demain, de présenter l'ensemble avec les mêmes comédiens, en débutant en 1945 avec la Conférence de Yalta et en balayant 60 ans d'histoire européenne jusqu'en 2017 et la Grèce.

Vous avez d'autres projets ?

Se concentrer davantage sur l'histoire de la France, la Commune, la Guerre d'Algérie, la V^o République, mais toujours avec une grande équipe. Le fait d'avoir été programmés au Festival d'Avignon, avec seulement trois années de compagnie derrière nous, nous a obligés à un travail de répétition intensif et beaucoup d'humilité car nous avons tout à prouver. Mais les salles sont pleines et le fait que le public réagisse, parle du spectacle, au delà du simple fait d'aimer ou ne pas aimer, est une récompense inestimable et nous pousse à continuer dans cette voie, à durer. On a la chance d'appartenir à une génération de comédiens qui sont aussi metteurs en scène ou auteurs, qui s'autorisent à multiplier les casquettes. C'est ce qu'on veut faire.

Hélène Kuttner

Source : <http://www.artistikrezo.com/spectacle/portraits/julie-bertin-et-jade-huberlot-on-n-en-peut-plus-d-etre-cantonnes-aux-roles-de-princesses-ou-de-femmes-jalouses.html>

Avignon : "Memories of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes" en direct sur Culturebox



© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Pour leur première invitation au festival d'Avignon, Julie Bertin et Jade Herbulot ont marqué les esprits avec deux pièces qui questionnent la crise européenne : "Mémoires of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes". Deux spectacles que Culturebox vous propose de découvrir en intégralité et en direct le 15 juillet, puis en replay.

Elles ont trente ans et de l'audace à revendre. Julie Bertin et Jade Herbulot ont fondé leur compagnie, le Birgit Ensemble, qui fait référence à leur génération née au moment de la chute du mur de Berlin, "au moment où tout part de travers". Elles se sont connues au Conservatoire d'art dramatique à Paris, Julie a été formée à la philosophie, Jade est passée par Normale-sup.



Julie Bertin et Jade Herbulot du Birgit ensemble © Vincent Damourette/Culturebox

Parce qu'elles étaient lassées d'entendre que leur génération était dépolitisée, parce qu'elles refusaient le discours décliniste, elles sont parties à la recherche du sentiment européen en enquêtant sur le siège de Sarajevo et la crise grecque, mais en joignant à la recherche d'archives des visites sur le terrain. Pour elles, l'objectif de "Mémoires of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes" est de "clarifier cette crise européenne sans la simplifier grossièrement, sans donner un cours d'histoire et sans être moralisatrices".

"Mémoires of Sarajevo" par le Birgit Ensemble

"Mémoires of Sarajevo" commence en 1992, dans l'euphorie de la signature du traité de Maastricht qui entérine le passage de la Communauté à l'Union européenne. Dans une scène satirique très drôle, dirigeants et têtes couronnées représentant les douze Etats membres paradent en tenues de soirées et verre de champagne à la main, rivalisant de discours creux avant de chanter en chœur l'Hymne à la joie. L'Europe repart contre les "massacres du passé", ils veulent y croire. Quand déboule de l'au-delà un sombre personnage fustigeant ce fédéralisme au rabais et prédisant le retour de la guerre : l'archiduc autrichien François-Ferdinand, à cheval et costume d'apparat, assassiné en juin 1914 à Sarajevo... Comme il l'avait prédit, quelques mois plus tard, en avril 1992, le siège de Sarajevo par les forces nationalistes serbes commence, il va durer trois ans.

Pendant plus de deux heures, Julie Bertin et Jade Herbulot jouent sur les contrastes entre l'Europe inefficace et impuissante placée au-dessus sur une sorte de podium, et le quotidien du peuple assiégé, en bas, soumis au froid, à la faim et aux snipers, mais qui continue la nuit à danser, à s'aimer, à écouter Nirvana.

© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Du vrai théâtre de troupe avec 14 comédiens qui jouent plusieurs personnages, et des femmes qui incarnent des rôles masculins (Slobodan Milosevic, Radovan Karadzic, Alija Izetbegovic). Le propos est terrible (Le général Mladic donne l'instruction de rendre fous les Serbes, Croates et Bosniaques qui osent vivre ensemble) mais la forme inventive et le rythme soutenu. Peut-être peut-on leur reprocher d'abandonner un peu trop vite les ruptures de ton qui donneraient plus de recul et de distance à leur propos.

On ne perd jamais le fil du récit qui retrace toutes les grandes étapes du conflit : les résolutions inutiles, le ballet des négociations, le refus d'intervenir, le référendum pour l'indépendance, les marches pour la paix... On est remué par ce spectacle qui interroge, donne chair à une histoire individuelle et collective, éclaire nos lâchetés et notre indifférence.

Dans le deuxième opus traité de façon parodique, "Les ruines d'Athènes", que l'auteur de ces lignes n'a pas vu, le public participe à un jeu de télé-réalité, "Parthenon Story", au cours duquel un des six candidats verra sa dette effacée...



"Dans les ruines d'Athènes" © Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Le public d'Avignon a afflué à ces deux spectacles, "Memories of Sarajevo" et "Dans les ruines d'Athènes" que Culturebox vous propose de suivre en direct d'Avignon à partir de 17h samedi 15 juillet (et en replay pendant 6 mois).

Sophie Jouve

Source : <http://culturebox.francetvinfo.fr/theatre/theatre-contemporain/avignon/coups-de-coeur/evenement-a-avignon-deux-pieces-sur-l-europe-en-crise-en-direct-sur-culturebox-259541>

Loft Story et tzatziki

C'est vendredi soir ! Bien assis dans votre canapé, face à votre télé ? Parfait, vous allez pouvoir assister en *prime time* à la première de **Parthenon Story, la nouvelle télé-réalité qui doit cartonner**. Le principe ? Toujours le même : six candidats enfermés dans une maison pendant une semaine. Tous sont **surendettés ou au chômage** mais l'un d'entre eux, s'il l'emporte, aura la **possibilité de voir sa dette effacée**. Tous ont des histoires qui reflètent la complexité et la façon dont la crise a façonné la Grèce : l'une a été licenciée quand la télévision publique grecque a cessé d'émettre, une autre devait aider sa mère malade, un troisième voulait lancer sa boîte mais croule sous les dettes. Le hasard, enfin pas tout à fait, veut qu'ils portent tous les noms de **personnages issus de la mythologie ou du théâtre grec** : Antigone, Oreste, Médée, Iphigénie, Ulysse et Cassandre.

Malheureusement, tout ne se passe pas comme prévu et assez vite après le début de "l'aventure", la situation commence à dérapier. Un des sponsors se retire et par souci d'économie, les candidats se voient couper l'eau et l'électricité tandis que leur nourriture est rationnée. **Comme un miroir de la situation de la Grèce, l'austérité leur est appliquée de façon totalement absurde et barbare**, dans une **spirale vertigineuse** dont on sait dès le début qu'elle ne peut terminer que par l'implosion. En parallèle, le spectateur suit étape par étape sur près de six ans les différents jalons de la crise grecque. On commence avec l'annonce-surprise d'un déficit de 13% (contre les 6% précédemment annoncés) et on termine sur l'arrivée d'Alexis Tsipras, salué comme le sauveur – espoir vite déçu.

Intelligent et drôle

L'espace où se jouent les négociations qui doivent décider de l'avenir de la Grèce surplombe celui où se déroule le show, comme pour montrer où se trouvent les vrais enjeux. Ce va-et-vient entre une télé-réalité cruelle et le monde de la technocratie est cependant perturbé par l'arrivée d'un étrange personnage, une femme millénaire. Il s'agit en fait de la déesse grecque Europe : elle est venue mettre un peu d'ordre sur cette terre qui porte son nom et où la chancelière Angela Merkel et Jean-Claude Trichet, le patron de la Banque centrale européenne, invoque son nom pour imposer leurs quatre volontés au peuple grec.

Le Birgit Ensemble signe avec cette pièce une **fresque brillante, incroyablement drôle et intelligente**, sur l'absurdité et la brutalité de la crise grecque. Derrière la satire et via l'**immixtion d'un élément magique – une déesse** – ce spectacle interroge l'**immoralité qu'il y a à demander des comptes** à un peuple qui souffre, et le déni de démocratie que représente l'imposition successive de trois plans successifs "d'économie".

Ouzo et Christine Lagarde en pleurs

On assiste en fait à une sorte de grande fresque épique qui s'achève en **un final grandiose où la fiction dépasse la réalité**. La mise en scène **parodie à merveille la scénographie clinquante de l'Eurovision et des télé-réalités** et il est presque jouissif de voir Angela Merkel, Nicolas Sarkozy, François Hollande être tournés en ridicule, ramenés à leur statut de petits technocrates donneurs de leçons et inhumains, ou

encore d'entendre **Christine Lagarde confesser être la femme la plus puissante du monde mais ne rien savoir faire de ses mains.**

Procédé original : une fois n'est pas coutume, vous êtes invités à garder votre smartphone pendant tout le spectacle. Il pourra vous être bien utile (enfin, si vous captez le réseau, ce qui n'était pas le cas du Rhino le soir de la représentation). Et le **public sera même invité à trinquer à la fin à la santé de la Grèce avec ce qui ressemble à de l'ouzo très très très allégé.** Comme une incitation à se rebeller, à se sortir de la léthargie et à secouer les allégeances néfastes et les situations qui, sous couvert de moralité et de justice, conduisent à des solutions inhumaines.

Avec qui y aller ? *Un.e passionné.e de justice sociale, un.e fan de réalisme magique, un.e philhellène, un.e pourfendeur de l'agent fou.*

Julien Vallet

Source : rhinoceros.eu/2017/07/dans-les-ruines-dathenes-de-et-par-julie-bertin-et-jade-herbulot-le-birgit-ensemble-loft-story-et-tzatziki/

L'interactivité en scène pour interpeller sur la crise économique, le coût de la culture, les migrants...

Avignon 2017 La tendance n'est pas neuve mais, via smartphones et votes, plusieurs spectacles d'Avignon jouent cette année encore la carte de l'interactivité. Pour ébranler le public avec des problématiques contemporaines et interroger le dispositif théâtral. Focus sur trois spectacles qui font participer.

Still in Paradise / Dans les ruines d'Athènes / Le No Show • Crédits : Pierre Abensur / Christophe Raynaud De Lage / Christophe Pean

Il est de convention au théâtre que le quatrième mur, invisible, sépare la scène et la salle. Pourtant, certains metteurs en scène s'attachent à rendre un peu plus poreuse cette frontière pour donner au spectateur une place participante dans la représentation. Où commence l'interactivité, et qu'apporte-t-elle à la représentation ? A l'occasion du 71ème festival d'Avignon, trois spectacles pour explorer l'interactivité et ses potentialités.

1. Dans les ruines d'Athènes : et si vous participiez en direct à Parthenon Story ?

"Utilisez votre smartphone pour interagir avec le spectacle." Loin du traditionnel message appelant à couper les téléphones portables, [Dans les ruines d'Athènes](#), les spectateurs sont conviés à l'interaction dès l'entrée en salle. Un réseau wifi, une plateforme web, et les commentaires et les statistiques s'affichent en temps réel avec les réponses du public.

Médée, Ulysse, Antigone, Cassandre, Iphigénie et Oreste sont dans la place. Ils sont les participants d'un jeu de télé-réalité nommé "Parthénon Story". Endettés, ils viennent ici dans l'espoir de voir leurs dettes s'effacer en gagnant. A l'étage, les dirigeants européens se succèdent pour "sauver la Grèce et l'Europe", disent-ils. L'austérité est de rigueur : rassurer les marchés, réduire les salaires de la fonction publique, remonter l'âge des retraites. A travers ces scènes, traitées sur un mode satirique, nous remontons le passé pour retracer la crise financière grecque, de 2010 à 2017. Un sauvetage, une mission commune, à l'instar de ce proverbe africain qui revient comme un leitmotiv dans le spectacle : "Si on veut avancer vite, il faut être seul. Si on veut avancer loin, il faut être ensemble."

Pendant que les candidats de la maison pédalent pour produire leur électricité, les spectateurs sont amenés à voter pour sauver un candidat, et [même gagner leur poids en huile d'olive](#) (le gagnant repartira réellement avec une bouteille d'huile d'olive). Face aux messages contradictoires et injustes de la production télévisée, les espoirs des candidats s'effritent à mesure que s'amenuisent les chances d'une sortie de crise pour la Grèce. En jouant avec les codes de la télé-réalité, Julie Bertin et Jade Herbulot tissent la métaphore d'une jeunesse en quête d'espoir, épuisée par le mensonge d'une classe politique déconnectée de toute réalité sociale.

A la chanson d'Angela Merkel "Europe où es-tu ?", comme un pied de nez au désespoir ambiant et en écho au titre de la tétralogie, *Europe mon amour*, dont les *Ruines d'Athènes* sont le dernier volet, la compagnie du Birgit Ensemble invite à un rassemblement festif autour de la déesse Europe.

Alisonne Sinard

Source : <https://www.franceculture.fr/theatre/linteractivite-en-scene-pour-interpeller-sur-la-crise-economique-le-cout-de-la-culture-les>

« Memories of Sarajevo » du Birgit Ensemble au Gymnase Paul Giéra – constituer l’histoire en mythe

Depuis *Berliner Mauer : Vestiges*, leur spectacle de fin d’études au Conservatoire National Supérieur d’Art dramatique, qui avait été présenté en 2015 au TGP de Saint-Denis notamment, Julie Bertin et Jade Herbulot ont été propulsées au plus haut – à savoir le In du Festival d’Avignon. Pour cette 71^{ème} édition, elles se sont en effet vues offerte la possibilité de présenter deux créations, qu’elles ont inscrites dans la continuité de leurs précédents spectacles et qui achèvent un cycle de quatre spectacles appelé *Europe, mon amour*. Après avoir tenté de penser l’édification de la chute du Mur de Berlin, dans une œuvre mémorable qui mêlait à un immense travail de documentation l’audace scénographique, puis le passage de l’an 2000 dans *Pour un prélude*, elles poursuivent avec *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d’Athènes* leur réflexion sur l’Europe du XXe siècle.

Dans le premier de ces deux spectacles, elles se penchent sur un épisode non pas emblématique comme celui du Mur, mais bien plus enfoui, relégué à l’oubli : celui de la guerre de Bosnie-Herzégovine, entre 1992 et 1995, cristallisée par le siège de Sarajevo, premier échec diplomatique qui a d’emblée mis en doute la légitimité du projet européen et la capacité de l’UE à mettre en œuvre les idéaux qu’elle défend. Avec cette longue fresque historique de 2h25, les deux artistes entreprennent d’élever cette histoire au rang de mythe pour lui rendre ses vertus exemplaires.



Contrairement à la scénographie de *Berliner Mauer*, qui prenait le pari de diviser le public et la scène en deux pour faire vivre intrinsèquement au spectateur l’expérience de la séparation en le privant de la moitié du spectacle, le dispositif de *Memories of Sarajevo* est simple. Il est structuré par deux niveaux, qui matérialisent la tension que les deux metteuses en scène mettent en jeu pour rendre compte de cette guerre. En haut se trouve une tribune, à la fois siège de l’Union européenne, de l’ONU ou d’autres instances internationales qui détiennent le pouvoir, et où se rencontrent de grands dirigeants ; en bas se dévoile progressivement un espace intime où se rassemblent les individus qui pâtissent de leurs (in-)décisions, qui souffrent du siège et tentent de survivre par tous les moyens. Voulant d’emblée ne pas stigmatiser les dirigeants de Serbie, de Bosnie et de Croatie et les montrer absolument responsables de la situation, souhaitant leur rendre un peu de complexité pour « que leur monstruosité ne fasse pas écran »

comme elles le formulent, Julie Bertin et Jade Herbulot déplacent le rapport de forces nécessaire à la construction de leur dramaturgie et accusent de façon plus tranchée les grandes institutions internationales que sont l'UE ou l'ONU, dont l'intervention – retardée, repoussée, inefficace – n'a pas su contrer les manœuvres des chefs d'Etats de l'ex-Yougoslavie.

L'UE se trouve en effet au cœur de la satire, et ceci dès la première image du spectacle, lorsqu'arrivent les 12 représentants des pays signataires du Traité de Maastricht, en 1992, dans la scénographie dont le bleu évoque celui du drapeau européen. Tous revêtus de costumes ou de robes longues, une coupe de champagne à la main, ils se félicitent de cet accord dont les principes sont redits avec solennité dans une ambiance mondaine et polie, avant de chanter l'*Hymne à la joie* – désormais associé à la victoire de Macron. Leur bonne volonté semble trop belle pour être vraie, et ce qui pourrait être un *happy ending* dans un autre scénario se révèle une situation initiale utopique, sur le point d'être mise en jeu. Elle l'est aussitôt avec l'irruption de François-Ferdinand, l'archiduc d'Autriche assassiné quelques décennies plus tôt, à Sarajevo, dont la mort a déclenché la Première Guerre mondiale. Comme un spectre annonciateur, il vient attirer l'attention des dirigeants de l'Union sur la situation de l'ex-Empire austro-hongrois, et plus particulièrement sur celle de la Bosnie-Herzégovine. Rapelant les cas de la Serbie et la Croatie qui ont acquis leur indépendance au sein de la Yougoslavie dans le sang, il présage un sort encore plus funeste à la Bosnie, du fait de son caractère pluriethnique. Serbes, Bosniaques et musulmans y cohabitent et la menace de leur déchirement pèse – non pas tant du fait de conflits internes *entre* les habitants que des intérêts contradictoires des dirigeants de Serbie, Bosnie et Croatie qui se servent de ces différences en déclamant des discours nationalistes pour étendre leur pouvoir.

Leurs discussions dans les coulisses de la scène internationale ou lors des négociations menées en présence de l'UE ou de l'ONU qui jouent le rôle de médiateur, les montrent se disputer les régions et les villes de Bosnie-Herzégovine comme s'ils jouaient à une partie de *Risk*. Les cartes se succèdent et les chefs de parti restent campés sur leurs positions, tandis que le siège s'étire et que les conditions de vie à Sarajevo s'aggravent. S'ils échouent à trouver un accord qui soit compatible avec leurs intérêts, c'est parce qu'ils finissent par tirer partie de la situation de crise, par maintenir volontairement cette situation d'irrésolution qui leur profite, indifférents aux vies en jeu. Dans cette alternance entre les scènes qui se jouent en haut et celles du bas, ce balancement qui ne trouve jamais de point de jonction, de point de rencontre, se renforce une opposition un peu simple. Les institutions ainsi diabolisées, s'esquisse un manichéisme qui ne laisse entrevoir aucune alternative autre que celle d'une échelle absolument humaine, de plus en plus défendue par l'ampleur progressive que prend l'espace inférieur.

Pour représenter Sarajevo assiégée, les anciens camarades du Conservatoire choisissent leurs doubles et donnent à voir des jeunes, qui restent et survivent, qui sont médecins ou s'engagent dans la milice – parce que personne ne les défendra s'ils ne le font pas eux-mêmes. Dans ce choix se dégage un espace de projection et de jeu. Là les comédiens ont pu se libérer du poids des documents et des archives pour se demander ce que ç'a été de vivre à Sarajevo alors, à leur âge, en se fondant sur des témoignages. Ils offrent ainsi l'image de jeunes qui vivent, ou tentent de continuer à vivre, en courant dans les rues d'un immeuble à l'autre pour échapper aux snipers, en inventant des recettes avec les rares aliments qu'ils réussissent à récupérer, en choisissant à contrecœur les livres qu'ils brûlent petit à petit pour se chauffer, en improvisant des fêtes dans des caves comme si c'était la dernière à chaque fois – moment de grande pureté –, en continuant à s'aimer.



Le seul être à circuler entre les deux espaces distingués est Europe. La figure mythologique de la princesse phénicienne qui a été violée par Zeus métamorphosé en taureau pour la séduire, erre en effet sur le plateau, dans sa longue robe blanche. Dès le départ, sa présence est remarquée par sa couronne lumineuse, lorsqu'elle passe sur la scène encore plongée dans l'obscurité. Par la suite, elle continue de hanter la scénographie, et prend la parole à plusieurs reprises, retraçant son histoire. Ces intermèdes entendent donner de l'ampleur aux débats politiques stériles et aux préoccupations triviales et pittoresques du quotidien des Sarajeviens, en même temps qu'ils mettent en perspective ce mythe avec cet épisode de l'histoire européenne. Le viol d'Europe par le père de tous les dieux, qui incarne une toute-puissance arbitraire, invite à penser la déformation trop humaine du pouvoir. Mais le destin d'Europe s'étend au-delà du mythe lorsqu'elle en vient à enterrer ses propres enfants, quand les corps des comédiens tombent à répétition, pour dire l'ampleur, pour tenter de figurer l'impossible carnage de tous ces morts qui s'accumulent, pour donner à percevoir ces chiffres qui perdent de leur réalité à force de grossir, avant que la lumière rouge qui baigne la scène ne contamine la salle et intègre le public et le mette à contribution pour représenter la masse. Estelle Meyer les accueille dans la mort, avec sa voix extraordinaire, sur le fil, puissante.

Le dispositif scénique relativement simple laisse pleine place à toutes les modalités de jeu et d'adresse nécessaires à la constitution de cette fresque. Se mêlent ainsi la projection de dates pour jalonner l'histoire et en resituer les grandes étapes ; les prises de paroles frontales qui transforment les spectateurs en membres d'une assemblée ou en témoins ; et les scènes jouées, sur un mode ironique, burlesque, qui invite au recul – en haut –, ou au contraire, en bas, avec gravité, suivant les codes un peu vieillissés de la tragédie. Tous ces registres sont nécessaires aux metteuses en scène et aux comédiens pour aborder l'Histoire. Comme les enfants qui jouent, ensemble, ils se proposent de rejouer non pas *une* histoire, mais l'Histoire, avec un grand H. Le théâtre, documentaire en ses sources, retrouve ses qualités didactiques et ludiques – pour les spectateurs certes, mais peut-être plus encore pour les comédiens. S'exprime en effet à travers ce spectacle la nécessité de passer par le théâtre, par ses moyens, ses formats, ses possibles, pour tenter de comprendre, pour se réapproprié un passé qui a échappé à leur (notre) génération. Sur scène, ils se proposent de jouer les « méchants » pour entrer dans leur logique, défendre leurs arguments. Ou de jouer avec les genres en faisant interpréter les hommes politiques par des femmes, qui imposent leur corps et invitent au maintien d'une certaine distance entre la comédienne et son personnage. Ce n'est pas tant le jeu théâtral qui est ainsi exhibé, que la démarche de re-jeu, celle qui les amène à jouer ce qui a été.

Néanmoins, le jeu théâtral est précisément mis en péril par l'énorme matière que les metteures en scène ont rassemblée. Les documents, les archives, les documentaires, les témoignages... – auxquels auraient encore pu s'ajouter les photos et les vidéos, mises de côté car il s'agit justement de créer une image qui leur soit propre sur scène – menace la théâtralité, limite l'espace de création et de liberté des artistes. A certains moments, le contenu l'emporte sur la performance des comédiens, ou leur simple présence sur scène. Les données historiques sont indispensables pour poser les bases du jeu, mais il faut commencer par surmonter leur densité et leur complexité, sans les schématiser. En contre-points, les metteures en scène ont donc essayé de dégager des ouvertures, avec les scènes intimes, qui révèlent les grandes qualités des quatorze comédiens et laisse transparaître leurs personnalités, mais aussi avec des chants choraux, dans lesquels se dépose l'émotion – des artistes et des spectateurs. Les différentes modalités mises en présence, de jeu et de relation au spectateur, font s'alterner les scènes didactiques, exigeantes pour le spectateur, et les moment d'empathie, la perception étant ainsi prise dans un entre-deux, entre recul et adhésion.

Si parfois le projet paraît trop ambitieux, la démarche du Birgit Ensemble s'impose néanmoins avec force. Ces jeunes acteurs, en déterrants un passé trouble, qui a été enfoui, refoulé comme une honte impossible à assumer, à l'échelle de l'Europe tout entière, expriment la nécessité de sauver de l'oubli ce pan de notre histoire moderne, de le libérer de l'inertie du monument ou de la page, figés, de le remettre en mémoire pour lui rendre son caractère vivant, de prendre le relais de cette mémoire qui se perd – celle du XXe siècle, alors que le XXIe n'encourage qu'à se tourner vers l'avenir. Plus encore, il s'agit de transformer cet épisode en expérience, car seule celle qui est vécue dans la chair semble pouvoir faire avancer, poser des jalons sur lesquels s'appuyer. Quelques résonances, discrètes mais suffisantes, sur les réfugiés ou les musulmans, sur les dérives du nationalisme, ou sur la langue de bois politique ou diplomatique, font signe vers notre actualité et désignent ce passé qui peut apparaître lointain dans le temps et dans les circonstances, comme proche.

Le recours à la mythologie prend dès lors un sens particulier dans cette démarche. Voulant affronter l'histoire pour s'en nourrir, pour en tirer les enseignements nombreux dont elle recèle, le Birgit tente de faire de la guerre de Bosnie-Herzégovine un mythe moderne. Alors que celui de l'Europe s'effondre, ces trentenaires se détournent des idéaux pour trouver dans le passé la violence, l'absurdité, l'injustice, la cruauté et la puissance qui caractérisent la mythologie antique. De la même façon que les mythes nous aident à penser le monde, que l'on vit à travers eux, qu'on les réactive sans cesse malgré les siècles qui nous en séparent, Julie Bertin et Jade Herbulot nous invitent à faire de ce pan d'histoire un mythe du monde moderne, capable de nous servir de prisme pour appréhender le présent et l'avenir de cette Europe qui défaille. S'il n'est pas certain que ce spectacle y réussisse, il oblige néanmoins à repenser notre rapport au passé, à la mémoire et à l'histoire.

F.

Source : <https://www.laparafe.fr/2017/07/memories-of-sarajevo-birgit-ensemble-gymnase-paul-giera-constituer-lhistoire-mythe/>

Festival d'Avignon – « Memories of Sarajevo » : Julie Bertin et Jade Herbulot aux prises avec l'Histoire et sa complexité



Olivier Py a choisi d'inviter cette année, pour la première fois à Avignon, le Birgit Ensemble, cofondé par les jeunes trentenaires Jade Herbulot et Julie Bertin. La troupe est constituée d'élèves d'une même promotion, récente, du Conservatoire national supérieur d'Art dramatique. Après *Beliner Mauer : vestiges*, qui ouvrait leur tétralogie intitulée « Europe, mon amour », les deux artistes présentent cette année les deux derniers volets du cycle : *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*.

Ils sont tous nés entre 1986 et 1990, à l'époque de la chute du Mur de Berlin (thème de leur premier spectacle), à la veille des grands bouleversements européens provoqués par le traité de Maastricht, en 1992. L'idéal d'une Europe forte et unie, affirmée alors par les dirigeants de la nouvelle Union européenne, se trouve aujourd'hui mis à mal par les peuples et certains partis politiques eux-mêmes. Julie Bertin et Jade Herbulot partagent en partie cette déception collective, non pour y trouver un foyer de victimisation, mais comme levier à une création artistique engagée, en quête de lieux d'union.

Une scénographie simple et pertinente

Memories of Sarajevo raconte le paradoxe inhérent à la mise en place de l'Union européenne : pleine de velléités, elle se retrouve confrontée l'année même de son instauration au conflit qui débuta le jour même de la déclaration d'indépendance de la Bosnie-Herzégovine. Pris dans une lecture technocratique et efficace – donc inhumaine – des enjeux, les dirigeants se révèlent incapables de préserver la paix dans la

région, chaque négociation conduisant inexorablement à un échec. Commence alors l'un des plus longs sièges de l'histoire contemporaine, d'avril 1992 à février 1996... 1374 jours, ni plus ni moins.

La scénographie conçue par Camille Duchemin, pour simple qu'elle soit, fonctionne parfaitement : un vaste bureau est situé en hauteur, où sont prises les décisions d'une Europe déconnectée, où sont signés les protocoles d'accord entre « belligérants ». Au sol, sous leurs pieds, une maison accueille les réfugiés de Sarajevo, prisonniers du siège, soumis aux restrictions alimentaires, organisant des fêtes improvisées entre deux coupures d'électricité, à la lueur fébrile d'une bougie.

Les comédiens revêtent tantôt les traits satisfaits d'un chef de l'État sûr de sa légitimité, tantôt ceux, souffrants, d'un Serbe, d'un Bosniaque ou d'un Croate.

Manichéisme naïf



Si elles revendiquent un regard subjectif de l'Histoire, les deux chefs de file du Birgit Ensemble se défendent néanmoins de tout parti-pris – notamment moralisateur. La frontière n'est certes pas mince entre les deux. Certains faits, discutés âprement par les historiens, se retrouvent affirmés unilatéralement, tel l'événement qui initia la guerre civile : les deux jeunes femmes parlent de milices serbes tirant sur la foule, quand la réalité même cette responsabilité prête à débat.

Si le spectacle n'est ainsi pas exempt d'un léger parti pris anti-Serbes, il choisit néanmoins de développer une autre opposition tout aussi discutable : il y aurait d'un côté les méchants dirigeants déconnectés ou prisonniers de leur idéologie nationaliste, de l'autre les pauvres gens qui n'ont rien fait pour mériter cela. C'est à se demander qui sont les électeurs et d'où viennent les oppositions entre peuples ! Il faudrait penser que les dirigeants sont bien puissants pour créer de toutes pièces des divisions qui n'existaient pas.

Cette relecture de l'Histoire se ressent dans la mise en scène. Les extraits entre dirigeants sont tantôt drôles, tantôt tragiques, souvent justes, bien pensés. Certes quelques passages font la part belle aux

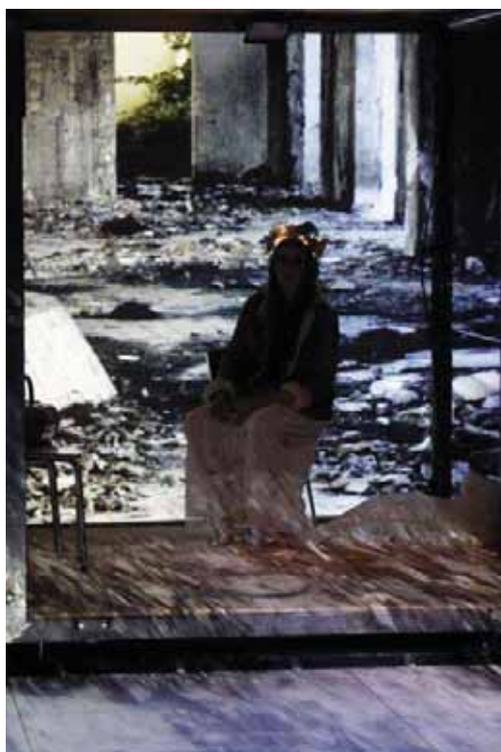
discours verbeux, mais ils s'intègrent dans un acte théâtral, souligné par la scénographie déjà mentionnée, porté par des comédiens d'une belle force.

Démission citoyenne généralisée

La question du titre anglophone pourrait d'ailleurs entrer dans cette logique, celle de manifester l'uniformité européenne et américaine, qui tente d'imposer ses règles à tous. Si l'Histoire est écrite par les vainqueurs, nul doute que celle de Sarajevo devrait l'être par les États-Unis, maîtres d'œuvre de l'accord signé à Paris. Il reste que, dans ce spectacle, l'Histoire n'est pas racontée par les vainqueurs, mais par des jeunes artistes proches des victimes, des vaincus. Comment comprendre ce titre qui sonne dès lors avec prétention ?

Dès qu'il s'agit d'entrer dans l'intimité des pauvres assiégés, le spectacle se transforme en une succession de témoignages sans force théâtrale. Pire encore, les discours se font insipides, d'une naïveté terrifiante : *« Le problème n'est pas entre les gens, entre les Serbes et les musulmans... nous nous aimons tous, nous sommes gentils... tout ça, c'est la faute des politiciens... nous n'avons pas mérité cela... »*

Sous couvert d'un engagement politique général, nous assistons à une démission généralisée des citoyens. De cette césure entre les « élites » – terme fourre-tout et auto-satisfaisant, comme l'a bien montré [Michel Simonot dans *La langue retournée de la culture*](#) – et le peuple naît une simplification pénible, celle d'un « *nationalisme intransigeant* » qui ne serait le signe de... rien. Qui a élu Slobodan Milošević en Serbie en 1986 et Franjo Tuđman en Croatie en 1990 ? Qui a justement mis à la tête de la Bosnie-Herzégovine les partis nationalistes des trois communautés : serbe, bosniaque-musulmane et croate ?



Politique & Culture s'embrassent

Les nationalismes ne se nourrissent pas de rien ; ils puisent leur sève de la culture – une culture circonscrite et nécrosée, incapable d'intégrer des éléments extérieurs, une culture communautariste, comme il y en a toujours eue.

Faute d'une force vitale susceptible de porter le propos et l'acte théâtral, les comédiens assiégés se retrouvent à entonner régulièrement l'un ou l'autre chant – dont la beauté suffit parfois à détourner l'attention vers la misère. Il faut croire que, dans un spectacle comme celui-là, il n'y a que la musique pour exprimer la souffrance indicible, tandis que les jours passent, projetés par un faisceau lumineux, dans l'impuissance générale.

Complexité objective et simplification humaine

De la division aux accords, en passant par le siège, Jade Herbulot et Julie Bertin enchaînent ainsi les scènes et les débuts d'action – qui attendraient parfois un prolongement intérieur. Certains passages sont d'une intéressante force visuelle, comme celui où les dirigeants plongés dans l'ombre, penchés au bord de leur piédestal, voient s'écrouler un à un les assiégés de Sarajevo ; certains se relèvent, pour chanceler à nouveau, écrasés par la rougeur de ce siège interminable.

À plusieurs reprises, et dès le commencement de la pièce, alors que des images d'archives sont projetées contre les murs de la maison, une Europe mythologique de mauvais goût traverse la scène. D'un lyrisme glauque, avec ces cils renforcés et sa couronne surannée, elle tend ses bras vers les victimes, les dirigeants, les spectateurs, comme les travesties maniérées de Pedro Almodóvar. C'est à se demander ce qu'elle vient faire là, elle dont on rappelle les origines orientales (libanaises) en signe – superficiel – de tolérance.

Si les metteuses en scène ont su prendre en compte la complexité politique, objective, de la Bosnie-Herzégovine, si elles ont construit des scènes d'une belle qualité esthétique et d'un réel humour satirique, elles ont délaissé des pans entiers de sa complexité humaine, au-delà des simples divergences ethniques. Ce malheureux déséquilibre de fond se ressent de bout en bout dans le traitement scénique – faisant de *Memories of Sarajevo*, un spectacle bancal, bien que doté d'une belle distribution.

Pierre MONASTIER

Source : <http://www.profession-spectacle.com/festival-davignon-memories-of-sarajevo-julie-bertin-et-jade-herbulot-aux-prises-avec-lhistoire-et-sa-complexite/>

Memories of Sarajevo . Dans les ruines d'Athènes



L'Europe comme enjeu d'une génération.

Durant la [71^{ème} édition du Festival d'Avignon](#), Le Birgit Ensemble, fondé par Julie Bertin et Jade Herbulot, propose deux créations *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*. Deux volets qui concluent une tétralogie, *Europe mon amour*, interrogeant la mémoire collective et individuelle.

Qu'est-ce que l'Europe aujourd'hui ? Est-ce que l'on se sent encore européens ? Est-ce une idée prégnante chez les citoyens ? Les deux créations du Birgit Ensemble ne donnent pas les réponses mais transmettent l'histoire par le biais du théâtre. Le regard d'une génération est donné et il trouve une résonance étrangement actuelle comme si les peuples répétaient inéluctablement ce qu'ils ne semblent pas retenir du passé.

Memories of Sarajevo.

[Memories of Sarajevo](#) s'ouvre par une ronde des chefs d'état de l'Europe entonnant l'*Hymne à la joie* et célébrant la ratification du traité de Maastricht en 1992 qui doit donner des « *bases solides pour un architecture future* ». Un personnage inattendu et revenu d'entre les morts, François-Ferdinand Archiduc d'Autriche, s'invite à la fête et questionne les dirigeants sur leur projet d'union. Aucun d'entre eux ne sait clairement répondre, ce qui renvoie avec humour à ces fameuses bases solides et communes qui ne semblent pas être les mêmes pour chacun.



Memories of Sarajevo © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

Le cas de la Bosnie-Herzégovine est alors posé. Dans les feuilles de salle, chacun avait un feuillet de couleur reflétant le multiculturalisme de ce pays : jaune pour les musulmans, bleu pour les chrétiens serbes et rouge pour les croates. De manière assez didactique, le public participe alors à ce rappel historique. Suivra alors la mise en place des différents acteurs politiques de ce conflit comme Karadžić, Milošević ou encore Owen.

Petit à petit, on avance dans cette guerre plutôt qualifiée de crise humanitaire par les médias quand celle-ci était en train de s'enliser. On alterne entre les réunions des dirigeants pour retrouver une paix durable et la vie quotidienne des citoyens. Cela met en avant la déconnexion entre ceux qui essaient de trouver un compromis et ceux qui ont le sentiment d'être abandonnés.

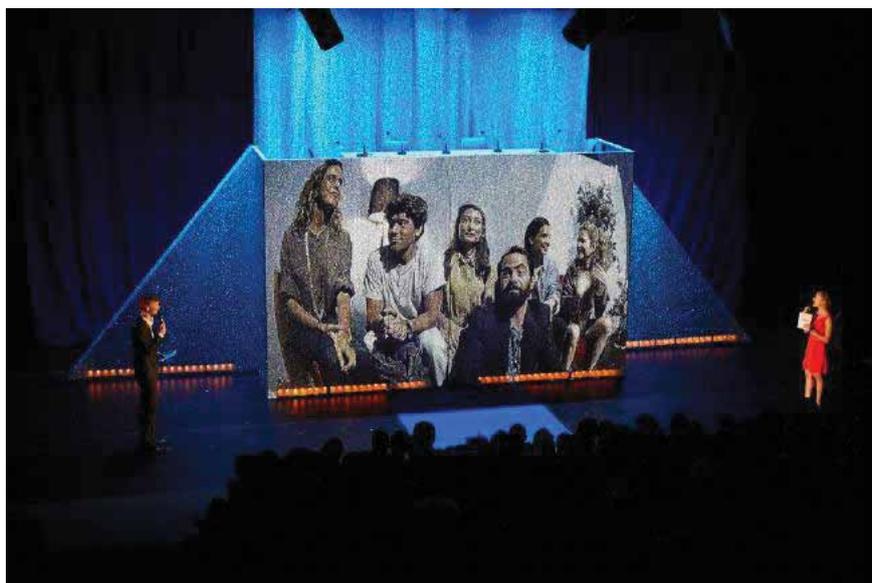
La figure mythologique d'Europe est elle aussi convoquée, comme pour mieux rappeler les racines de la démocratie qui peut-être mise à mal si l'on n'y prête pas garde.

Le traitement de ce sujet est intéressant et connaît de réels moments d'émotions passant par la musicalité, notamment quand les Sarajeviens entament un chant alors qu'ils sont pris dans le viseur des snipers ou, quand Europe reprend a cappella *Smells Like Teen Spirit* dans un instant qui rappelle le massacre du marché de Srebrenica (même s'ils essayent de se relever, les corps tombent un à un et sont alignés par un soldat des casques bleus).

Dans *Memories of Sarajevo*, on regrette simplement la longueur où le propos tend à s'étirer perdant ainsi un peu de sa force. Aujourd'hui, les frontières de l'Union ont été repoussées mais les guerres sont toujours aux portes de l'Europe.

Dans les ruines d'Athènes.

L'autre création du Birgit Ensemble, [*Dans les ruines d'Athènes*](#) interroge quant à elle le cas de la crise grecque. Calypso et Hyppolite sont les deux présentateurs d'une émission de télé-réalité, Parthénon story, dans laquelle six candidats (Cassandre, Médée, Ulysse, Antigone, Iphigénie et Oreste) pourront effacer leurs dettes personnelles s'ils remportent le jeu. Cette émission prise comme métaphore de la Grèce et de son rapport à l'Union Européenne trouve assez rapidement ses limites et s'épuise dans le procédé.



Dans les ruines d'Athènes © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

La convocation de figures mythologiques (dont Europe), et l'alternance avec des réunions de crise entre les dirigeants de l'Europe (dont Nicolas Sarkozy ou Angela Merkel) et le FMI, ne parviennent pas à donner un élan à la pièce malgré des moments très drôles dans la caricature des chefs d'état. Le côté quelque peu moralisateur de la fin de ce spectacle – « *L'Europe, nouvelle Olympe dans laquelle il y a des petits dieux auxquels les peuples se soumettent* », notamment – n'arrive pas à nous convaincre que c'est au citoyen de rester maître de ses choix.

Il est à noter que les deux pièces sont à (re)voir sur Culturebox dès à présent (*Memories of Sarajevo* [à ce lien](#) et *Dans les ruines d'Athènes* [à ce lien](#)).

Photographie à la Une © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

Kristina D'Agostin

Source : <http://www.carnetdart.com/memories-of-sarajevo-dans-les-ruines-dathenes/>

Des hauts et des bas à Sarajevo et Athènes [Festival d'Avignon 2017]

Présentée au Festival d'Avignon, la double création du jeune et énergique collectif le Birgit Ensemble se montre hyper documentée mais trop composite et volontaire pour convaincre.



En 1811, Beethoven composait *Les Ruines d'Athènes*, c'est le titre donné à la seconde pièce que propose le Birgit Ensemble tandis que la première s'ouvre en grande pompe sur un extrait du dernier mouvement de sa *Neuvième Symphonie*, la très fameuse *Ode à la joie*, hymne claironné par les dirigeants européens trinquant au champagne pour fêter la signature du Traité de Maastricht en 1992. L'Europe, les espoirs comme les désillusions qu'elle suscite, sont au cœur du propos.

Vaste et passionnant sujet que celui dont s'emparent Julie Bertin et Jade Herbulot pendant presque cinq heures de représentations qui mènent de la Bosnie-Herzégovine sous les bombardements à la Grèce contemporaine en proie à la crise économique. Elles ont sûrement vu trop grand mais le symbole est important : *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* sont les deux derniers volets d'une tétralogie entamée il y a quelques années. Le choix de cette forme antique inscrit le travail dans la grande filiation du théâtre politique et dionysiaque tel qu'il est né conjointement à la démocratie dans l'Athènes du Vème siècle avant Jésus-Christ.

Anciens camarades du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, les artistes interrogent l'identité européenne. Rien de plus évident quand on est issu d'une génération qui, enfin, ne semble plus souffrir de l'étroitesse du petit milieu théâtral mais s'ouvre sur l'ailleurs, bouge, gravite, à la vitesse du monde d'aujourd'hui. L'ambitieux processus de recherche et de création s'apparente à une investigation nourrie de livres, d'archives, de voyages, de rencontres.

Sur quelle matière théâtrale ce travail pléthorique allait-il déboucher? C'est là que l'on devient plus critique tant les spectacles présentés paraissent longs et laborieux, peu justes ou trop univoques dans le traitement des situations et des personnages. Pour preuve, la construction binaire des pièces, surlignées par le dispositif scénographique. Il y a le haut et le bas. Surplombante, la classe dirigeante réalise des négociations tendues et musclées. Une mondanité factice ne cache pas une certaine fébrilité; en-dessous, le peuple, victime d'exclusion et de précarité. Sarajevo assiégée est devenue un ghetto, une enclave. Ses

habitants vivent sous la menace constante, reclus dans un espace précaire, privés d'eau et d'électricité. A Athènes, ils sont les pions éjectables d'une émission de télé-réalité «Parthénon Story» qui implique fortement le public. Le ton employé est un peu vert, il oscille et se perd entre grand discours, logorrhée lyrique, distance ironique, pathos, et théâtre de boulevard.

La jeunesse ne se montre pas totalement résignée et dégage malgré son avenir incertain un besoin de vivre coûte que coûte. Elle sera fatalement, injustement perdante. A la fin de la première partie, des corps sans vie jonchent le sol. La Mère Europe présentée en pythie éructante sous acide chante Nirvana et pleure les enfants qu'elle a perdus.

Christophe Candoni

Source : <http://toutelaculture.com/spectacles/theatre/des-hauts-et-des-bas-de-sarajevo-a-athenes-festival-davignon-2017/>

Leçon de morale européenne

« Dans les ruines d'Athènes », de et par Le Birgit Ensemble, Gymnase Paul Giéra à Avignon



Le Birgit Ensemble signe un projet ambitieux avec sa tétralogie *Europe mon amour*, dont les deux derniers volets sont présentés au Festival d'Avignon. Dommage que le final de cette relecture de l'histoire européenne contemporaine se perde dans des dérives formelles, au détriment du jeu théâtral.

Les deux metteuses en scène Julie Bertin et Jade Herbulot sont nées dans une Europe aux frontières redessinées, suite à la chute du mur de Berlin. Le duo, désireux de proposer sa vision de l'histoire européenne à la charnière du XX^e et du XXI^e siècle, mûrit, depuis ses années de Conservatoire, un projet baptisé *Europe mon amour*. Une déclaration d'amour conçue comme un pied de nez au discours ambiant sur le déclin des valeurs européennes et la prétendue dépolitisation des jeunes générations.

Le premier spectacle de la tétralogie, *Berliner Mauer vestiges*, revenait sur la chute du mur de Berlin. Puis, a suivi *Pour un Prélude*, un diagnostic idéologique de l'Europe occidentale au moment du passage à l'an 2000. C'est à Avignon que le Birgit Ensemble clôt sa tétralogie avec *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*. Le premier spectacle revient sur la signature du traité de Maastricht, un texte constitutif de l'Union européenne, rapidement mis à l'épreuve par le siège de Sarajevo. Le conflit devient le révélateur des défaillances des institutions européennes, paralysées face à la guerre civile qui sévit. Dernier volet de cette fresque européenne, *Dans les ruines d'Athènes* s'attache à l'histoire récente de la dette grecque.

Une construction originale qui masque un propos manichéen

Attention, il ne s'agit pas ici de délivrer un cours d'histoire contemporaine. Pour repousser les accusations de didactisme, le Birgit Ensemble a créé un spectacle sous forme d'émission de télé-réalité : *Parthenon Story*. Effets de lumières, jingles, voix survitaminées, écran géant sur le plateau, interactivité avec le public... tout y est. Le jeu télévisé suit six candidats grecs surendettés, enfermés dans une maison pendant six semaines. Les spectateurs sont plongés au cœur d'un procédé immersif qui les invite à voter pour le candidat sortant, à l'aide de leur smartphone. L'enjeu est de taille pour les candidats : le vainqueur verra sa dette personnelle effacée. Deux présentateurs survoltés nous présentent donc les participants : ils empruntent tous des prénoms étrangement familiers (Ulysse, Antigone, Médée, etc.), et leurs histoires personnelles sont nourries de clins d'œil à la mythologie.

Ce récit-cadre de *Parthenon Story* se trouve entrecoupé par trois reconstitutions de réunions de l'Eurogroupe, qui correspondent aux trois plans d'aide successifs accordés par les institutions européennes à la Grèce en 2010, 2012, et 2015. La figure mythologique d'Europe, qui embrasse la fonction de coryphée, sert de lien entre les deux trames narratives, lesquelles finissent par se confondre en une même réalité médiatique. Référendums politiques, votes du public, interview de dirigeants et confessions des candidats finissent par être tournés en dérision.



« Dans les ruines d'Athènes », de et par le Birgit Ensemble
© Christophe Raynaud de Lage

Un propos trop simpliste

Malgré une dramaturgie originale, *Dans les ruines d'Athènes* se perd dans une surenchère formelle, sûrement par peur d'ennuyer le public. L'omniprésence de l'écran vidéo agace et l'ennui tant redouté surgit, comme devant une émission de télé-réalité réelle. Les comédiens censés représentés la « Grèce d'en bas » prennent le masque de personnages creux, ne suscitant aucune empathie. Sous couvert de reproduire les dialogues anecdotiques typiques de la télé-réalité, l'interprétation perd en générosité.

Par ailleurs, la scénographie vient appuyer un propos trop souvent réducteur. Les réunions de l'Eurogroupe, qui figurent la « Grèce d'en haut », se jouent au-dessus de l'écran géant. Ce dernier retransmet l'émission de télé-réalité dans laquelle les candidats se démènent pour avoir accès à l'eau et l'électricité.

Cela dit, les intermèdes de satire politique sont plutôt réussis, notamment grâce au jeu facétieux de toute une galerie de hauts dirigeants, allant des directeurs successifs du F.M.I. aux différents premiers ministres grecs ou présidents français. La comédienne qui interprète Angela Merkel donne le tempo comique.

Domage, en revanche, que le portrait des hommes et femmes politiques finissent par tomber dans l'écueil du manichéisme (à l'image d'une fausse interview de Christine Lagarde, dans laquelle elle brasse les clichés du « col blanc », incapable de se servir de ses mains pour changer quoi que ce soit à la marche du monde). Le face-à-face entre les candidats, enfin libérés de l'émission, et les politiques, pris au piège de l'écran géant, ressemble à une révolution stérile où les propositions idéologiques font défaut. Malgré le moment de communion finale où la déesse Europe entonne un chant qui se veut fédérateur, le spectacle nous laisse sur une note défaitiste. On est loin de la déclaration d'amour désirée. ¶

Bénédicte Fantin

Source : <http://lestroiscoups.fr/dans-les-ruines-dathenes-de-et-par-le-birgit-ensemble-gymnase-paul-giera-a-avignon/>

Avignon, "Dans les ruines d'Athènes": Une visite d'Europe



Comment parler d'Europe? Quelle vision de l'Europe ces dernières années ont pu laisser à la nouvelle génération des trentenaires? C'est cette question que le Birgit Ensemble se pose et à laquelle le collectif de comédiens répond dans une tétralogie commencée en 2013. Et c'est à la dernière pièce du parcours que nous assistons: après avoir évoqué le mur de Berlin, Sarajevo, nous voici à Athènes. Quelle Athènes? L'Athènes antique, comme semble le suggérer le titre "Dans les ruines d'Athènes"?

Le spectateur est vite détrompé car dès que l'on entre on nous propose de nous inscrire au site "parthenon" et de laisser nos smartphones allumés pendant la représentation pour un jeu interactif .

Nous sommes plongés dans l'Athènes d'aujourd'hui ,au cœur d'une émission de télévision de réalité qui propose à de jeunes grecs aux noms suggestifs (Iphigénie, Cassandre, Ulysse) de racheter leurs dettes en restant enfermés ensemble sous l'œil des caméras et ce sera au public de déterminer lequel mérite le plus de voir effacer sa dette. Parallèlement le spectacle met en scène de manière chronologique et réaliste les pourparlers des grands de L'Europe autour de la question de la dette grecque (Juncker, Merkel, Sarkozy puis Hollande Tsipras..). Il s'agit de dénoncer les conséquences économiques et sociales qui ravagent les marchés boursiers.

Un sujet sérieux donc mais qui est traité avec beaucoup d'humour, de fantaisie et de manière spirituelle. Merkel nous fait particulièrement rire, Tsipras est lyrique dans son discours et les allusions aux caractères de Médée Antigone et les autres nous font sourire. Le jeu interactif fait réagir le public qui participe activement. Les dialogues filmés des candidats qui soulignent l'isolement des jeunes et ceux des dirigeants traités sur un mode parodique rompent avec le côté sérieux et cruel des discussions. Le personnage d'Europe apparaît bientôt et rajoute à la note mythologique de la pièce tout en créant une dimension dramatique proprement grecque.

Un savant mélange de gravité d'humour et d'esprit, une fin conviviale qui traduit bien l'esprit de la Grèce: le spectacle instruit en faisant rire et c'est bien le propre d'une comédie réussie dirait Aristote.

Fabienne Maugey Cadilhac

Source : <http://www.fattitaliani.it/2017/07/avignon-dans-les-ruines-dathenes-une.html>

Avignon 17, deuxième épisode : nos coups de coeur du In



Le souffle magique de « Sopro » signé Tiago Rodrigues au Cloître des Carmes, le forum politique du tout jeune Birgit Ensemble « Dans les ruines d’Athènes », ainsi que nos premiers coups de coeur du Off : « Juliette » au Théâtre des Halles, « Le voyage de Dranreb Cholb » au Cabestan et « Ma Comédie Française » au Petit Louvre. Le In et le Off sont au coude à coude pour interroger le monde sous tous ses aspects.

Sopro : superbe ode au théâtre



Le Portugais Tiago Rodrigues nous avait enchantés avec « Antoine et Cléopâtre » présenté à Avignon en 2015 (voir itv sur Artistik Rezo) et poursuit, depuis, un riche partenariat au Théâtre de la Bastille. Avec cette nouvelle création, le directeur du Théâtre National de Lisbonne s’interroge sur la disparition des souffleurs dans les théâtres en suivant le parcours de vie de Christina Vidal qui y travaille depuis un quart de siècle. Métaphore du théâtre et de la fragilité des artistes, partenaire et complice absolue des comédiens lorsqu’ils ont un trou de mémoire, gardienne de tous les secrets et affres sentimentaux, de tous leurs accidents physiques, Cristina se tient donc une fois encore dans l’ombre, soutenant ceux qui sont sur le plateau, dans la lumière.

C’est son témoignage, ainsi que ceux de toute l’équipe des artistes et techniciens du théâtre, que l’auteur-metteur en scène a recueillis, avec une finesse et une délicatesse qui lui sont familières. Sur le plateau blond, désolé, désert de sable d’où jaillissent ça et là des herbes sauvages, très belle scénographie et lumières de Thomas Walgrave qui dessine un plateau nu dont les rideaux flottent au vent, Christina l’héroïne, tout de noir vêtue, la peu blanche de ceux qui vivent cachés, est celle qui souffle le texte à ceux qui prennent la lumière. C’est une femme à mi-temps de sa vie, armée de lunettes et d’une concentration

imperturbable. L'idée formidable de Tiago Rodrigues est d'avoir respecté la place de Cristina, placée derrière les comédiens magnifiques, Isabel Abreu, Beatriz Brás, la danseuse Sofia Diaz et le danseur Vitor Roriz et le flamboyant acteur-metteur en scène João Pedro Vaz. Ce qui se joue ici, dans des somptueuses lumières et une véritable chorégraphie très fluide des corps, c'est l'essence même du théâtre, sa fragilité et la respiration bouleversante du texte. « Je me sens responsable de la souffrance des acteurs » confie Cristina, elle même incarnée par une toute jeune comédienne. Les Trois Soeurs de Tchekhov, Bérénice de Racine, l'Avare de Molière sont ainsi convoqués dans des scènes magistralement animées par l'ombre du souffleur, devenu le double de l'auteur et du metteur en scène pour des comédiens amnésiques, fantasques, ou en proie à un quotidien dramatique. Choral de voix et de corps totalement bouleversant, car rivés ensemble au même fil de l'art et de la vie. C'est magnifique d'intelligence, de simplicité et d'émotion.

Dans les ruines d'Athènes : le coup de poing du Birgit Ensemble



C'est ce qui s'appelle « ruer dans les brancards ». Julie Bertin et Jade Huberlot sont les deux jeunes et talentueuses metteuses en scène du collectif Birgit Ensemble, créé en 2014. Le projet du collectif, pour ces têtes bien faites passées par le Conservatoire ou Normale Sup, est de décrypter le marasme de l'Europe aujourd'hui en passant par des formes théâtrales participatives qui convoquent le spectateur. Que s'est-il passé depuis la chute du Mur de Berlin ? Pourquoi Sarajevo est-elle en ruines dans une Europe supposée demeurer en paix, et pourquoi aujourd'hui la Grèce, mère patrie de nos démocraties, est aujourd'hui au bord de la faillite ? Les spectateurs, avertis de l'interaction de leurs téléphones portables, sont donc priés de les laisser allumés et connectés dès le début du spectacle alors que se déroule devant nos yeux une émission de télé-réalité, Parthénon Story. Flash de pubs et d'infos sur la situation aujourd'hui à Athènes, puis deux animateurs présentent le concours : une brochette de jeunes Grecs défilent, tous très endettés par leurs études, ou par l'hospitalisation de leurs parents.

Sélectionnés pour la lourdeur de leur dette, Oreste, Cassandre, Iphigénie, Antigone vont se battre pour gagner le remboursement de leur dettes par des travaux d'Hercule... sans garantie de pouvoir rester dans ce Parthénon de pacotille. Pendant ce temps et alors qu'ils sont filmés dans leur vie quotidienne, se déroulent, au niveau supérieur de la scène, les grands rendez-vous européens censés étudier la question grecque. Au fil d'un flash-back édifiant et très drôle, Sarkozy, Strauss-Kahn, Merkel, Juncker,

Papandréou, Tsipras, incarnés formidablement par de jeunes comédiens, vont échanger sur le sort de la Grèce en trois plans d'aide pour sauver le pays. Mais la Grèce doit essayer des plans de redressement drastique sans pour autant respirer mieux : elle est sous perfusion. Au niveau du peuple, les jeunes candidats s'asphyxient eux aussi, broyés par le faux espoir d'une machine télévisuelle à faire rêver, tandis qu'apparaît, en songe, cauchemar ou rêve, la Princesse Europe, voix d'antique vestale et maquillage effrayant, pour réveiller les peuples d'Europe de leur torpeur et renouer avec les fondamentaux de l'histoire.

Très bien joué, le spectacle qui met en parallèle le destin de la Grèce et le destin des citoyens se termine en forme de forum autour de la figure mythologique d'Europe ressuscitée dans un fantasme collectif ! Même si le flot d'informations qui nous parviennent, mêlant réalité historique et fiction, ne nous permettent pas de voter sur nos portables, le constat est sans appel et la proposition de jeu est joyeuse, riche et provocante. Tout reste à faire !

Hélène Kuttner

Source: <http://www.artistikrezo.com/spectacle/critiques/theatre/avignon-17-deuxieme-episode-nos-coups-de-coeur-du-in-et-du-off.html>

[Théâtre – Critique] Dans les ruines d'Athènes / Birgit Ensemble

LA CRITIQUE

EN BREF : Le **Birgit Ensemble**, fondé par Jade Herbulot et Julie Bertin, achève leur tétralogie autour de la question européenne avec deux propositions, dont *Dans les Ruines d'Athènes*, une tragédie caricature, ou une satire tragique. L'ensemble est accrocheur, intelligent, questionnant, mais reste peut-être trop en légèreté.

La tétralogie qu'elles avaient débutées avec *Berliner Mauer : Vestiges* en 2004 est en passe de s'achever. Réunissant les angoisses, les idéaux, les enjeux provoqués par une Europe en mutation, depuis la chute du Mur de Berlin, les deux femmes du Birgit, **Julie Bertin** et **Jade Herbulot**, nées à l'aube de cet événement, soulèvent les questions des identités et des combats, des destins individuels dans le collectif que représente l'Europe. Leur tétralogie, intitulée « *Europe Mon amour* » ne laisse pas de doute sur leur engagement politique. Avec *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* (deux spectacles qu'elles avaient présentés à la Pop en une seule forme d'une heure, sous le nom [Cabaret Europe](#)), elles ouvrent leur réflexion sur la guerre des Balkans et sur la crise financière qui frappe la Grèce.



Leur théâtre est sérieux, extrêmement documenté, parfois documentaire (des archives, des citations...) et la forme, ici, avec *Dans les ruines d'Athènes*, plus encore que dans leurs autres spectacles, est accrocheuse, multiple, faite de chants, de musique, d'une énergie collective et fondée -comme souvent chez le Birgit Ensemble- sur l'absence du quatrième mur (le public est invité à voter via les smartphones-

dispositif un peu gadget-, à partager un apéritif). Dans ce dernier opus, la forme est une tragédie moderne : des candidats sont invités dans une émission de télé-réalité, « Parthénon Story », pour effacer leur dette personnelle. On suit donc, en *live*, une émission qui s'avère être le reflet et le symbole d'un capitalisme totalitaire : mais l'issue est une alerte, une mise en garde sur le drame que pourra provoquer l'oppression d'un libéralisme effréné. Les candidats, aux noms de héros des mythes grecs, témoignent d'un quotidien de la jeunesse grecque, qui balance, depuis la crise financière, entre malaise et difficultés économiques. Au-dessus du plateau de télévision, comme des Dieux manipulateurs, on suit la réinterprétation des réunions des leaders politiques pour établir leur « plan de sauvetage ».

L'humour est omniprésent, le décalage et la satire embrassés avec force -Angela Merkel est aussi drôle qu'inquiétante, François Hollande moqués et les autres leaders politiques tournés en dérision- mais la tragédie est en cour -elle semble inéluctable- L'irruption des chœur grecs (plusieurs *stasimas* ponctuent le spectacle, qui mêle ainsi tous les genres), celle d'une allégorie d'Europe et le retournement de situation dans l'émission de télé-réalité (symbole d'une révolte de la société qui gronde) empêchent cette parodie de n'être qu'un spectacle « rigolo » et divertissant.

Derrière la caricature, en effet, le **Birgit Ensemble** questionne les responsabilités, les engagements personnels, les consciences face au destin du collectif, les enjeux d'une Europe fracturée et instable.

Trois regrets toutefois. On regrette d'abord une importance un peu excessive à la forme accrocheuse, tape-à-l'œil, qui réduit l'importance du travail documentaire et intellectuel derrière une façade ludique ; et on regrette aussi la scission des destinées entre les Balkans et la Grèce, que le Birgit Ensemble était parvenu à entremêler avec une incroyable réussite dans la forme embryonnaire « *Cabaret Europe* ». On regrette aussi l'absence de radicalité dans l'engagement politique et l'alerte que sonne *Dans les ruines d'Athènes* : la tragédie grecque, que permet le théâtre, aurait pu être vécue ici jusqu'au drame final total, elle s'arrête ici à une forme de menace. Le reste du spectacle, dans son excès parodique, ou satirique, aurait pourtant laissé espérer le même excès dans son opposé tragique.

Au final, le public est invité à participer à *l'exodos* en partageant avec le Choeur final un verre à la santé de l'Europe : public debout, comédiens dans les gradins, tandis que les étoiles du drapeau européen illuminent le plateau. C'est une communion qui semble se fonder davantage sur l'exhorte à l'espoir plutôt que sur la noirceur d'une possible destinée. En cela, le Birgit Ensemble se fait un propre pied de nez, tournant le dos à sa propre tragédie : une invitation à redonner de l'optimisme dans une Europe en perte de solidarité et de sens du collectif.

Rick Panegy

Source : http://www.ricketpick.fr/2017/07/14/festival_avignon_2017_theatre-critique-dans-les-ruines-dathenes-birgit-ensemble/

Sarajevo, Athènes, vite fait

Impossible de reprocher à la compagnie Birgit Ensemble un manque d'ambition. Les deux spectacles présentés à Avignon, *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* constituent les deux derniers volets d'une tétralogie intitulée *Europe, mon amour*. Les metteuses en scène Julie Bertin et Jade Herbulot et leurs acteurs, qui sont nés à la fin des années 1980, entendent questionner l'histoire de l'Europe de 1945 de nos jours. Une histoire envisagée sous l'angle de l'amour déçu. Leur approche mêle documentaire, fiction, satire, cabaret, tragédie. Et leur relecture des événements historiques est clairement partisane. Les deux spectacles sont par ailleurs différents dans la forme ; *Sarajevo* est un drame choral, *Athènes* une farce interactive. Points communs entre les deux, la présence de la déesse Europe, en figure archaïque permettant de remonter aux sources, le viol d'Europe par Zeus ; et le mauvais rôle donné aux institutions européennes et aux dirigeants politiques.



Memories of Sarajevo © Christophe Raynaud De Lage

Chargé d'émotion, *Memories of Sarajevo* suit un groupe de jeunes habitants de la ville au long des quelque quatre ans de siège (d'avril 1992 à février 1996), tout en fournissant aux spectateurs un rappel des principaux événements – l'échec des plans de paix successifs, l'impuissance de la communauté internationale et d'abord de l'Union européenne... La scénographie est à double niveau : en haut sur une estrade, les acteurs politiques – leaders des trois communautés, dirigeants étrangers et négociateurs –, en bas la population de la ville assiégée. Pantins et salauds d'un côté, jeunes héros tentant de maintenir la flamme de la liberté de l'autre, le propos souffre d'un manichéisme bien intentionné. Ce qui gêne est moins la lecture des événements en elle-même qu'un traitement oscillant entre documentaire et fiction, sans aller au fond des choses et finissant par susciter plus de doute que d'adhésion.



Dans les ruines d'Athènes © Christophe Raynaud De Page

Dans les ruines d'Athènes est plus amusant et plus abouti. Grâce à une idée de départ qui fonctionne : pour raconter la crise, le Birgit Ensemble imagine une émission de télé-réalité, *Parthenon Story*, où six concurrents portant des noms de héros antiques : Médée, Antigone, Cassandre, Ulysse... sont enfermés dans un loft. Prix pour l'heureux gagnant : l'effacement de sa dette. L'aventure tourne peu à peu au cauchemar, la production multipliant les croche-pieds, à mesure que les sponsors se retirent et que les conditions à l'intérieur du loft se détériorent : plus de clim, plus d'électricité, plus d'eau... C'est parfois très drôle et souvent pertinent, avec là aussi en contrepoint, les oukases des dirigeants européens – Merkel, Junker, Sarkozy puis Hollande, Strauss Kahn puis Lagarde pour le FMI – face aux Premiers ministres grecs successifs qui boivent l'humiliation jusqu'à la lie. On souhaiterait pourtant, cette fois encore, plus de rigueur et moins de caricature. On est loin, très loin de la pertinence et de l'audace d'un Milo Rau, capable lui d'aller au cœur du mal européen quand le Birgit Ensemble tourne autour.

René Solis

Source : <http://delibere.fr/sarajevo-athenes-vite-fait/>

/ critique / Dans le loft grec du Birgit Ensemble

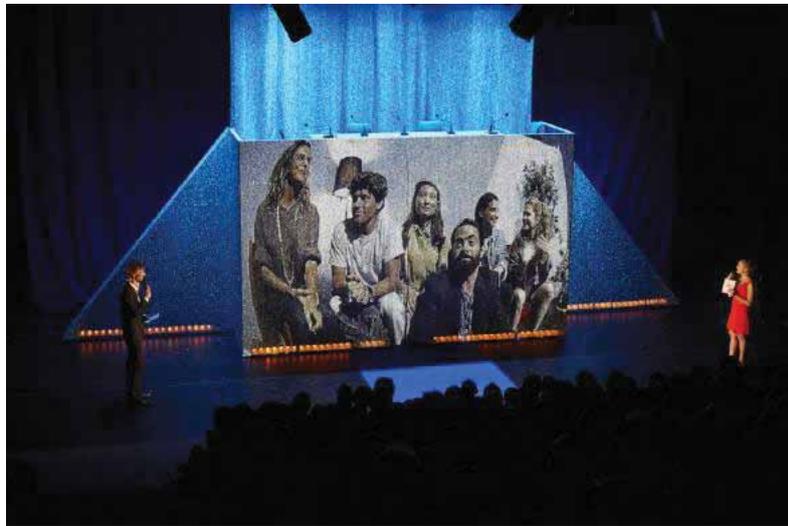


Photo Christophe RAYNAUD DE LAGE –

Julie Bertin et Jade Herbulot poursuivent leur questionnement sur l'Europe et proposent deux spectacles au Festival d'Avignon. Avec Dans les Ruines d'Athènes, elles analysent avec humour le système politique et économique de l'Europe sous la forme d'un jeu télévisé. L'idée est séduisante mais c'est un peu laborieux.

Pour une fois le public est invité à ne pas couper son téléphone portable pendant la représentation car le spectacle est interactif. Le Birgit Ensemble a créé un portail web qui permet de recenser les avis des spectateurs pendant un show télévisé intitulé « Parthenon Story ». Six candidats grecs, tous endettés, sont enfermés dans un loft et filmés en permanence par des caméras. Une spectatrice joue via le site dédié et gagne une bouteille d'huile d'olive. Puis le public est invité à éliminer des candidats. **On sourit devant ce remake du *Loft Story* à la française, mais les séquences sont bien moins gratinées que l'original.**

Pour donner du corps au spectacle, le Birgit Ensemble reconstitue des rencontres entre les grandes figures politiques européennes : **Sarkozy, Merkel, Hollande, Juncker, DSK** puis **Christine Lagarde, Giórgos Papandréou** puis **Aléxis Tsípras**. Les allers-retours incessants entre le loft et la reconstitution de ces scènes politiques sont entrecoupées d'apparition de la déesse Europe (déjà vue dans [Memories of Sarajevo](#)).

L'imagination de Julie Bertin et Jade Herbulot est débordante mais le canevas du spectacle est confus. Le rythme s'en ressent. Le propos est dilué et forcément moins percutant que s'il était ramassé.

Le final est un peu laborieux. Angela Merkel pousse la chansonnette. Le public est invité à se lever pour trinquer à la santé de la Déesse Europe. **Le Birgit Ensemble en fait un peu trop.**

Stéphane CAPRON

Source : <http://www.sceneweb.fr/dans-les-ruines-dathenes-de-julie-bertin-et-jade-herbulot-le-birgit-ensemble/#V8XWj03obtRhVHuY.99>

FESTIVAL D'AVIGNON : L'EUROPE QUI S'ESOUFFLE DU BIRGIT ENSEMBLE... COMME LE PUBLIC



71e Festival d'Avignon : Birgit Ensemble – Memories of Sarajevo à 17h / Dans les ruines d'Athènes à 20h30 – Gymnase Paul Gérald les 11, 13, 14 et 15 juillet.

Une Europe qui s'essouffle, comme le public durant ces deux volets.

Le très attendu Birgit Ensemble, composé par Jade Herbulot et Julie Bertin, propose un réveil des mémoires collectives et individuelles dans une tétralogie intitulée « Europe, mon amour ». Deux volets ont déjà vu le jour: « Berliner Mauser: vestiges » et « Pour un prélude ». Invitées au Festival d'Avignon pour la première fois, elles présentent : « Memories of Sarajevo » et « Dans les ruines d'Athènes ».

Un parcours fulgurant : leur premier volet autour de la chute du mur de Berlin « Berliner Mauser: vestiges » est écrit pendant leur dernière année au conservatoire. La pièce ayant connu un vif succès, elles décident de poursuivre l'aventure européenne et remonte dans leurs recherches jusqu'en 1945.

« Memories of Sarajevo »

Une salle comble attend le plateau des Birgit Ensemble, ce 9 juillet à 17h. Les comédiens entrent sur une scène érigée à 2m50, en métaphore à une classe dirigeante. Le traité de Maastricht est signé, les douze signataires de cette nouvelle Europe se félicitent et se promettent un bel avenir, sur fond d'« Hymne à la joie » revisité pour l'occasion. Mais ce traité de Maastricht fut vite entaché par le Siège de Sarajevo et le début d'une guerre civile.

« *Dans les ruines d'Athènes* »

Un facteur temps (2h20 chacun) et une scénographie identique. Le public retrouve ici aussi une scène surélevée où se rejoignent Papandréou, Merkel, Sarkozy puis Hollande ou encore DSK puis Lagarde etc. Il y est question de la dette grecque... En bas, un « Parthénon story » enferme et visionne six candidats dont le vainqueur du jeu se verra acquitté de sa dette. Le public vote via une plateforme interactive et rit tant la caricature des présentateurs et des candidats est là, cynique.

Dans ces deux volets, la partie politique est très bien expliquée. Ceux qui n'ont pas tout compris au siège de Sarajevo en ressortiront éclairés. Quant à la dette grecque, toujours d'actualité, elle présente moins d'intérêt sauf pour l'ironie des comédiens et le jeu magnifique d'une Angela Merkel pétillante, forcément ! Les scènes entrecoupées par « le peuple » dans les deux volets s'essoufflent vite. Dans le premier, il ne nous apprend rien sur les conditions de vie d'un pays en guerre et dans le deuxième car le public peut vite se sentir pris en otage d'un jeu de télé réalité qui devient peu à peu irritant.

Domage, car le fond y est : écriture, scénographie, jeu d'acteur, humour, satire, points de vue multiples et donc intéressants. Le tout aurait pu tenir dans un format plus court pour éviter l'évanouissement de certains tableaux.

Audrey Scotto

Source : <https://inferno-magazine.com/2017/07/13/festival-davignon-leurope-qui-sessouffle-du-birgit-ensemble-comme-le-public/>

Avignon: Memories of Sarajevo and Dans les Ruines d'Athènes. Symphonies of Pain, part 5.

A creation of the Le Birgit ensemble, Paris. Music by Grégoire Letouvet, Romain Maron; Set Design by Camille Duchemin, Lighting by Grégoire de Lafond, Video by Pierre Nouvel

Memories of Sarajevo and *Dans les ruines d'Athènes* are the two concluding parts of the tetralogy *Europe mon amour* created by Julie Bertin and Jade Herbulot, the founders of the Paris based theatre company *Le Birgit Ensemble*.

Conceived in the genre of *a nation play* – defined by Michael Billington as a theatre play that takes stock of the state of the nation and instigates social change – *Europe, mon amour* provides an overview of European history, as it unfolded after the World War Two. *Memories of Sarajevo* presents an exploration of the 1992 – 1996 siege of Sarajevo, *Dans les Ruines d'Athènes* is a study of the recent economic collapse of Greece.

Born in the mid 80s, the company's directors and its fourteen members, present a homogeneous group of collaborators. They belong to the generation of young Europeans, who grew up affected by the new political, economic and social freedoms and who challenge the political and economic practices of the European Union.

They have no sentimental attachment to this history, they are ready to ask difficult questions and call European governments to be responsible for their failures. *Le Birgit Ensemble* is also unique in its professional make up, as it consists of a group of young artists, who studied together at *Le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (CNSAD)*. They share artistic language and methods, they research and create their productions together as well. Still, the two productions presented in the Avignon 2017 were very different in style and directorial approaches.

Based on the company's extensive research on recent historical events, archives, eye-witness accounts, and extensive interviews with the survivors of the Sarajevo siege, *Memories of Sarajevo* offers a re-thinking of documentary theatre. The stage presents a two-story structure with the Western and Balkan politicians appearing on its upper level and the people of Sarajevo on the lower one. The politicians are slightly caricaturized, as they serve as the examples of the company's political irony. Although their rhetorical style is reflective of the historical events of the early 90s, Brechtian alienation brings about ironic commentary by *Le Birgit Ensemble* on the fruitfulness or logic of their actions. At the end, it did take Bill Clinton to intervene in European politics, to finally stop the Sarajevo massacre.

The people of Sarajevo are the victims. But unlike some documentary theatre that forces emotion through horror and sentimentality, *Le Birgit Ensemble* remains sombre and tactful in their portrayal of the siege. The directors acknowledge that the history they present is not fully "theirs", and hence they must be careful in making political statements and choosing artistic tools. In this aspect, *Memories of Sarajevo* is truly an ensemble piece, with each performer taking on many roles, actively participating in making and re-making the stage, as the action unfolds through the whole siege.

There are songs and stories, there is love and daily danger, there is hope and despair. Occasionally, the company uses black-white video projections to show either a historical footage of the Balkan war or the Avignon audiences, who become implicated in this history by the sheer fact of attending this theatre performance.

The figure of Europe and the myth of its creation appears as an overarching symbol. Invisible to the people of Sarajevo, the presence of Europe is made significant for the overall meaning of this play. Europe appears here as a mother figure. Several times, she crosses the stage and with her ritual singing and movements, she laments the disastrous state of her children. She attempts to offer them her protection but she is only a goddess, a myth, she cannot turn back the course of the peoples' history.

In *Dans les ruines d'Athènes*, *Le Birgit ensemble* continues its historical and political exploration and artistic experiments. Turning now to making fun of popular television and social media that came to define the culture of the early 2000s, they create a political satire of today's Europe, struggling to define its identity and resolve its economic troubles in the tenets of new liberalism.

On the two-tier stage, made to resemble both a TV studio and a Corinthian temple, a Greek reality TV show takes place. Six participants, all named after famous characters of the Greek tragic canon, from Medea to Orestes, are invited to take place in the "Parthenon Story", to win a chance to have their debts paid. The happy participants are sent off-stage, to their new home, for us to observe their actions. Live cameras off stage film the characters, as the audience observes their everyday struggles. The two happy hosts prompt spectators to use their mobile phones, to illuminate or save their favorite participants, to suggest how the candidates might improve their lives, and even to give the candidates donations.

The festive atmosphere is undercut by the action that takes place above the TV Studio – the theatre stage. There, the "Corinthian Gods," such as Angela Merkel and Nicolas Sarkozy, are called upon to make difficult decisions such as to help Greece fight its failing economy. The action follows the historical events of 2008-2015, the dialogue is borrowed from the politicians' speeches and actions but History is then left to take its course.

On the lower level where the people of Athens are located, the action becomes more intense. As the reality show unfolds, the participants' living conditions deteriorate. First, they lose electricity, then air-conditioning, then water. Some of them lose their minds and so on. Guy Debord's metaphor, a *society of spectacle* – a society where everything is put on for the consumer's pleasure – comes to life.

The figure of Europe intervenes in these events as well. This time, however, she is more successful. As she appears among the TV show participants, she instigates them to take action, to break away from the patronizing and controlling gaze of the TV cameras as they are identified with the role governments play in the lives of ordinary people.

The ending of the play is hopeful. Greece liberates itself from the surveying power of the European Union, the participants of the reality TV show break away. Europe sings a beautiful Greek song and the ritual of community-making takes place.

As the show reaches its final moments, the make-believe reality of this theatre/TV show is revealed, the politicians and TV hosts are thrown back under the cameras, the spectators are offered drinks, and everybody comes together in the cheering gesture of creating and sharing a new community of hope.

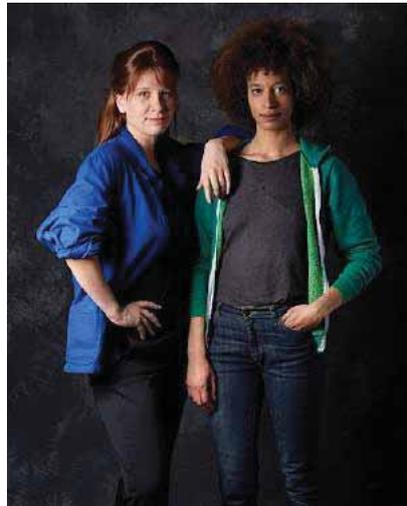
Although slightly naive in their political hopes and conclusions, here *Le Birgit ensemble* builds on the theatre's potential to bring people together through the power of intellect and emotional affect. It is difficult not to fall under the charm of this hopeful gesture. We cheer, we laugh, we sing. We also hope that in the times of Brexit and Donald Trumps, the faith and the vigour of this new generation will indeed help resist the rising darkness of this new age.

Yana Meerzon

Source : <http://capitalcriticscircle.com/avignon-memories-of-sarajevo-and-dans-les-ruines-dathnes-symphonies-of-pain-part-5/>

Festival d'Avignon

Memories of Sarajevo, conception et mise en scène de Julie Bertin et Jade Herbulot



Julie Bertin et Jade Herbulot

A Sarajevo déjà! Gavrilo Princip avait tué l'archiduc François Ferdinand d'Autriche, ce qui marqua le début de la première guerre mondiale, et ce conflit en Europe a surtout impliqué la Yougoslavie, la Serbie et la Croatie et commença, quand l'armée serbe attaqua la Bosnie-Herzégovine le 6 avril 1992.

Après la dislocation de la République socialiste de Yougoslavie, les arrivées au pouvoir de Slobodan Milosevic en Serbie en 86, et de Franjo Tudjman en Croatie en 90, n'arrangèrent rien. En 1991, la Slovénie et la Croatie déclarèrent leur indépendance, Après un rapide conflit en Slovénie vite éteint, l'armée populaire yougoslave sous commandement serbe, et les serbes de Croatie, attaquèrent la Croatie. Mais la Bosnie ne voulut pas participer à ce conflit et déclara son indépendance qui fut reconnue par la Communauté européenne. Comme la République Serbe de Bosnie dirigée par Radovan Karadzic.

Et entre 1992 et 1996, la capitale de Bosnie-Herzégovine, encerclée par l'armée serbe dut subir un siège insupportable de plus de mille jours, ce qui causa la mort de quelque 10 000 habitants, et la ville fut en grande partie détruite. Les accords de Dayton aux Etats-Unis alors sous la présidence de Bill Clinton, et signés en décembre 1995 à Paris, mirent fin au conflit. Un système de gouvernance tripartite complexe conserva l'intégrité de la Bosnie, avec une large autonomie aux entités croato-musulmane, et serbes...

Voici très grossièrement résumée, l'histoire de cette tragédie compliquée que Julie Bertin et Jade Herbulot ont eu à cœur de raconter avec leur bande, issue comme elles, du Conservatoire national. Il y a dans ce gymnase surchauffé, une grande scène où Camille Duchemin a imaginé une belle et intelligente scénographie. Avec en bas, une rue avec façade d'immeuble, et en haut, une table de réunion pour les principaux dirigeants concernés qui se réunissent régulièrement sans trouver de solution à cette interminable guerre. « Comment, se demandent les metteuses en scène, embrasser cette histoire qui n'est pas tout à fait la nôtre en la transformant en récit ? ».

Nous avons vu en avril dernier, une sorte de préfiguration commune de *Memories of Sarajevo* et des *Ruines d'Athènes* dont nous parle Stéphanie Ruffier, à la Péniche La Pop à Paris. Très prometteuse, cette union de deux thèmes politiques, sous forme d'un cabaret avec quelques musiciens, avait quelque chose

de ludique, et laissait augurer le meilleur mais nous avons émis une réserve. En effet, avec une équipe plus importante, elles en préparaient les formes complètes mais autonomes pour le festival in d'Avignon. Nous précisons que si elles n'étaient pas trop longues, et si elles avaient la même force et le même humour, elles devraient faire un tabac.

Et malheureusement, ici, point de tabac, car aucune force, et pas de trace ou si peu d'humour, au rendez-vous! Certes le spectacle, bien fait, propre sur lui, a bien été organisé, et ces jeunes acteurs sympathiques ont tous une bonne diction, ce qui est quand même le minimum syndical. Mais pour le reste, quel ennui, quelle tristesse sur le plan théâtral, quelle platitude!

D'abord à cause d'une dramaturgie indigente; là où il aurait fallu le talent d'un bon scénariste et d'un bon dialoguiste, on ne trouve qu'un déroulé tiédasse et fastidieux du siège de Sarajevo, et des plus bavards, essentiellement sous forme de monologues ou de récits. Et, même quand on a suivi presque chaque jour, cette guerre interminable, on n'arrive mal ici à en comprendre le pourquoi : ici, trop vite mal expliqué mais aussi mal dramatisé. Et où les personnages principaux chefs de gouvernement ne sont que des silhouettes... assumées par des hommes ou des femmes, c'est selon.

Bref, un bon documentaire clair et précis aurait mieux fait l'affaire. On peut aussi se demander si en fait, ce n'était pas une fausse bonne idée que de porter à la scène un tel conflit aussi compliqué... En tout cas, il n'y a aucune progression dramatique, et régulièrement, s'affiche en vidéo, le nombre de jours que dure le siège, ce qui n'arrange pas les choses. D'autant que cet interminable récit dure plus de deux heures! On est sidéré par ce défaut de dramaturgie-qu'on avait déjà remarqué dans le premier opus de cette tétralogie *Berlin*, qui avait par ailleurs de réelles qualités (voir *Le Théâtre du blog*) mais auquel on pouvait remédier. Et pourtant ces jeunes metteuses en scène ont été élèves du Conservatoire national. Là, on ne comprend pas!

En fait, ce qui était réussi et charmant, sous forme de cabaret un peu plus d'une heure, devient d'une rare prétention, et assez foutraque en plus de quatre heures, en deux épisodes! Dommage! Notre amie Stéphanie Ruffier n'est pas non plus sortie bien joyeuse de la dernière partie...

Il y a pourtant une scène poignante, repérée aussi par un mien confrère, où les malheureux habitants de Sarajevo se réunissent dans les ruines d'un immeuble pour mettre en commun quelques portions alimentaires, et essayer de les faire cuire avec ce qui reste de morceaux de bois récupérés dans les appartements abandonnés.

Tout d'un coup, dans cet océan d'ennui, il se passe enfin quelques chose de théâtral, et on sent toute la détresse de ces hommes et femmes, crevant de faim, désespérés depuis plus de deux ans et qui, malgré tout, arrivent à survivre. Ils parlent vraiment entre eux, loin de cette sèche et fastidieuse litanie d'événements.

La fin avec la réunion au sommet des principaux dirigeants impliqués dans le conflit comporte aussi quelques beaux instants. Mais, sur plus de deux longues heures, le spectacle ne tient pas la route, et nous n'avons donc aucune raison de vous le conseiller.

Philippe du Vignal

Source : <http://theatredublog.unblog.fr/2017/07/12/memories-of-sarajevo-conception-et-mise-en-scene-de-julie-bertin-et-jade-herbulot>

Sur les ruines d'Athènes, mise en scène de Julie Bertin et Jade Herbulot

Festival d'Avignon

Sur les ruines d'Athènes, mise en scène de Julie Bertin et Jade Herbulot



Après un coup de projecteur audacieux sur Berlin, la clôture de ce cabaret sur l'Europe imaginé par ces jeunes metteuses en scène du Birgit Ensemble, s'annonçait prometteuse. Les petites formes vues à Paris à la Péniche Pop (voir *Le Théâtre du Blog*) laissaient présager un rythme enlevé et un discours politique incisif.

Las, à Avignon, *Memories of Sarajevo* a suscité quelques enthousiasmes mesurés, mais le dernier volet de cette tétralogie, consacré au naufrage financier de la Grèce, a bien déçu.

L'ouverture est pourtant dynamique, voire excitante. Nous sommes invités au grand jeu de télé-réalité Parthenon Story. Nous pouvons même déclarer notre patrimoine et devenir ainsi super-électeurs. Pour le grand gagnant plébiscité par le public, il gagnera l'effacement de sa dette. Le rêve ! (On apprend d'ailleurs sur grand écran que l'ensemble de la salle est endetté à hauteur de quatre millions d'euros).

Les candidats, à la dégaine de jeunes étudiants enthousiastes et candides, portent tous des noms mythologiques : Oreste, Cassandre, Iphigénie, avec nombreux clins d'œil à l'appui... Antigone voudrait financer l'opération des yeux de son père, Médée retrouver la garde de ses enfants, Ulysse rejoindre son petit village et investir dans un chalutier.

Le public, hilare, tape dans les mains et collabore à ce grand dispositif tapageur et laid que la télévision nous offre toujours avec un mauvais goût consommé. L'émission est juste un prétexte à faire de la réclame pour une huile d'olive, une banque et une chaîne de remise en forme grecs. Consommez, mais avec joie, s'il vous plaît ! Avec cynisme donc. Message clair ! Les deux présentateurs au sourire inamovible soutiennent le tout avec entrain.

Mais le jeu entre brutalement en collision avec la réalité politique la plus sordide. Au dessus du grand rideau doré où s'engouffrent les candidats, se trouvent nos représentants politiques. Il y a là le président

du Luxembourg, celui de la Grèce, Papandréou, et le couple franco-allemand, Sarko et Merkel, lui plein de tics, et elle, radieuse et toujours prête à lancer les privatisations que les autres préfèrent nommer avec pudeur «désengagement de l'Etat».

Dominique Strauss-Kahn et Christine Lagarde font aussi des apparitions. L'infantilisation de la Grèce est mise en valeur. C'est parfois un peu drôle mais souvent caricatural : « La crise grecque pour les nuls » a bien résumé une spectatrice. Scénographie très parlante: un temple corinthien en matière pauvre et clinquante indique avec clarté, une civilisation décadente et vulgaire. On pourrait s'accommoder de cette triste esthétique, mais le texte ne relève guère l'ensemble.

La belle idée de la confrontation de ces deux univers s'essouffle vite, et l'alternance : tractations politiques «historiques», et plateau de télévision ne convainc pas. Et on ne s'attache guère aux personnages. La vidéo fait écran, c'est sûr, mais le peu de matière biographique et l'absence de singularisation des personnages aussi. Et parfois, on s'ennuie franchement. Et les votes sur téléphone portable ne servent à rien : interactivité gadget.

Quant à Europe, la déesse qui fait des apparitions mystiques, elle semble plus carnavalesque que sacrée et, en coryphée, n'a rien de convaincant. Seule sa voix modifiée fait un peu illusion. Mais l'idée d'en faire la Passionaria de la révolte (elle s'immisce dans les rêves des candidats et sème l'insoumission), comme le final sont grotesques, et cela ne fonctionne pas. On nous sert, non d'un véritable ouzo pour trinquer ensemble autour de la grande idée de l'Europe, mais de l'eau à peine aromatisée, insipide !

Le réveil citoyen et la communion n'auront pas eu lieu. Dommage ! On sent que le désir de vivification politique est sincère et que ces jeunes comédiens auraient beaucoup à donner...

Stéphanie Ruffier

Source : <http://theatredublog.unblog.fr/2017/07/12/sur-les-ruines-dathenes-mise-en-scene-de-julie-bertin-et-jade-herbulot/>

Avignon 2017 : de Sarajevo à Athènes, l'Europe entre ombre et lumière



Si le diptyque avignonnais du Birgit Ensemble offre une plongée dans l'histoire – qui tient presque du documentaire –, le spectateur qui aura apprécié la mise en scène de “Memories of Sarajevo”, s'épuise à la vue de “Dans les ruines d'Athènes”, moins subtil.

Une nouvelle bande du théâtre s'intéresse à l'Europe et à son histoire récente, en essayant de démêler ce qui tient ou pas dans cette utopie née de l'après-guerre 1939-45, et ça fait plaisir. D'autant que l'énergie du tout récent [Birgit Ensemble](#) – comme celle des troisièmes années du Conservatoire national Supérieur d'art dramatique qui présente quatre spectacles dans cette 71e édition et irrigue de sa jeunesse les salles comme les lieux des habitués du Festival – semble vite en phase avec celle du public assemblé pour deux séances de 2h30 au Gymnase Paul-Giera. Pour preuve, ces intéressantes statistiques offertes au début de la deuxième partie, grâce à ceux qui auront bien voulu se connecter à leur application : sur 100 participants environ, la moyenne d'âge est de 34 ans. Un record dans le monde du théâtre !

D'emblée la troupe – d'ailleurs fondée en 2014 par les metteuses en scène [Julie Bertin et Jade Herbulot](#) avec leur promotion du Conservatoire de Paris – installe une esthétique directe qui met la salle dans sa poche. Et nous avec pour [Memories of Sarajevo](#) – la première partie du diptyque – au moins. Sur la partie haute de la scène, les dirigeants d'une Europe à douze défilent et entament l'hymne à la joie alors qu'ils viennent de signer le traité de Maastricht en 1992 et de créer la zone euro. Un mois plus tard pourtant, la guerre s'amorce à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine, sur fond de démantèlement de la Yougoslavie après la présidence de Josip Broz.



Telle une bande dessinée pédagogique

En contrebas, dans des boîtes au décor toujours changé, le spectacle fait vivre le quotidien hanté par les snipers et le manque de tout de 300 000 civils sarajeviens assiégés. Et d'habitants tenant à leur mixité culturelle surtout, dont la lutte avaient ému les intellectuels européens – alors que les institutions internationales, Europe et ONU, ne parvenaient pas à faire signer la paix dans une région chauffée à blanc par les nationalistes serbes, croates et bosniaques... Avant que les Américains (Clinton) ne s'en mêlent directement en 1995.

Les treize acteurs empoignent cette réalité historique avec simplicité mais sans simplification, comme dans une bande dessinée pédagogique bien faite. Ils mettent en lumière le décalage entre la diplomatie internationale qui bataille à la table et les leaders qui embrasent le terrain. La chronologie des faits est saisissante, au début : elle pointe la folie irresponsable d'un Radovan Karadžić, le chef nationaliste serbe de Bosnie qui balance son premier obus alors qu'un accord semble trouvé. On les voit tous à l'œuvre : Slobodan Milošević, le président serbe qui tient Karadžić sous sa coupe, le général Ratko Mladić, le président croate Franjo Tuđman, et Alija Izetbegović, le leader des nationalistes bosniaques. Milošević et Karadžić sont ici très sages en comparaison des souvenirs qu'ils nous restent. Mais leur logique, avec cet idéal de pureté et de revanche à prendre sur l'histoire (l'invasion ottomane du XIV^e siècle !) est flagrante. La même toujours à l'œuvre dans ce type de conflit identitaire...



Pas moins de cinq heures de spectacle

Sur ces décombres, plane l'ombre d'Europe – jeune fille enlevée par Zeus transformée en taureau et arrachée aux rives de la Phénicie. Elle est l'âme chantante de Sarajevo que l'on retrouve dans la deuxième partie, Dans les *Ruines d'Athènes*, qui se coltine une autre crise européenne plus proche de nous : la possible faillite de la Grèce depuis 2009 et sa « gestion » par l'Europe et par le Fonds Monétaire international. Même topologie : les grands de ce monde campés en haut (Merkel et Lagarde assez bien dessinées, Sarkozy un peu épargné à l'inverse de Hollande, et Tsipras en héros) en train de négocier leurs plans de sauvetage dans les sommets internationaux.

Avec le peuple qui se débat en contre-bas. Celui-ci est ici convié à un jeu de télé-réalité qui verrait le gagnant soulagé de sa dette personnelle. Les six candidats offrent un panel des conséquences concrètes de la situation économique grecque et des mesures de restrictions budgétaires sur la vie des gens. C'est parlant. Mais l'alchimie qui fonctionnait jusqu'au bout pour Sarajevo s'épuise dans Athènes. Le suivi dans le détail finit par épuiser l'attention du spectateur qui a encaissé à la fin, cinq heures de spectacle. D'autant que la nymphe Europe entre dans le jeu à pas lourds et de manière plus factice que dans Sarajevo... même si celle-ci orchestre un beau final.

Emmanuelle Bouchez

Source : <http://www.telerama.fr/scenes/avignon-2017-de-sarajevo-a-athenes-l-europe-entre-ombre-et-lumiere,160741.php>

Avignon: le Birgit ensemble s'égare entre Sarajevo et Athènes

Réunissant d'anciens élèves d'une promotion du Conservatoire de Paris, le Birgit ensemble est dirigé par deux metteuses en scène issues de la même promotion, Julie Bertin et Jade Herbulot. Elles achèvent à Avignon une tétralogie sur l'Europe. C'est compliqué, l'Europe.

Tout avait commencé par un spectacle de sortie de promotion du Conservatoire national supérieur d'Art dramatique de Paris. Deux des élèves, Julie Bertin et Jade Herbulot, avaient mis en scène une douzaine de leurs camarades dans *Berliner Mauer*, un spectacle ayant pour sujet le mur de Berlin, la frontière entre l'Est et l'Ouest. Il y avait du charme, de l'humour, on jouait avec les spectateurs en les disposant de part et d'autre du rideau de fer (lire [ici](#)). Le spectacle ayant plu, le bouche-à-oreille propulsa la compagnie née de ce spectacle, le [Birgit ensemble](#). Les deux metteuses en scène avaient ensuite créé un spectacle autour du passage de l'an 2000.

« Europe, mon amour »

Chemin faisant, elles ont imaginé que leurs premiers spectacles ouvraient la voie à une tétralogie intitulée *Europe, mon amour* dont les deux derniers volets sont créés cette année au Festival d'Avignon, l'un à la suite de l'autre.

Memories of Sarajevo (insupportable, cette manie des titres en anglais pour faire quoi ? Chic, mode, world ? Shit !) les ramène, comme *Berliner Mauer*, dans une période que ni Jade Herbulot et Julie Bertin, ni leurs acteurs (tous nés dans les années 90) ne connaissent directement. Ils l'approchent par les livres, les journaux, les films, les documentaires, la famille, les amis plus âgés, et un voyage sur place.

Les deux metteuses en scène et leurs acteurs se sont plongées avec passion et sérieux dans cette guerre en ex-Yougoslavie à deux heures d'avion de Paris. Et se sont arrêtées sur Sarajevo, ville au cœur de l'Europe depuis l'attentat qui déclencha la guerre de 1914. Une ville multi-ethnique, un carrefour de religions. Un bijou de la vieille Europe. Et les tourments, les stratégies qui allaient susciter l'éclatement de l'ex-Yougoslavie. Le long siège des forces serbes occupant les collines autour de la ville, leurs dévastateurs bombardements (à commencer par la destruction de la très vieille bibliothèque nationale) et les tirs de sniper abattant les gens dans la rue comme des animaux nuisibles, allaient blesser la ville mais non l'anéantir.

Le spectacle s'articule selon deux axes : en bas, Sarajevo juste avant et pendant le siège ; en haut, la table des négociations, celle des résolutions de paix multiples de l'ONU restées sans effet puis, des années plus tard, les accords de Dayton précédés de multiples réunions avec les dirigeants serbes, croates et bosniaques. Tout cela nous est restitué de façon chronologique, besogneusement. On est plus proche de la conférence d'un historien avec PowerPoint que d'un spectacle qui interrogerait l'histoire avec les moyens du théâtre. On reste dans un entre-deux stérile et problématique.

En bas, du côté des gens de Sarajevo, on s'en tient souvent aussi au discours, celui des témoignages, debout devant un micro. Si cela se veut pédagogique, ça l'est assurément mais théâtralement, c'est faible, sans attrait, sans surprise. Un instant, suite à une remise de nourriture par l'aide humanitaire une scène semble prendre corps, mais s'évanouit vite. Manque l'essentiel : une fable. Bizarrement, ces acteurs de métier ne se sont pas intéressés à ce qui se passait dans le domaine du théâtre pendant le siège de Sarajevo. Or il eut une vie très intense. Il y avait là peut-être une piste à explorer.

En résumé, *Memories of Sarajevo* est plus proche d'un documentaire que d'une pièce de théâtre, mais sans les documents qu'aurait réunis un documentaire d'Arte lors d'une soirée thématique sur Sarajevo. Ceux qui ignorent tout de cet épisode de l'histoire européenne au XX^e siècle en savent un peu à la sortie. Mais le plaisir théâtral et son lot de questionnements scéniques sont à la peine.

Le théâtre maillon faible

Après un entracte assez long, on retrouve le dispositif utilisé autrement pour *Dans les ruines d'Athènes*. En haut, les négociations de l'Europe avec le premier ministre grec (Papandréou puis Tsipras). En bas, en guise de fiction, un jeu télévisé, le « Parthenon Story » sur le modèle de « Loft Story » avec les mêmes jingles musicaux et animateurs insupportables. Six jeunes Grecs endettés ont été sélectionnés pour passer quelques semaines dans la maison choisie par la production, le vainqueur verra sa dette réduite à néant. Chacun des six est donc présenté avant de rentrer dans le sas, puis le public sera invité à voter sur son smartphone pour éliminer les maillons faibles. Aucune distanciation, aucune virgule ironique : on imite à la perfection un insupportable jeu télévisé. Mais au théâtre, il est impossible de changer de chaîne. La fable est là mais elle est pauvre et, prisonnière d'elle-même, tourne court.

En haut, fort heureusement, la distance ironique est là. Le théâtre reprend ses droits avec les acteurs qui tiennent les rôles des premiers ministres grecs, de Sarkozy, puis Hollande, du directeur puis de la directrice du FMI, et d'Angela Merkel parlant le français avec l'accent allemand. Comme l'actrice qui interprète le rôle de Merkel est excellente et inventive, c'est elle qui mène la danse des négociations. Un boute-en-train, cette cruelle Angela.

Le lien entre les deux spectacles : la déesse Europe, tout auréolée de sa mythologie. Elle s'insinue dans le jeu télévisé pour venir visiter nuitamment les six candidats et, entrant dans leurs rêves, les incite à la rébellion suite aux épreuves qu'ils doivent subir (pour avoir de la lumière dans la maison, ils doivent constamment pédaler sur une bicyclette, etc). On comprend que les deux metteuses en scène entendent établir un parallèle entre la cruauté du jeu télévisé et la cruauté des mesures imposées aux Grecs. Est-ce suffisant pour fonder un spectacle ? Probablement pas. Alors que fait Europe ? Elle chante.

***Memories of Sarajevo* à 17h, *Dans les ruines d'Athènes* à 20h30, Festival d'Avignon, Gymnase Paul Giéra les 11, 13, 14 et 15 juillet. Le diptyque sera présenté à la rentrée au Théâtre des Quartiers d'Ivry du 9 au 19 novembre puis au POC d'Alfortville, au Théâtre de Châtillon, à la scène nationale d'Aubusson, au grand T de Nantes et à la MC2 de Grenoble.**

Par jean-pierre thibaudat

Source : <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/100717/avignon-le-birgit-ensemble-s-egare-entre-sarajevo-et-athenes>

Le Birgit Ensemble, la souffrance d'un peuple, la souffrance de l'Europe

D'anciens élèves du conservatoire de Paris s'invitent dans la programmation du [festival In d'Avignon](#) pour la création de deux derniers volets d'une tétralogie commencée en 2013 sous le nom d'*Europe mon amour* avec le spectacle *Berliner mauer : vestiges* sur la chute du mur de Berlin suivi de *Pour un prélude* sur l'entrée dans le troisième millénaire. Cette année, la compagnie clôt son cycle avec *Memories of Sarajevo* (le 2^e, chronologiquement parlant) sur la guerre autour de l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine et *Dans les ruines d'Athènes* sur la crise financière grecque. Si les deux spectacles fonctionnent ensemble, il serait dommage de ne pas les traiter chacun individuellement, car bien que possédant certaines ressemblances, ils ont des particularités qui les rendent tous deux vraiment intéressants et excellents ! Tous deux sont présentés du 9 au 15 juillet à 17h pour [Memories of Sarajevo](#) et à 20h30 pour [Dans les ruines d'Athènes](#) au Gymnase Paul Giéra. Découvrez ici un article sur le projet et sa matérialisation dans les pièces avant de découvrir les critiques détaillées des spectacles.

Quel projet ?



© D.R.

Afin de bien vous expliquer le projet, nous ferons un article détaillant l'histoire de cette tétralogie avant de nous arrêter plus dans le détail sur chacune des pièces dans des articles séparés. Le Birgit ensemble est composé de jeunes nés à la fin des années 80, lorsque l'Union Européenne commençait à se construire. La communauté économique européenne se disait qu'il serait bien d'aller plus loin dans la symbiose afin de créer une réelle identité européenne qui permettrait à toutes les nations de se retrouver, d'échanger et d'avoir une position commune face aux grands enjeux mondiaux. Si sur le papier, l'idée peut paraître séduisante, tout n'a pas été rose pour l'Union Européenne qui ne compte plus les critiques qu'elle reçoit quotidiennement de la plupart de plusieurs états membres, sans parler de Brexit et de la naissance de mouvements anti-Europe. Ces jeunes ont grandi avec cette Europe et ont cherché à travers leurs spectacles à mieux la comprendre en analysant quatre moments majeurs de son histoire : La chute du Mur de Berlin et ce qu'il représentait, qui posera les premiers galons de « l'amitié franco-allemande » dont on

ne cesse de nous prôner l'importance, la guerre civile bosniaque qui sera le premier échec de l'UE et du Traité de Maastricht, le passage au tout numérique à partir des années 2000 et la crise financière, notamment avec le cas de la Grèce. Ces jeunes (dont je partage l'âge) ont été bercés par les idéaux européens à l'école, ont vécu, mais pas compris la chute du rideau de fer, ont vu les images des conflits sarajéviens sans pour autant comprendre très bien pourquoi il y avait la guerre, ont eu vent du fameux « Beug de l'an 2000 », ont découvert internet à l'adolescence et, une fois leur sens critique aiguisé, ont assisté impuissant à l'effondrement de la Grèce, et dans une moindre mesure de l'Espagne, du Portugal et de l'Irlande. Tous ces événements ont conditionné leur et notre vision de l'Europe. Si pour eux les premiers événements mentionnés leur ont été présentés comme la base du renouveau européen, pour ceux qui étaient en âge de le comprendre, ceci est apparu comme un réel bouleversement et pour les plus jeunes, nés dans les années 2000, la prise de conscience de ce que fut la chute du Mur se fait plus difficilement et on ne parle pas de la guerre pour l'indépendance de la Bosnie qui n'est que vaguement mentionnée dans les programmes d'Histoire, pourtant comme le montre *Memories of Sarajevo*, ils sont à la base de notre identification à l'Europe. À la joie liée à la chute du Mur a succédé le scepticisme devant l'impuissance du groupe des douze devant les conflits dans les Balkans, pays qui aujourd'hui sont tous membres de l'UE, probablement pour compenser l'échec européen de l'époque. Parce que justement, les plus jeunes n'ont aucune idée de ce qui s'est passé, je pense que ces spectacles devraient être montrés dans un maximum d'établissements scolaires afin de faire comprendre conscience à ces jeunes de ce qu'est l'Union Européenne dans toute sa complexité, avec ses rêves et ses désillusions, qu'ils comprennent enfin ce que veut dire l'expression « citoyen européen » qui parcourt les bancs de l'école et qui reste finalement une notion assez vague ou peu concrète.

Comment aborder ces thèmes ?

Si ces spectacles sont nés d'une importante recherche, ils n'ont pas qu'une valeur documentaire. Avec *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*, les metteuses en scène Julie Bertin et Jade Herbulot font preuve d'un cynisme et d'une ironie qui transcende l'aspect documentaire des spectacles. Les deux spectacles ont la même structure narrative, les scènes de réunions politiques alternent avec des scènes liées à la vie des peuples. Dans le cas de *Memories of Sarajevo*, on assiste à des scènes de vie qui montrent comment le peuple essayait de survivre avec le peu de moyens qu'ils avaient tandis que *Dans les ruines d'Athènes* imagine un nouveau show de télé-réalité « Parthénon Story » dans lequel les candidats peuvent effacer leur dette s'ils gagnent... encore faut-il que la production ait les moyens de le faire... Le format de la télé-réalité permet un cynisme et une posture très critique vis-à-vis des résultats de la politique d'austérité imposée par l'Union Européenne aux Grecs. À l'inverse dans *Memories of Sarajevo*, les spectateurs découvrent des moments de vie régulièrement ponctués de témoignages des personnages inspirés des rencontres faites par les metteuses en scène lors de leur voyage dans la capitale bosnienne.

Ces témoignages apparaissent comme des apartés sur la situation mise en avant pas la pièce, de fait qu'on ne tombe pas vraiment dans le pathos, on en apprend plus et on comprend mieux la complexité de la situation, mais on ne bascule pas dans le misérabilisme, les personnages restent dignes et vivent tout simplement du mieux qu'ils peuvent... ils tentent de s'en sortir sans rien demander à personne. Évidemment, ils déplorent la situation et en débattent nous laissant voir les pensées de ceux qui ont vécu le siège de Sarajevo, mais ils acceptent une situation contre laquelle ils ne peuvent rien, ils s'en accommodent tant bien que mal. *Dans les ruines d'Athènes*, point de témoignages, mais l'utilisation de personnages très typés aux situations personnelles très distinctes permet de montrer la diversité des classes de population qui souffrent de l'endettement et surtout les raisons qui les ont poussées à en arriver là. Leur désespoir est tel que certains sont prêts à tout accepter dans l'espoir de voir leur dette disparaître, mais le fait de ne pas voir leur véritable quotidien, sinon celui de la maison qu'ils habitent évitent de tomber dans le pathos comme cela serait le cas, si on suivait les difficultés quotidiennes des personnages

pour vivre. Le format de la télé-réalité favorise l'ironie et la prise de distance nécessaire à une profonde réflexion sur ce qui se passe.

Dans les deux cas, cette prise de conscience du spectateur est facilitée par les scènes politiques qui mettent en avant les politiciens magouillant, essayant de tirer la couverture à eux, méprisant le peuple car ne raisonnant qu'en termes de capitaux ou d'expansion territoriale. *Memories of Sarajevo* nous fait voir l'attitude des leaders de chaque groupe belligérant qui refusent de céder sur quoi que ce soit ou font des concessions dans l'attente d'un geste de la partie adverse. Chacun voulant dominer l'autre, la guerre identitaire fait rapidement place à la guerre d'égos. À l'inverse *Dans les ruines d'Athènes* met en lumière la façon dont l'UE a négocié les mesures de remboursements de la dette grecque et leur enrichissement au passage, tout en montrant des ministres grecs tentant de défendre les intérêts du peuple face aux mastodontes que sont l'Allemagne, la France et le FMI. Les politiciens sont présentés de manière très critique et traités avec beaucoup d'humour, évitant encore une fois de rendre ces pièces – assez longues tout de même – trop violentes ou trop plombantes.

On ressort de ces spectacles avec le sentiment d'avoir appris ou réappris certaines choses, d'avoir pris conscience de certaines choses concernant l'identité européenne et sa formation tout en ayant beaucoup ri. La force du Birgit Ensemble est de ne jamais basculer dans le trop pathétique ou le trop burlesque, on reste entre les deux, ce qui permet une véritable réflexion. Après avoir rapidement évoqué ces deux pièces et le projet de ce collectif, nous vous invitons à découvrir les critiques plus précises de chaque spectacle en cliquant sur les liens suivants : [Memories of Sarajevo](#) et [Dans les ruines d'Athènes](#).

Jérémy Engler

Source : <http://www.lenvoleeculturelle.fr/birgit-ensemble-souffrance-dun-peuple-souffrance-de-leurope/>

Bienvenue Dans les ruines d'Athènes, où désespoir rime avec cynisme

Du 9 au 15 juillet 2017, le [festival In d'Avignon](#) accueille une deuxième création du Birgit Ensemble, *Dans les ruines d'Athènes*, mis en scène par Julie Bertin et Jade Herbulot à 20h30 au Gymnase Paul Giéra. Quatrième et dernier volet de la tétralogie *Europe mon amour* dont les détails du projet sont à découvrir dans notre article : [Le Birgit Ensemble, la souffrance d'un peuple, la souffrance de l'Europe](#). Créé et joué en binôme avec [Memories of Sarajevo dont la critique est disponible sur notre site](#), elles ont en commun le personnage d'Europe qui traversait ponctuellement la première pièce alors que cette fois-ci, elle arbore un rôle bien plus important.

Il faut sauver le soldat Grèce !

Dans les ruines d'Athènes est construit autour de trois espaces scéniques bien distincts et dont la rencontre risque de faire des étincelles. Le décor possède deux étages, le rez-de-chaussée occupé par Hippolyte et Calypso, les animateurs du jeu de télé-réalité « Parthénon Story » qui commentent les images de la maison, dans laquelle sont les candidats, projetées en fond de scène. Le second espace est l'étage au-dessus du décor qui accueillent les hommes et femmes politiques qui essaient de gérer la crise scène et représente la maison dans laquelle séjourne les candidats de « Parthénon Story ».

Alors que la Grèce sombre dans la crise, l'Union Européenne, représentée sur scène par Nicolas Sarkozy (qui sera remplacé par François Hollande) joué par Pierre Duprat qui les incarne à la perfection, Jean-Claude Juncker, interprété par Lazare Herson Macarel, président de la Commission européenne, Angela Merkel, chancelière allemande, plus vraie que nature et hilarante grâce à la performance d'Anna Fournier, et le FMI, incarné par Dominique Strauss-Khan (remplacé par Christine Lagarde après l'affaire du Sofitel) – auquel donne vie Éléonore Arnaud avec brio – accorde une aide financière conséquente à la Grèce afin de « sauver la zone Euro » comme on l'a moult fois entendu ces dernières années. Si au départ, l'aide paraît généreuse, elle implique des mesures de restriction drastiques que le 1^{er} ministre grec de l'époque, Papandreou, aura dû mal à appliquer alors que la pression européenne est de plus en plus forte, ce qui entraînera une nouvelle cure d'austérité qui mènera à la démission de Papandreou remplacé par Papadimos qui appliquera rigoureusement les mesures européennes, mais sera rapidement remplacé par Tsipras dont le programme promettait de mettre fin aux restrictions budgétaires. Si au départ, il tente de se rebeller contre la toute-puissante UE, son combat est vain et il est économiquement soumis à ses créanciers et doit se résigner pour ne pas sortir de la zone Euro. Petit à petit, on se rend compte que malgré les « bonnes intentions » des bailleurs de fonds, eux ne poursuivent qu'un intérêt économique, car l'argent est devenu le nerf de la guerre. On ferait n'importe quoi pour de l'argent comme le prouve l'émission « Parthénon Story » !



© Christophe Reynaud de Lage

Dans cette émission aussi, il s'agit de sauver les candidats ! Six candidats vont passer plusieurs semaines dans une maison dans l'espoir de voir leur dette personnelle, s'élevant à plusieurs milliers d'euros, effacée. Se pose alors la question de ce que vous êtes prêt à faire pour de l'argent ? Qu'accepteriez-vous de subir pour de l'argent ? À cause des restrictions budgétaires de la production et la perte de certains sponsors, le séjour des candidats vire au cauchemar et on ne cesse de leur rappeler avec un cynisme malsain, mais terriblement drôle que s'ils n'acceptent pas les règles, ils peuvent dire au revoir au remboursement de leur dette... Piégé dans un cercle vicieux, ils n'ont aucune échappatoire et même le public censé pouvoir le sauver se voit déposséder de son pouvoir par la production...

Leur salut, ils ne le devront qu'au personnage d'Europe, enlevée par Zeus, sous la forme d'un taureau, qui fut déifiée et dont le mythe voudrait que les frontières de notre continent aient été délimitées par les zones de recherches de ses frères. Déjà présente dans *Memories of Sarajevo*, mais plutôt comme témoin de la dislocation du continent qui porte son nom, elle devient ici un personnage central qui sera fondamental dans le dénouement. Toutefois plusieurs de ces interventions, principalement chantées en grec (je crois), mais non traduites, paraissent un peu longues...

Parthénon Story ! Une idée brillante !

Raconter les conséquences de la crise grecque à travers une télé-réalité est une idée vraiment excellente, car elle permet de s'attacher au personnage qu'on découvre dans leur quotidien et leur rapport aux autres et pas seulement à travers leurs problèmes, même si derniers refont régulièrement surface. Les présentateurs joués par Kévin Garnichat et Morgane Nairaud sont tout simplement excellents et remplissent leur rôle d'amuseur avec une maestria digne d'un Nikos Aliagas ou d'un Benjamin Castaldi. En tant qu'animateur devant sauver les apparences, ils font tout minimiser les problèmes des candidats dans la maison et leur rappelle leur condition d'endetté et ce qu'ils risquent en abandonnant le jeu. Leur attitude est souvent cruelle, mais c'est pour le bien de l'émission... Si la parodie mène évidemment à la critique, la télé-réalité permet de faire une chose qui tient beaucoup à cœur du Birgit Ensemble, l'interaction avec le public. En effet, dans *Berliner mauer : Vestiges*, le public était de chaque côté de la scène et devenait allemand de l'Est et allemand de l'Ouest, ne pouvant voir clairement ce qu'il se passe de l'autre côté de la scène pour que le public soit mis dans les mêmes conditions que des Allemands à l'époque du mur. Dans *Memories of Sarajevo*, les spectateurs, par des cartes de couleurs qui leur sont

remises au début du spectacle se retrouvent soit Bosnien, soit Serbe-bosnien, soit Croate-serbe pour représenter la multiethnicité de la Bosnie-Herzégovine. Dans *Dans les ruines d'Athènes*, le public peut se connecter à une plateforme pour voter pour sauver son candidat ou désigner des nominés. Ainsi, on se sent investi et impliqué dans l'histoire. Sans être complètement participatif, le spectacle nous donne l'illusion d'être décideurs... et crée une ambiance légère pour aborder un thème particulièrement grave et sérieux !

Une pièce grecque



© D.R.

Reprenant la structure narrative des pièces antiques, avec la présence d'un chœur, dont le coryphée est Europe, qui intervient entre les trois épisodes de la pièce. Les épisodes composant les différentes parties de l'intrigue. L'affiliation à la tragédie antique grecque ne s'arrête pas à la structure de la pièce. Comme vous l'avez déjà sûrement constaté avec le prénom des animateurs, les candidats ont des noms de héros et d'héroïnes antiques ainsi que certains attributs propres à l'origine de leur nom. Oreste dont la mission confiée par Europe sera de tuer « *le sein qui lui a donné la vie* », or on sait qu'Oreste a tué sa mère Clytemnestre, Ulysse est maître d'équipage sur un navire marchand et n'est pas rentré chez lui où l'attend sa femme et son fils, depuis 7 ans ; Antigone vit avec un père aveugle et rêve des tombes de ses deux frères, Iphigénie est en procès avec son père qui l'a chassé de chez elle, or on se souvient qu'Agamemnon n'avait pas hésité à sacrifier Iphigénie, sa propre fille, pour s'attirer les grâces du vent. Médée s'est vue retirer la garde de ses deux enfants et prône une médecine par les plantes et enfin Cassandre qui s'occupe de son père malade, fait une thèse sur Homère qui lui a donné vie, et sera celle qui prophétisera la fin de la télé-réalité (prédiction qui sera incomprise et non crue). Les hellénistes souriront de ces références, quant aux autres, rassurez-vous, à l'entrée de la salle, vous pouvez lire un petit rappel des mythes. Les parallèles sont particulièrement ingénieux et fort à propos.

La pièce se termine sur l'intervention du chœur et donc d'Europe qui rassemble tous les personnages sous une même bannière pour nous livrer une fin étonnante et pleine d'espoir.

Dans les ruines d'Athènes est un spectacle vraiment intelligent, drôle, cynique, satirique, mais surtout profondément humain !

Jérémy Engler

Source : <http://www.lenvoleeculturelle.fr/bienvenue-ruines-dathenes-desespoir-rime-cynisme/>

Situation de crise dans les ruines d'Athènes



Beau pari que de proposer deux spectacles du jeune collectif Birgit Ensemble dans la programmation du Festival d'Avignon. Olivier Py montre clairement qu'il fait le pari de la jeunesse et de l'audace puisque cette équipe prometteuse est certes déjà forte du beau succès de Berliner Mauer, mais en reste encore à ses débuts. Ici, *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* permettent de clore la tétralogie européenne du Birgit Ensemble commencée avec *Berliner Mauer* et *Pour un prélude*. L'ambition est importante, et l'ensemble documenté, seulement, le deuxième volet – *Dans la ruine d'Athènes* – déçoit plus qu'autre chose.

On entre avec une certaine excitation à l'intérieur du Gymnase Paul Giéra. Il est 20h30, on nous demande de garder nos téléphones portables allumés. On va apparemment participer à un jeu après avoir rempli un formulaire où l'on détaille notre profil. Alors commence *Parthenon Story*, Remix évident d'un loft story avec des grecs fauchés et endettés comme autant de variations contemporaines des personnages mythiques – on retrouve par exemple Médée, mère célibataire de deux enfants s'intéressant à l'herboristerie en amateur. En parallèle, des parodies de réunions avec les dirigeants européens et grecs afin de discuter des possibilités de résolution de la crise qui sévit alors chez les hellènes – parodies certes très documentées, mais parodies tout de même.

Si l'humour est l'une des marques de fabriques du spectacle, il finit par enliser largement le propos déjà desservi par un parti pris dramaturgique qui s'épuise rapidement. La politisation du propos, si elle n'est pas inutile, reste tout de même relative : à quel public s'adresse-t-on en disant cela dans une salle de théâtre, n'est-ce pas un peu banal que d'aller encourager la révolte des peuples contre leurs dirigeants en présence d'individus largement favorisés culturellement et économiquement (le revenu moyen de notre salle tournait tout de même autour de 4000 euros par mois selon les graphiques proposés par le Birgit) ? En sus de cela, la division de la pièce en forme de tragédie ponctuée par des stasimons nous mène à rencontrer Europe, semble-t-il supposée amener une dimension mystique mais dont la profération lourde et académique faisant penser à un spectacle de sortie d'école supérieure finit par agacer, l'ensemble du propos perdant également de sa force en voulant jouer sur plusieurs tableaux. Le tout s'achève dans une ambiance de césarisme théâtral où l'on amène le public entier à se lever afin de trinquer avec Europe contre nos dirigeants oppresseurs, invitant le public à se lever et donc naturellement à rester debout pour les applaudissements. L'effet n'est sans doute pas volontaire, mais il reste malgré tout une drôle d'amertume de s'être levé pour un spectacle que l'on n'a pas forcément apprécié. Sans doute le Birgit Ensemble aura-t-il manqué de temps ; au vu du grand talent du collectif et de ses metteuses en scènes, on peut parier que l'on peut attendre le prochain tranquillement. D'ici-là, on patiente.

Bertrand Brie

Source : <https://artichaut-magazine.fr/dans-les-ruines-d-athenes/>

FESTIVAL D'AVIGNON : L'EUROPE QUI S'ESOUFFLE DU BIRGIT ENSEMBLE... COMME LE PUBLIC



71e Festival d'Avignon : Birgit Ensemble – Memories of Sarajevo à 17h / Dans les ruines d'Athènes à 20h30 – Gymnase Paul Géra les 11, 13, 14 et 15 juillet.

Une Europe qui s'essouffle, comme le public durant ces deux volets.

Le très attendu Birgit Ensemble, composé par Jade Herbulot et Julie Bertin, propose un réveil des mémoires collectives et individuelles dans une tétralogie intitulée « Europe, mon amour ». Deux volets ont déjà vu le jour: « Berliner Mauser: vestiges » et « Pour un prélude ». Invitées au Festival d'Avignon pour la première fois, elles présentent : « Memories of Sarajevo » et « Dans les ruines d'Athènes ».

Un parcours fulgurant : leur premier volet autour de la chute du mur de Berlin « Berliner Mauser: vestiges » est écrit pendant leur dernière année au conservatoire. La pièce ayant connu un vif succès, elles décident de poursuivre l'aventure européenne et remonte dans leurs recherches jusqu'en 1945.

« Memories of Sarajevo »

Une salle comble attend le plateau des Birgit Ensemble, ce 9 juillet à 17h. Les comédiens entrent sur une scène érigée à 2m50, en métaphore à une classe dirigeante. Le traité de Maastricht est signé, les douze signataires de cette nouvelle Europe se félicitent et se promettent un bel avenir, sur fond d'« Hymne à la joie » revisité pour l'occasion. Mais ce traité de Maastricht fut vite entaché par le Siège de Sarajevo et le début d'une guerre civile.

« *Dans les ruines d'Athènes* »

Un facteur temps (2h20 chacun) et une scénographie identique. Le public retrouve ici aussi une scène surélevée où se rejoignent Papandréou, Merkel, Sarkozy puis Hollande ou encore DSK puis Lagarde etc. Il y est question de la dette grecque... En bas, un « Parthénon story » enferme et visionne six candidats dont le vainqueur du jeu se verra acquitté de sa dette. Le public vote via une plateforme interactive et rit tant la caricature des présentateurs et des candidats est là, cynique.

Dans ces deux volets, la partie politique est très bien expliquée. Ceux qui n'ont pas tout compris au siège de Sarajevo en ressortiront éclairés. Quant à la dette grecque, toujours d'actualité, elle présente moins d'intérêt sauf pour l'ironie des comédiens et le jeu magnifique d'une Angela Merkel pétillante, forcément ! Les scènes entrecoupées par « le peuple » dans les deux volets s'essoufflent vite. Dans le premier, il ne nous apprend rien sur les conditions de vie d'un pays en guerre et dans le deuxième car le public peut vite se sentir pris en otage d'un jeu de télé réalité qui devient peu à peu irritant.

Domage, car le fond y est : écriture, scénographie, jeu d'acteur, humour, satire, points de vue multiples et donc intéressants. Le tout aurait pu tenir dans un format plus court pour éviter l'évanouissement de certains tableaux.

Audrey Scotto

Source : <https://inferno-magazine.com/2017/07/13/festival-davignon-leurope-qui-sessouffle-du-birgit-ensemble-comme-le-public/>

« Dans les ruines d'Athènes » : la satire inaboutie du Birgit Ensemble



On attendait beaucoup – peut-être trop – de la présence du Birgit Ensemble [au Festival d'Avignon](#). Dans la lignée de *Berliner Mauer : Vestiges*, première partie de leur tétralogie européenne créée en 2013 [et découverte en 2015](#), Julie Bertin et Jade Herbulot sont venues y présenter leurs deux derniers épisodes, *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*. Le temps et l'expérience aidant, on pouvait espérer que les deux jeunes metteuses en scène seraient parvenues à gommer les imperfections détectées dans le premier opus. Las, si leurs intentions se sont musclées, si leurs idées se sont densifiées, l'exécution laisse quant à elle encore un peu à désirer.

Pourtant, face à une Union européenne toujours plus exsangue et sclérosée, la veine du théâtre politique dans laquelle elles s'inscrivent est on ne peut plus salutaire. Avec *Dans les ruines d'Athènes*, le duo opte pour le registre de la satire, sociétale et politique. Six jeunes grecs répondant chacun au nom d'un personnage mythologique acceptent de participer à une émission, Parthénon Story, qui a tous les codes du show de télé-réalité. Le but ? Un effacement de la dette personnelle du gagnant qui se chiffre souvent à plusieurs dizaines de milliers d'euros. Parallèlement, une rétrospective des négociations entre le gouvernement grec et les représentants de la Troïka se déroule, du premier plan de « sauvetage » organisé par les instances supra-nationales à l'acceptation par Alexis Tsipras des mesures économiques drastiques imposées par les membres de l'Union européenne, Allemagne et France en tête. Bientôt, les deux situations se rejoignent : alors que les habitants de la maison font face aux mesures de restrictions – eau, électricité, nourriture – mises en place par la production, le gouvernement grec se voit progressivement humilié, car soumis aux consignes financières aveugles et délirantes de ses créanciers.

Fourmillement d'idées

Si les procédés scéniques et scénographiques sont séduisants et innovants, et même formellement réussis durant les premières minutes, ils apparaissent progressivement bien trop systématiques pour ne pas être lassants. Surtout, le fourmillement d'idées du Birgit Ensemble, dont la participation numérique du public est le symbole le plus original, ne parvient pas à être fécond tant il se révèle inabouti. Le principe du show de télé-réalité se délite à mesure que la pièce avance, les phases de négociations deviennent trop factuelles pour être pleinement intéressantes, et l'épilogue du spectacle, où la déesse Europe a pris le pouvoir, est en complet décalage avec le réalisme qui prévalait antérieurement. Dès lors, le registre satirique perd de son efficacité en se fourvoyant dans une multitude de chemins qui égarent davantage qu'ils ne conduisent à bon port.

Malgré tout, la direction d'acteurs est nettement plus maîtrisée que dans *Memories of Sarajevo* et les jeunes comédiens tiennent fermement la barre de leurs rôles respectifs, des présentateurs TV cruels à Angela Merkel, en passant par Jean-Claude Juncker, Nicolas Sarkozy, Dominique Strauss-Kahn ou encore Christine Lagarde. Souvent amusantes, même si elles semblent parfois un peu téléphonées, leurs interprétations recèlent ce côté grinçant que la dramaturgie, elle, n'a pas su conserver. Alors, si les dirigeants, nos dirigeants, notamment européens, en prennent pour leur grade tout au long du spectacle, la conclusion, un brin naïve, où le peuple l'aurait finalement emporté, semble bien utopique. Au grand dam de la population grecque.

Dans les ruines d'Athènes* de et par Le Birgit Ensemble au Gymnase Paul Giéra (Avignon) jusqu'au 15 juillet, puis du 9 au 19 novembre au Théâtre des Quartiers d'Ivry, le 25 novembre au POC (Alfortville), le 2 décembre au Théâtre de Châtillon, le 12 décembre à la Scène nationale d'Aubusson, du 16 au 18 février 2018 au Grand T (Nantes) et les 3 et 4 mars à la MC2 de Grenoble. Durée : 2h25. *

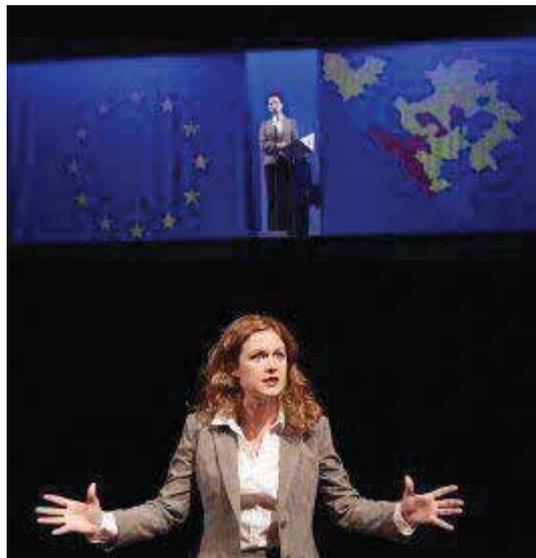
Vincent Bouquet

Source : <https://duthatrepargrostemps.wordpress.com/>

Regards croisés sur « Memories of Sarajevo » du Birgit Ensemble.

On s'attendait à du grand spectacle, engagé et innovant, en écoutant Julie Bertin et Jade Herbulot, du Birgit Ensemble, parler de leur projet. Nous avons manqué les deux premiers épisodes de la tétralogie mais gâgions que *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* seraient à la hauteur de nos attentes... Il n'en fut pas tout à fait ainsi...

Regards croisés



L'avis de Lucile, déçue et agacée

L'éclatement de l'ex-Yougoslavie dans les années 90 est un conflit très récent, et pourtant assez mal maîtrisé par beaucoup d'entre nous. J'avais pour ma part une dizaine d'années à l'époque. La guerre civile qui opposa les différents peuples de la République fédérale fit 100 000 victimes et 2 millions de déplacés et réfugiés. Le conflit fit rage plusieurs années, sans que l'ONU ne parvienne à mener à bien les accords de paix. Le sujet est politique, brûlant, éprouvant, surtout au vu du contexte international actuel.

Alors on attendait beaucoup.

Mais non. Les 2h25 de spectacle m'ont paru interminables !

Il ne fait aucun doute que les deux metteuses en scène se sont parfaitement documentées sur le sujet, le spectacle est très didactique : nous avons l'impression d'assister à une leçon d'Histoire sur le conflit en ex-Yougoslavie. Mais cela ne va pas au-delà. **Comment envisager qu'un spectacle qui parle d'un tel conflit, de massacres de civils, d'épurations ethniques, ne puisse nous émouvoir un seul instant ?** La scène figurant un massacre à Sarajevo, avec les comédiens qui tombent encore et encore, est totalement dénuée d'émotion. Les spectateurs sont nombreux à regarder leur montre.

Artistiquement, il ne se passe pas grand-chose non plus. La scénographie est assez pauvre ; quelques images vidéos pas exploitées, espace mal maîtrisé, décors de carton pâte. Rien de bien exaltant ou de particulièrement esthétique.

On a le sentiment aussi que le Birgit Ensemble explore beaucoup (trop) de pistes sans les mener à terme. L'idée de faire participer le spectateur, qui doit brandir des fiches de salle de couleurs différentes pour

symboliser les différents peuples de l'ex-Yougoslavie n'était pas inintéressante, mais elle s'achève brusquement, sans avoir de répercussions par la suite. C'est dommage.

La pièce fait des allers-retours entre la vie quotidienne des civils et la table des négociations. Mais il y a aussi les intermèdes, les fameux intermèdes d'Europe, la déesse, qui grimée en personnage mystique part dans des envolées lyriques risibles, à la limite du supportable (le personnage est de nouveau présent dans *Dans les Ruines d'Athènes*, au secours!). On a parfois envie de rire tellement c'est raté. Mais pourquoi ? A trop vouloir en faire...

A ceux qui pourraient objecter qu'il s'agit de théâtre documentaire : certes, mais est-ce que cette petite leçon vaut mieux que la lecture d'une page de manuel ? Pas sûr ! Quitte à mettre de la vidéo (quelques images de temps en temps) pourquoi ne pas exploiter des images d'archives ? Des témoignages ? Et alors pourquoi ces passages où Europe éructe ? Le théâtre documentaire doit-il forcément être froid ?

On regrette plus que tout que les souffrances des peuples soient réduites à peau de chagrin... On évoque les pénuries en passant finalement presque sous silence les purifications ethniques, les viols et les massacres barbares. Du théâtre pas si engagé, au final !

Le Birgit Ensemble est à suivre, sans conteste, mais devra travailler davantage la forme et l'émotion pour toucher les spectateurs.

L'avis de Maxime, mitigé

J'ai pour ma part été emporté par *Memories of Sarajevo*. A travers une approche documentaire, le Birgit Ensemble met en scène les négociations politiques entre les différents chefs d'état, et la vie d'une poignée d'habitants de Sarajevo qui tentent de survivre alors que leur ville est assiégée.

Bien que l'ensemble soit didactique et peut parfois être assimilé à un cours d'histoire, la pièce donne à voir les luttes de pouvoir entre les chefs d'État croate, serbe et bosniaque, ainsi que les tentatives diplomatiques de l'Union Européenne et de l'ONU pour mettre fin au conflit. Le processus politique qui a mené à ce conflit de plus de trois ans est très bien détaillé. J'ai eu l'impression en tant que spectateur d'être le témoin de négociations à huis clos qui n'ont jamais été rendues publiques. Toutes ces réunions politiques reconstituées mettent en lumière la lenteur des processus politiques et l'aveuglement de leurs responsables face aux massacres que subissait dans le même temps le peuple yougoslave.

La pièce nous montre en parallèle la vie des habitants de Sarajevo durant le conflit, la pénurie de nourriture et la peur d'être à tout moment abattu par un sniper ou par un tir d'obus. Il y a une alternance de scènes de vie, comme lorsque les habitants font la fête dans une cave pendant la nuit, et de témoignages face public où les personnages nous racontent leurs souffrances et leurs peurs.

Même si j'ai été très intéressé par la richesse documentaire du spectacle, je pense qu'il aurait mérité une mise en scène et une scénographie beaucoup plus abouties. En effet, la scénographie est très sommaire, ce qui surprend pour une production de cette ampleur. La mise en scène des moments de vie et des témoignages manque également de profondeur pour susciter l'émotion. Un sujet si riche aurait mérité plus d'inventivité au niveau de la forme afin de dépasser le documentaire et en faire une vraie réussite théâtrale.

Lucile Joyeux et Maxime Pauwels

Source : <http://lesespaceslibres.fr/theatre/memories-of-sarajevo-birgit-ensemble-regards-croises/>

Memories of Sarajevo, la souffrance d'un peuple

Au Gymnase Paul Giéra, du 9 au 15 juillet 2017, le [festival In d'Avignon](#) accueille les deux dernières créations du Birgit Ensemble, s'il est possible de voir les deux spectacles à la suite, chacun d'entre eux est indépendant et s'entend sans son pendant, ce qui explique pourquoi nous accordons un article à chacun d'entre eux. N'hésitez pas à cliquer sur le lien de la critique liée au spectacle *Dans les ruines d'Athènes* afin de découvrir une autre pièce sur le projet global de ces anciens élèves du conservatoire de Paris intitulé *Europe mon amour* – Projet que nous vous détaillons dans cet article : [Le Birgit Ensemble, la souffrance d'un peuple, la souffrance de l'Europe](#). *Memories of Sarajevo*, jouée à 17h et mis en scène par Julie Bertin et Jade Herbulot, fait donc partie d'une tétralogie comprenant *Berliner Mauer : Vestiges*, *Pour un prélude* et *Dans les ruines d'Athènes*, elle est chronologiquement la deuxième pièce de l'œuvre globale, mais est la troisième à être montée et aborde les conflits bosniens au milieu des années 90.

Le conflit au jour le jour



© Christophe Raynaud de Lage

Memories of Sarajevo est construit comme un journal de bord qui raconte le déroulé de la guerre tantôt du point de vue des politiciens, tantôt du point de vue du peuple en souffrance. À chaque intervention politique est associée sa date, ce qui nous permet de situer chronologiquement chaque événement et de mieux cerner la complexité de la situation. Ce qui fait l'intérêt de ce spectacle, c'est qu'il ne se contente pas seulement de raconter la guerre, il nous la fait vivre, nous la fait ressentir sans abuser de scènes-chocs. L'objectif n'étant pas de choquer, mais d'interroger, de questionner une situation afin de permettre au spectateur de réfléchir sur les causes et conséquences de cette guerre civile qui a animé l'Europe entre 1992 et 1995 et vu l'échec de la politique internationale commune de l'Union Européenne.

Pourtant les douze pays membres de l'UE étaient prévenus... En effet, le spectacle s'ouvre sur la signature du Traité de Maastricht en mars 1992, mais la fête est gâchée par l'intervention d'un revenant : l'archiduc François Ferdinand d'Autriche, dont l'assassinat à Sarajevo est le déclencheur de la Première Guerre Mondiale. De manière assez burlesque, ce dernier met en garde les pays européens contre l'interventionnisme dans les Balkans, car il s'agit d'une culture qu'ils ne connaissent pas. Avec cet avertissement, on sent qu'on va être confronté à une véritable tragédie. Chaque fois que l'UE essaiera de négocier un traité de paix, les affrontements repartiront de plus belle et il faudra l'intervention de l'ONU et des États-Unis pour réussir à créer les conditions de la paix.

À chaque intervention des personnages politiques que sont Slobodan Milosevic, président de la Serbie, Franjo Tudjman, président de la Croatie, Ajila Itzebegović, président de la Bosnie-Herzégovine et Radovan Karadžić, fondateur du Parti Démocrate serbe avant de devenir le président de la République

serbe de Bosnie, la date de l'événement est annoncée et est suivie de scènes de la vie populaire qui témoignent des difficultés de la population à la suite de chaque prise de décision politique.

« *On peut tout sacrifier à une nation, sauf la nation elle-même* » David Owen, négociateur du traité de Dayton.

Une satire du politique

Les dirigeants européens, du fait de leur impuissance sont particulièrement moqués et tournés en ridicule devant leur attitude naïve et leur vision archaïque et inadaptée à la réalité bosnienne et serbe. Il faut l'intervention des États-Unis et de l'ONU pour régler une crise européenne, signe de la faiblesse des institutions européennes et ce n'est pas la venue ou le discours de François Mitterrand qui y changeront quoi que ce soit. La naïveté ridicule de l'UE s'exprime à travers la demande de référendum pour reconnaître ou non l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine. Il se trouve qu'à cette époque, 32% de la population est serbe et contre l'indépendance, alors que 68% de la population est bosnienne et favorable à l'indépendance. Le résultat est sans appel : 68% de votants pour un résultat de 99% de oui... Comme cela était prévisible, le référendum n'est pas reconnu par les Serbes dont le « non » ne pouvait évidemment pas remporter la partie comme cela était prévisible. Or c'est ce référendum qui engendrera les premiers massacres... Ce fait montre le peu de vision que possède l'Union Européenne pour aborder une réelle solution au conflit...



© Christophe Raynaud de Lage

Mais l'UE n'est pas la seule à être sous les feux de la rampe. Les dirigeants des pays belliqueux sont également montrés du doigt. À l'exception de Radovan Karadžić qui est celui qui croit le plus en l'utilité de son conflit et dont les raisons sont vraiment idéologiques avant d'être politiques, tous les autres sortent victorieux de cette crise. En assumant son statut de leader politique contre l'indépendance et représentant des Serbes de Bosnie, Karadžić va jusqu'au bout de son combat même si ses méthodes particulièrement sanglantes ne peuvent pas être approuvées. Cet idéaliste dangereux est régulièrement rabaisé par Slobodan Milosevic, qui tantôt le soutient, le désavoue, le soutient de nouveau, le désavoue encore... Il sera le « sacrifié » de ce conflit afin d'apaiser les tensions. Itzibegović est relativement épargné, car il tente de protéger son pays avant tout, pourtant, à aucun moment, il n'apparaît pas comme un dirigeant crédible ou capable de redresser son pays. Tudjman lui est montré comme le plus versatile de tous, capable de changer de camp aussi vite que de chemises et cherchant avant tout à préserver ses intérêts au détriment de la nation. Le même constat peut se dresser avec Milosevic, machiavélique, intransigent dans les négociations qui ne cherche qu'à asseoir son autorité et étendre sa sphère d'influence et de pouvoir, c'est pourquoi il n'hésitera pas à trahir Karadžić lorsqu'il s'agira de sauver sa tête.

« *Il y a eu la roulette russe, maintenant il y a la roulette de Sarajevo.* »

Un peuple qui subit et souffre

Le témoignage de deux Casques bleus représente une parfaite transition entre le politique et sa naïveté et la souffrance du peuple. En effet, ces deux derniers, l'un novice et volontaire, l'autre militaire chevronné, expliquent qu'ils n'ont aucun pouvoir ici et ne peuvent qu'être témoins des atrocités commises, mais rarement intervenir, on comprend leur frustration et la déception qu'ils suscitent chez les victimes du siège de Sarajevo qui espéraient tant des troupes de l'OTAN...

Hormis ce passage sur les Casques *Bleux*, ces scènes politiques s'alternent donc avec les scènes de vie quotidienne qui montrent les difficultés de se loger ou de se nourrir dans un monde en ruines. Les metteuses en scène sont revenues bouleversées de leur visite à Sarajevo où elles ont pu se rendre compte de l'état de dévastation dans lequel se trouvait encore le pays dans certaines zones ainsi que de la géographie des lieux qui, étant entouré de collines, favorisait grandement le travail des snipers serbes pour tuer les Bosniaques. On nous explique donc comment s'organisait l'aide alimentaire, comment les habitants essaient de survivre dans ces conditions, notamment en faisant la fête comme si c'était la dernière fois... Enfin, chaque jour pourrait être le dernier, l'objectif pour cette population est de tenter de vivre en sachant que leur destin ne leur appartient plus et qu'il est aux mains d'une loterie décidée par le passage dans la lunette d'un sniper... Expérience que l'ont ressent puisqu'à ce moment-là du spectacle, nous sommes placés dans la mire d'un sniper, nos visages étant projetés sur scène... Ce peuple n'est pas montré de manière pathétique, mais plutôt comme voulant vivre à tout prix sa vie. Les Sarajéviens ont juste envie de vivre et dans cette optique, un groupe de jeunes qu'on suit se posera régulièrement des questions sur l'engagement militaire, voire identitaire, de leurs contemporains.

L'espace scénique présente un promontoire au-dessus du décor à même le plateau qui sert essentiellement de cadre aux interventions du peuple alors que les politiciens négocient à l'étage, signe de leur supériorité, voire de leur mépris envers le peuple.

Les comédiens sont tous excellents et notamment les filles qui jouent des rôles d'homme politique, car elles incarnent vraiment très bien ces personnages à poigne particulièrement complexe.

Mémories of Sarajevo peut se traduire par « Mémoires de Sarajevo » et s'entendre selon deux sens : « la mémoire de Sarajevo », le spectacle devenant alors un hommage au conflit bosnien. Ou alors « Mémoires de Sarajevo », qui prendrait plutôt le sens de récit détaillé du conflit. Ici, les jeunes comédiens du Conservatoire de Paris illuminent la scène dans un spectacle qui mêle parfaitement le devoir de mémoire, le témoignage et le divertissement, car oui on rit également très volontiers dans cette pièce...

Jérémy Engler

Source : <http://www.lenvoleeculturelle.fr/memories-of-sarajevo-souffrance-dun-peuple/>

Les « Memories of Sarajevo » trop scolaires du Birgit Ensemble



« Memories of Sarajevo » / Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage.

On attendait beaucoup – peut-être trop – de la présence du Birgit Ensemble [au Festival d'Avignon](#). Dans la lignée de *Berliner Mauer : Vestiges*, première partie de leur tétralogie européenne créée en 2013 [et découverte en 2015](#), Julie Bertin et Jade Herbulot sont venues y présenter leurs deux derniers épisodes, *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes*. Le temps et l'expérience aidant, on pouvait espérer que les deux jeunes metteuses en scène auraient réussi à gommer les imperfections détectées dans le premier opus. Las, si leurs intentions se sont musclées, si leurs idées se sont densifiées, l'exécution laisse quant à elle encore un peu à désirer.

Pourtant, face à une Union européenne toujours plus exsangue et sclérosée, la veine du théâtre politique dans laquelle elles s'inscrivent est on ne peut plus salutaire. Dans *Memories of Sarajevo*, le duo revient sur le conflit sanglant qui a secoué les Balkans au début des années 1990. Nourri par des recherches documentaires, mais aussi par des entretiens menés avec des spécialistes du sujet ou des habitants de la région, le spectacle se reflète dans les deux facettes d'un même miroir : d'un côté, les tractations politico-diplomatiques entre les belligérants serbes, croates et bosniaques, sous l'égide d'organisations supranationales – ONU, UE – totalement impuissantes ; de l'autre, le quotidien des habitants de Sarajevo, attachés à leur multiculturalisme, farouchement opposés aux revendications nationalistes de leurs dirigeants, mais embarqués, malgré eux, dans une guerre forcément meurtrière dont ils ne voulaient pas.

Didactique et anecdotique

En résistant soigneusement à la tentation du théâtre documentaire, comme peut, à l'inverse, le pratiquer Milo Rau, Le Birgit Ensemble se prive de précieuses archives – exceptées quelques extraits radiophoniques – qui auraient pu densifier leur propos. Elles optent à la place pour une forme purement théâtrale où les habitants de Sarajevo, comme les dirigeants qui les surplombent, sont interprétés par une troupe de quatorze comédiens. Par un procédé dramaturgique trop systématique, les scènes de vie quotidienne se trouvent entrecoupées de séances de tractations en petits ou grands comités – à moins que ce ne soit l'inverse -, où se croisent, pêle-mêle, Slobodan Milosević, Bill Clinton ou encore quelques observateurs de l'UE et de l'ONU dont l'Histoire n'a pas cru bon de retenir les noms, du fait, sans doute, de leur incapacité, voire de leur inaction coupable.

Problème : si la volonté éminemment pédagogique des deux metteuses en scène est louable, la partie macrohistorique sombre dans le didactique, quand les évènements microhistoriques relèvent, toujours, de l'anecdotique. Dès lors, difficile, malgré quelques bonnes idées scéniques, d'émouvoir et de toucher un public qui croit parfois devoir faire face à un simple manuel d'Histoire. Reste, alors, les comédiens qui, avec la fougue de leur jeunesse et l'énergie de troupe, se donnent corps et âme – avec plus ou moins de réussite – à leurs différents rôles. Mais, malgré cela, Le Birgit Ensemble peine à convaincre. Un constat d'autant plus regrettable qu'elles avaient, avec un tel sujet et des intentions aussi fortes, une véritable mine d'or à portée de mains.

Memories of Sarajevo* de et par Le Birgit Ensemble au Gymnase Paul Géra (Avignon) jusqu'au 15 juillet, puis du 9 au 19 novembre au Théâtre des Quartiers d'Ivry, le 25 novembre au POC (Alfortville), le 2 décembre au Théâtre de Châtillon, le 12 décembre à la Scène nationale d'Aubusson, du 16 au 18 février 2018 au Grand T (Nantes) et les 3 et 4 mars à la MC2 de Grenoble. Durée : 2h25. *

Vincent Bouquet

Source : <https://duthatrepargrostemps.wordpress.com/>

Une jeunesse éternelle

« Cabaret Europe », présenté à la Pop, est un préambule aux deux spectacles que propose le Birgit Ensemble à Avignon. On reproche souvent à la « génération Y » d'être égoïste et dépolitisée. Julie Bertin et Jade Herbulot confirment qu'il n'en est rien en prêtant leurs voix à cette génération qui a vu l'Europe grandir et se déchirer sous ses yeux. À l'approche d'une élection présidentielle qui s'annonce houleuse, le duo de metteuses en scène s'est attaché à deux crises européennes majeures : la guerre en Bosnie et la crise de la dette grecque.

Bien que la forme cède parfois à l'humour facile, le fond reste important et montre comment l'Europe d'hier façonne les générations de demain. Les comédiens, tous nés dans les années 1980 et 1990, reprennent cette parole que les générations antérieures sont si promptes à leur enlever. Le public, tirant lui aussi sur le jeune trentenaire et rodé au théâtre qui brise le quatrième mur, marche avec entrain car il sait que ce qu'il voit sur la scène, c'est un peu de lui.

Lorsque Europe, désenchantée, entonne une version remaniée de « Smells Like Teen Spirit », nos cœurs d'anciens ados chavirent en repensant aux sacs à dos où « Nirvana » s'inscrivait à la craie. Europe, c'est cette femme qui se demande ce que sa jeunesse est devenue, mais qui n'a pas encore renoncé à la couronne de fleurs qu'elle porte sur la tête. Tirillée entre Alexis Tsipras et Angela Merkel, elle finira par créer un beau moment de communion avec un public qui, debout, se rappelle qu'il ne doit pas renoncer lui non plus.

Audrey Santacroce

Source : <http://www.iogazette.fr/critiques/regards/2017/une-jeunesse-eternelle/>

En quoi sommes-nous européens ?

Deux dernières pièces d'une tétralogie sur l'Europe, *Memories of Sarajevo* et *Dans les ruines d'Athènes* reviennent sur deux événements marquants de l'histoire récente de l'Europe, dans la continuité de *Berliner Mauer* qui avait fait sensation.



Légende : Julie Bertin et Jade Herbulot du Birgit Ensemble. CR : Pierre Grosbois

Pourquoi l'Europe est-elle au centre de votre travail ?

Julie Bertin et Jade Herbulot : A l'origine de ce projet de tétralogie, il y a ce sentiment que nous avons d'être européennes et l'envie d'explorer ce que cela veut dire. Nous avons démarré avec *Berliner Mauer* et le partage de l'Europe en 1945, nous poursuivons ici en explorant des crises majeures européennes, la guerre de Yougoslavie à la fin du siècle dernier, et la dette grecque, plus récemment. C'est un voyage dans le temps mais aussi vers l'Orient. Car au fur et à mesure de nos recherches, il nous semble que l'Europe a tendance à vouloir oublier sa partie orientale, ces lieux qui font le lien avec l'Orient. Dans notre travail, nous distinguons l'Europe et l'Union Européenne.

Comment abordez-vous la guerre de Yougoslavie ?

J.B. et J.H. : C'est un événement dont nous n'avons que de vagues souvenirs vu notre âge. C'est le symptôme d'un échec diplomatique de l'UE alors que vient d'être signé le Traité de Maastricht. Des promesses sont faites sur la création d'un espace politique commun et en même temps l'UE échoue à empêcher sièges et attaques de toutes parts. Nous sommes allées à Sarajevo et nous avons découvert que là-bas, on ne racontait la guerre qu'en creux, qu'on fait entendre sa violence en évitant de la formuler. Nous tenterons d'être aussi délicates. On mêlera donc différents points de vue issus de notre travail de recherche, les paroles des assiégés, des politiques, de l'UE et des institutions internationales mais aussi des casques bleus qui avaient une vraie connaissance du terrain.

« *Nous cherchons à construire un récit sensible des événements historiques.* »

Et sur la crise grecque ?

J.B. et J.H. : Le sujet construit la tonalité. Le ton sera là plus corrosif, plus caustique. L'action se passera d'un côté dans un *reality show* intitulé *Parthenon Story 2017* où les candidats – Antigone, Oreste, Cassandre et Ulysse – tentent de recouvrer leurs dettes grâce au jeu. Et d'un autre côté la pièce effectue des retours sur la crise grecque depuis l'annonce du déficit caché en 2009. Le fil entre Sarajevo et Athènes se fera par la figure d'Europe qui revient sous des formes différentes.

Comme dans Berliner Mauer, serez-vous nombreux sur scène ?

J.B. et J.H. : On voulait continuer à être 25. Nous pensons qu'il faut du monde pour embrasser les histoires de l'Histoire, cela donne un souffle épique dans l'écriture des spectacles. Nous cherchons à construire un récit sensible des événements historiques, dans un positionnement clair, pas forcément radical pour autant. Au fond, nous cherchons à voir comment toute décision est motivée par une idéologie quand les discours les habillent de rationalité.

Eric Demey

Source : <http://www.journal-laterrasse.fr/en-quoi-sommes-nous-europeens/>

SERVICE DE PRESSE DU FESTIVAL

Responsables du service de presse

Valérie Samuel et Arnaud Pain / OPUS 64

Assistant stagiaire **Simon Sohier**

A Paris

Tél. : + 33 (0)1 40 26 77 94

Email : presse@festival-avignon.com

A Avignon

Tél. : + 33 (0)4 90 27 66 50

Email : presse@festival-avignon.com



EQUIPE DU SERVICE DE PRESSE PENDANT LE FESTIVAL

BUREAU DE PRESSE

- Presse écrite / photographes
Arnaud Pain et Christophe Hellouin

- Presse audiovisuelle
Aurélie Mongour et Jeanne Clavel

- Assistante stagiaire
Zoé Gravez

- Accréditations
Sandrine Nawrot et Elise Camps

- Assistante stagiaire
Marion Mouret

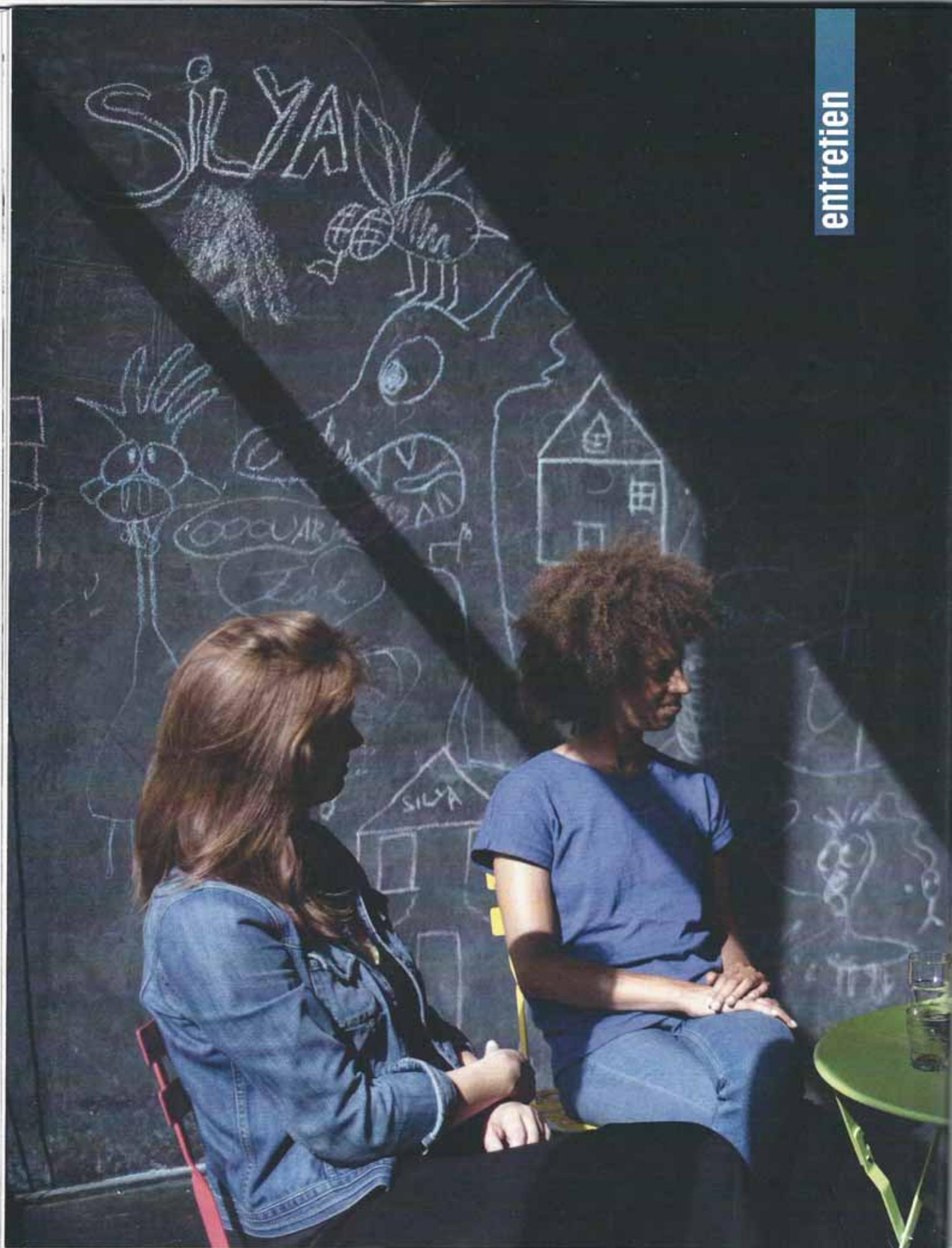
POLE DIGITAL ET SALLE DE PRESSE

- Salle de presse et médias sociaux
Charlotte Brétéché

- Médias sociaux
Fanny Gauthier

- Revue de presse
Dominique Dani

- Assistante stagiaire
Lara Pegliasco



"de quoi on hérite ?"

Questionner l'histoire pour repenser les politiques contemporaines. C'est ce à quoi le **Birgit Ensemble** et **Anne-Laure Liégeois** s'attellent avec panache. En s'appuyant sur des textes de penseurs ou sur une somme de témoignages qui disent le combat des peuples face à la crise économique européenne, elles redonnent sens et hauteur à une société malade de ses choix passés.

propos recueillis par Fabienne Arvers photo Charlotte Gonzalez pour Les Inrockuptibles



Les metteuses
en scène
Julie Bertin et
Jade Herbulot, du
Birgit Ensemble,
signent pour
Avignon les deux
derniers volets
du triptyque
Europe, mon amour.
Anne-Laure
Liégeois, associée
à l'ancienne garde
des Sceaux
Christiane Taubira,
présente *On aura
tout*, un théâtre-
feuilleton où
la parole citoyenne
se fait puissante

Une file de voitures arrêtées. Dans chacune d'elles, une histoire différente attend les spectateurs qui prennent place à côté du chauffeur. Quinze ans après sa création d'*Embouteillage*, Anne-Laure Liégeois est de retour au Festival d'Avignon. Metteuse en scène et traductrice quand elle monte Sénèque, Shakespeare ou Marlowe, scénographe de ses spectacles, elle aime tout autant les auteurs classiques que contemporains, à qui elle passe souvent commande. Cette année, Olivier Py l'a associée à Christiane Taubira pour un feuilleton théâtral et citoyen au titre manifeste, *On aura tout*, où les discours politiques s'arriment à la littérature et à la poésie et donnent du sens et de la hauteur à la lutte pour les conquêtes sociales.

Un optimisme et une foi dans la puissance des mots pour repenser la politique qui est aussi à la base des propositions du Birgit Ensemble, emmené par Julie Bertin et Jade Herbulot, découvertes en 2015 à leur sortie du Conservatoire via leur premier spectacle, *Berliner Mauer : vestiges*. Cette fois-ci, c'est le siège de Sarajevo et la dette grecque qui constituent le terrain de recherche des deux pièces qu'elles créent à Avignon.

D'où l'envie de provoquer une rencontre entre Anne-Laure Liégeois et le Birgit Ensemble, qui n'auront eu de cesse durant cet entretien revigorant de nous faire partager leur volonté de parler de l'histoire et de la politique – le tout en multipliant les sources pour irriguer le présent. De surcroît, une fois n'est pas coutume, dans les deux cas le féminin l'emporte.

Comment vos études littéraires et philosophiques nourrissent-elles et influencent-elles votre théâtre ?

Anne-Laure Liégeois – C'est plutôt dans ma façon de penser que mes études de latin, grec et allemand me nourrissent.



Anne-Laure Liégeois

Ce sont des langues qu'il faut décortiquer pour les traduire et elles obligent à un certain travail sur les textes. C'est cette pensée sur la langue qui irrigue le plus mon théâtre. Quand je traduis les textes que je mets en scène, c'est un moyen de rentrer dans l'écriture et d'être en osmose absolue avec l'auteur.

Jade Herbulot – Après une formation en lettres modernes à l'ENS, j'ai

commencé comme comédienne au Conservatoire, et notre projet avec Julie s'est déplacé lorsqu'on a pu diriger à deux l'atelier de dernière année où s'est créé le spectacle *Berliner Mauer : vestiges*. Il s'agissait de trouver une position dans le dispositif qui rende compatible à la fois ce qu'on avait appris durant nos études et notre goût de l'histoire, de la littérature et de la pratique théâtrale.

“mon moteur, c’est la force de l’écriture et la conviction que la seule chose possible, c’est la lutte” Anne-Laure Liégeois

Julie Bertin – Pour ce premier projet, on n’avait pas envie de monter une pièce ou d’adapter un roman ou un film. On voulait s’emparer d’un événement historique pour écrire un spectacle avec les comédiens sur le plateau. Pour nous, c’est un jeu que de décortiquer la langue, la pensée et d’analyser comment un discours politique s’articule et est toujours mû par un contexte, une idéologie. Les scènes politiques nous passionnent, la façon dont les arguments sont amenés, qui les défend et pourquoi. Je pense que ça vient de nos études. J’ai été marquée par un professeur en licence de philosophie qui nous avait dit : *“Quel est votre regard critique sur ce texte ?”* Jusque-là, je prenais tout au pied de la lettre. J’ai réalisé qu’il n’y a pas une vérité, mais simplement celle d’une personne au moment où elle prononce un discours. Après *Berliner Mauer*, on a écrit *Pour un prélude*, une petite forme pour quatre comédiens sur le passage à l’an 2000. Ensuite, on a voulu travailler sur le siège de Sarajevo en 1992 et sur la dette grecque, avec la même équipe de comédiens et de collaborateurs au plateau... D’où le choix du nom Birgit Ensemble, “Birgit” pour le côté féminin et “Ensemble” pour l’aspect choral.

Anne-Laure, comment s’est forgé le projet *On aura tout* avec Christiane Taubira ?

Anne-Laure Liégeois – Olivier Py l’a rencontrée à la Maison de la poésie et a pensé qu’il serait formidable de faire quelque chose avec elle. Cela fait trois ans que ce projet de feuilleton théâtral a lieu, et il y tient beaucoup. C’est un acte citoyen qu’il défend politiquement. Comme j’ai souvent travaillé sur des formes impliquant un grand nombre de comédiens et d’auteurs, il a pensé à nous réunir. Outre le travail et la sélection des textes que l’on va donner à entendre, le projet réunit quatre comédiens de ma compagnie, quinze du Conservatoire national

supérieur d’art dramatique et une soixantaine d’amateurs.

Il y aura énormément de discours politiques. Comment avez-vous choisi leurs thématiques ?

Anne-Laure Liégeois – Olivier Py choisissant Christiane Taubira, ça disait déjà tout. C’est une femme politique de gauche qui aime, dans ses discours, parler d’auteurs et d’écritures. C’est une des rares qui peut parler sans texte écrit au préalable et citer Léon-Gontran Damas, Aimé Césaire ou Toni Morrison. Il nous a mariées en fonction de sa personnalité et de la mienne, avec mon goût pour un théâtre d’écriture, mais aussi de groupe, inscrit dans le monde, donc politique. On a défini toutes deux des axes de recherche, elle m’a dit à quoi elle tenait, comme par exemple la place de la poésie, et je me suis plongée dans la lecture de ses auteurs de prédilection : Edouard Glissant, Léonora Miano. Ils coexistent avec ceux que je fréquente : Victor Hugo, Falk Richter, Asli Erdogan. On a choisi un thème par épisode constitué de discours politiques, de littérature, de philosophie et de poésie. Beaucoup de poésie. Et comme on est dans une forme d’agora, en plein air, la poésie c’est assez formidable parce que ces paroles lancées à l’auditoire sont comme de petits manifestes, qu’il s’agisse de Sénèque ou de Mahmoud Darwich. On est aussi tenues par des contraintes de temps et même si les discours politiques sont remarquables – je pense notamment à ceux de Condorcet, Hugo, Badinter ou Elizabeth Guigou –, on ne peut pas les donner dans leur totalité. Chaque épisode contient une vingtaine de textes. Je suis devenue une éponge. Par exemple, on a un module sur l’état de siège et je suis très intéressée par ce que le Birgit Ensemble va en dire dans *Memories of Sarajevo*. Mon moteur, c’est la force de l’écriture et la conviction que la seule chose possible, c’est la lutte. Ce sont tous des textes de combat. ▶

du 6 au 26/07/2017 ■ 71^e édition du festival d’Avignon ■ les inrockuptibles 37



LE LIBERTÉ, SCÈNE NATIONALE DE TOULON - 04 90 00 54 74 - WWW.THEATRE-LIBERTÉ.FR - #1130



“on ne fait pas un théâtre documentaire, mais documenté. Découvrir Sarajevo et Athènes, leurs habitants, nous a fait passer d'un rapport intellectuel à un rapport sensible” Julie Bertin

La diversité des comédiens réunis pour le projet a-t-elle une incidence sur le choix des textes ?

Anne-Laure Liégeois – Absolument. Tous sont très impliqués. La présence des jeunes du Conservatoire me donne une inscription très forte dans le présent, ils me parlent d'auteurs, tout comme les amateurs qui me proposent des textes vers lesquels je ne serais pas forcément allée. Une jeune fille de 15 ans m'a dit un texte de Prévert et c'était très beau. D'autant qu'avec les amateurs, on a une vraie diversité d'âges. Cela dit, il manque d'autres types de diversité et ce constat nous montre tout le travail qu'on a encore à faire.

Jade et Julie, pourquoi vous pencher aujourd'hui sur l'histoire du siège de Sarajevo et sur la crise de la dette grecque ?

Julie Bertin – Dans *Berliner Mauer*, on a commencé à s'intéresser à l'Europe à travers l'événement de la chute du Mur en 1989. Avec les comédiens, on est tous nés à ce moment-là et on ne l'a connu qu'à travers les livres d'histoire, les images d'archives et le récit de nos parents. Par la suite, on s'est demandé pourquoi ne pas commencer par parler de nous, en tant que françaises. Mais le point de départ a été de nous penser d'abord européennes. Avec les projets de Sarajevo et de la Grèce, on a voulu partir vers l'Est pour essayer de comprendre pourquoi, ces dernières années, on parle avec autant de scepticisme de l'Europe. Il y a un an, il y avait le Brexit. L'Union européenne se résume à une instance économique et politique. Et tous les discours dont nous sommes abreuvés ont créé un sentiment de colère qui nous a mises en mouvement. On s'est dit qu'il n'était pas possible qu'on nous raconte en permanence qu'il n'y aura

plus rien après nous, que c'était mieux avant et qu'on vit une crise généralisée : crise économique, des valeurs, de l'identité. En même temps, il est clair que le sentiment européen aujourd'hui est troublé et c'est lui qu'on a voulu interroger. Alors, il nous a fallu être des apprentis archéologues.

De quoi le siège de Sarajevo est-il le symptôme pour vous ?

Julie Bertin – Cet événement est survenu alors que l'Union européenne venait tout juste d'être créée. Avant cela, il n'y avait qu'une communauté économique, mais avec le traité de Maastricht, on a affaire à une Union non seulement économique mais aussi politique avec une sécurité commune qui permet à l'ensemble des douze signataires de répondre d'une seule voix face aux grands défis mondiaux. Et lorsque, quelques semaines plus tard, survient la crise yougoslave, ils sont incapables de réagir. On a voulu comprendre ce qu'a été cette blessure originelle qui fait qu'aujourd'hui l'Union européenne agit comme elle le fait face au cas grec.

Memories of Sarajevo et Dans les ruines d'Athènes sont les derniers volets d'une tétralogie intitulée Europe, mon amour. Que dit ce clin d'œil au film Hiroshima, mon amour ?

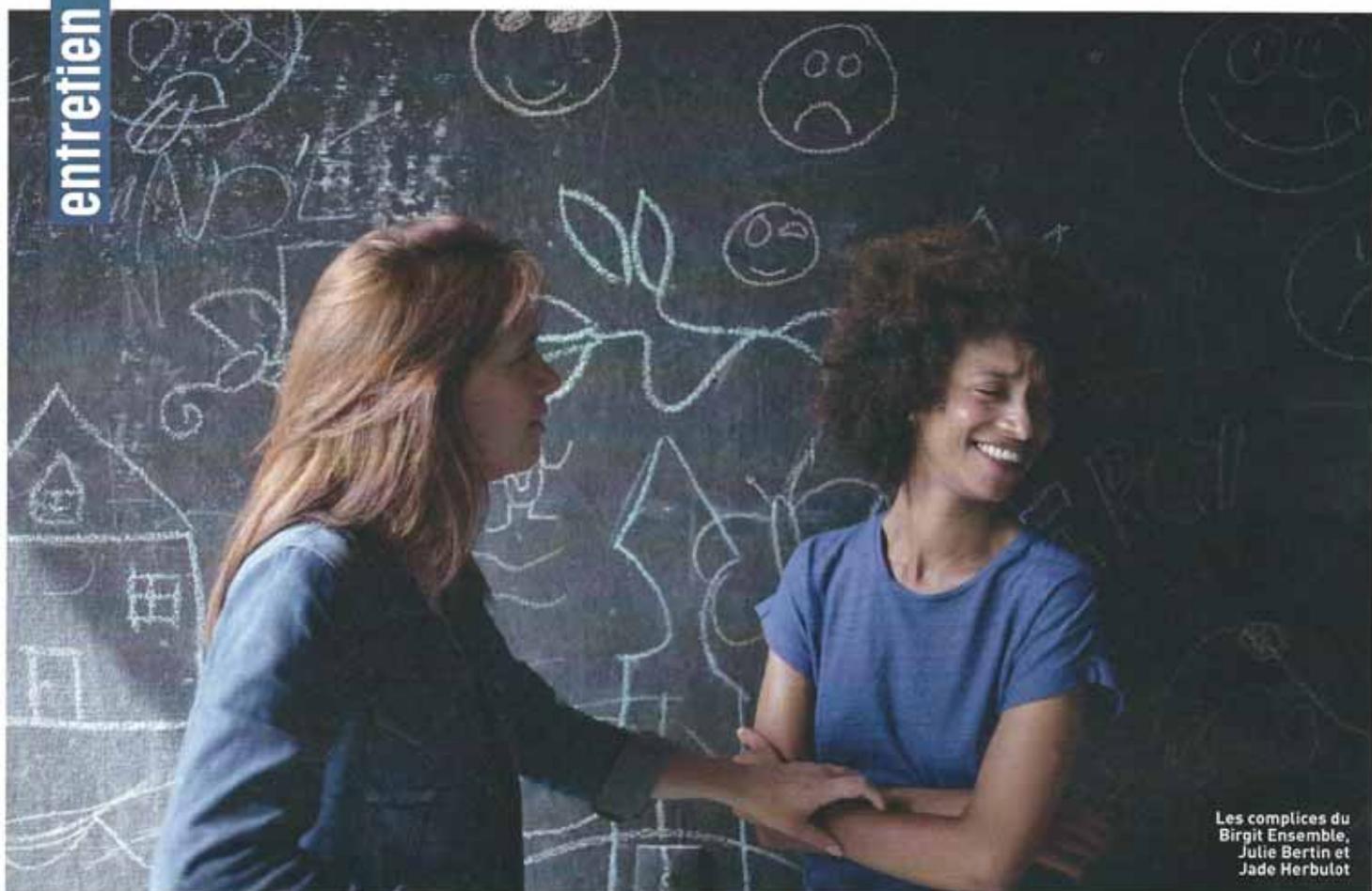
Julie Bertin – Ce n'est pas du tout ironique. Au contraire, on a un véritable amour de l'Europe et envie qu'elle ait un projet politique fort, différent de celui qu'on connaît aujourd'hui, dirigé par certains grands pays de l'Union, comme l'Allemagne, qui dictent une idéologie bien précise.

Jade Herbulot – On se rend compte aussi que notre grande question, c'est : “de quoi on hérite ?” En 1945, lors de la conférence de Yalta, c'est la dernière fois qu'on modifie les frontières de l'Europe occidentale et orientale.

En travaillant sur le troisième plan de sauvetage de la Grèce, la nuit du 12 au 13 juillet 2015, Tsípras, Merkel et Hollande ont signé la privatisation du maximum d'industries nationales. On a alors réalisé que c'était une autre façon de redessiner les frontières... Quand le Pirée devient une entreprise chinoise, la question des frontières se déplace et on n'hérite pas seulement d'un territoire mais d'un espace politique. La question de l'identité n'est pas un concept suffisant et satisfaisant pour penser ce déplacement des frontières, officielles en 1945, contestées dans les années 1990 en Yougoslavie et à nouveau contestées aujourd'hui par l'idéologie néolibérale et par la préemption d'entreprises dans les Etats. C'est précisément cette contradiction qui nous met en colère : le choix des Etats de ne pas contester le pouvoir des grandes industries et entreprises. D'un autre côté, on a grandi dans une Europe pacifique dans laquelle on peut circuler librement. On n'est pas déclinistes, on ne s'apitoie pas, mais on essaie de voir dans quelle direction on peut penser la reconstruction de quelque chose.

Outre vos recherches documentaires, vous êtes allées à Sarajevo et à Athènes. Que vous ont appris ces voyages ?

Julie Bertin – On ne fait pas un théâtre documentaire mais documenté. Découvrir ces villes, leurs habitants, nous a fait passer d'un rapport intellectuel à un rapport sensible. On pouvait comprendre physiquement ce que ça voulait dire d'être en état de siège à Sarajevo pendant quatre ans. On a été frappées par leur manière de raconter ce siège en creux, au détour d'une phrase ou avec un humour noir incroyable. On est devenues depositaires de leur histoire. Comment la raconter, que montrer ? ▶



Les complices du Birgit Ensemble, Julie Bertin et Jade Herbulot

Leur résistance, leur vitalité nous paraissent essentielles. A la différence d'un historien ou d'un journaliste, notre liberté est de pouvoir défendre une vision subjective de l'histoire. La difficulté principale étant que dans le cas de la Bosnie-Herzégovine comme dans celui de la Grèce, on a affaire à des histoires instables et encore aujourd'hui mouvantes.

Anne-Laure, y a-t-il eu aussi des thématiques plus délicates à mettre en jeu dans *On aura tout* ?

Anne-Laure Liégeois – Oui, sur l'immigration, par exemple. C'est fondamental d'en parler, mais on est tellement à l'endroit du présent qu'il est difficile de trouver des textes justes. Il manque encore ce petit décalage temporel avec la réalité. Mais Christiane Taubira est extrêmement optimiste et très joyeuse. Même quand c'est dur,

elle est dans le mouvement. On a eu du mal à trouver ce titre, *On aura tout*. Il vient d'un texte de Léo Ferré qui se finit par "*On aura tout*", suivi d'un long silence, il ajoute "... dans 10000 ans". Mais avec Christiane Taubira, c'est dès maintenant !

Jade Herbulot – Plus on est proches de notre époque et plus on est obligées de fictionnaliser. Sur Athènes, on suit la structure d'une tragédie antique avec trois épisodes correspondant aux trois plans de sauvetage, sachant qu'un quatrième a lieu en ce moment même. En regard de cette dramaturgie des séquences politiques, se déroule une émission de télé-réalité, *Parthenon Story*, où de jeunes Grecs tentent de faire effacer leur dette. Il y a le même dispositif scénographique pour les deux spectacles qui distingue deux sphères : les civils et les politiques. Le fil rouge qui relie les spectacles est incarné

par le personnage d'Europe, interprété par une comédienne et chanteuse, Estelle Meyer. Elle est tantôt blessée, tantôt en colère, et formule un nouveau projet pour ces deux mondes. C'est le moyen pour nous de parler d'une alternative politique. Cette figure répond à la question qu'on s'est posée sur la possibilité de raconter une autre version de l'histoire européenne, en passant par les Balkans. Le mythe d'Europe nous dit qu'elle est née plus près du Liban que de Quimper. On essaie de raccorder une version orientale à une version occidentale, où l'une n'est pas supérieure à l'autre.

Julie Bertin – On tente de rester optimistes et de penser qu'il est possible de retrouver un dynamisme pour se remettre en mouvement et formuler des utopies qui ont comme vertu de rappeler que les choses peuvent changer. ■

ON AURA TOUT d'Anne-Laure Liégeois et Christiane Taubira du 8 au 23 juillet à 22 h (relâche les 10 et 17), jardin Ceccano

MEMORIES OF SARAJEVO et **DANS LES RUINES D'ATHENES** du Birgit Ensemble du 9 au 15 juillet (relâche le 12), gymnase Paul-Giéra

→ lire aussi la rencontre Conservatoire pp. 14-18

“plus on est proches de notre époque et plus on est obligées de fictionnaliser” Jade Herbulot